



REVUE DE PRESSE



Festival Faits d'hiver

du 13 janvier au 8 février 2020

Agence de presse Sabine Arman

info@sabinearman.com - 01 44 52 80 80 / 06 15 15 22 24

I N T E R V I E W S

- ◆ Christophe Martin
Radio Nova Marie Bonnisseau
et Queenie Tassel
RFI Fanny Bleichner
- ◆ Leila Ka
RFI Fanny Bleichner
- ◆ Cécile Van Acker
RFI Fanny Bleichner
- ◆ Bernardo Montet
Le Monde Rosita Boisseau
La 1ere (ex RFO) Celia Cléry
RFI Fanny Bleichner
- ◆ Camille Mutel
France Culture Aude Lavigne

P R E S S E P A R U E - D I F F U S É E

◆ Audiovisuel

Radios

- Radio Nova** Marie Bonnisseau et Queenie Tassel **10 janvier**
Christophe Martin invité de La Matinale « *Pour que tu rêves encore* »
avec la danseuse étoile de l'Opéra de Paris, Dorothée Gilbert
- France Culture** *Les Carnets de la création* Aude Lavigne **23 janvier**, 20h55 à 21h
La danseuse et chorégraphe Camille Mutel
Interview de 4 minutes enregistrée le 21 janvier
- RFI** *Vous m'en direz des nouvelles* Fanny Bleichner **3 février**, 14h10 à 15h
Reportage de 5 minutes diffusée au milieu de l'émission
avec interviews de Christophe Martin, Leila Ka, Cécile Van Acker, Bernardo Montet

TV

- La 1ere (ex RFO)** Celia Cléry diffusion à préciser
Interview Bernardo Montet avec Tessa Grauman réalisé à micadanses le 7 février

◆ Presse écrite – articles, papiers de fond

Quotidiens

Le Monde Rosita Boisseau

- *Bernardo Montet en noir et blanc*

- *Georges Appaix danse la fin de son abécédaire*

23 janvier

7 février

Libération Thomas Corlin

Le charme de l'émeute, batailles arrangées

23 janvier

L'Humanité Muriel Steinmetz

Cindy Van Acker du deuil immobile au mouvement sacré de la vie

29 janvier

Hebdomadaires

Les Inrockuptibles Philippe Noisette

- *Encyclopédie pratique, Détours* de Lenio Kaklea

15 janvier

Politis Jérôme Provençal

Éclats du vivant, la 22^{ème} édition du festival Faits d'hiver propose un beau panorama de la création chorégraphique

16 janvier

Télérama Sortir - pages Magazine

- *Danse avec les Rock Stars* par Belinda Mathieu

- *Les performances les plus courtes Blitz* par Rosita Boisseau

22 au 28 janvier

5 au 11 février

Mensuels

L'Incontournable Magazine Christophe Romain

3 pages avec mention *Sspeciess, Speechless Voices, Rockstar*

janvier / février

La Terrasse

- *Articles Faits d'Hiver + Soirée au théâtre de Vanves* par Nathalie Yokel

- *Article Sspeciess* par Agnès Izrine

Janvier

Février

◆ Presse écrite – annonces

Quotidiens

Cnews Matin Amélie Foucault

7 novembre

La Croix Célestine Albert-Steward

9 janvier

Mensuels, tri-bi mensuels

Paris Capitale Philippe Noisette
Annonce dans l'agenda

Décembre / Janvier

Vivre Paris Estelle Surbranche
Annonce avec visuel de l'affiche

Hiver

Mouvement Belinda Mathieu
Annonce dans l'agenda

janvier

Hebdomadaires

Télérama Sortir – sélection critique de Rosita Boisseau

- *Mon âme pour un baiser* de Bernardo Montet
- *Le charme de l'émeute* de Thomas Chopin
- *Beloved Shadows* de Nach
- *Rockstar* de Valeria Giuga
- *XYZ ou comment parvenir à ses fins* de Georges Appaix
- *Encyclopédie pratique. Détours* de Lenio Kaklea
- *Blitz* - festival de la micro-performance
- *Sspeciess* de Daniel Linehan

8 au 14 janvier
15 au 21 janvier
15 au 21 janvier
22 au 28 janvier
29 janv. au 4 fév.
29 janv. au 4 fév.
5 au 11 février
5 au 11 février

◆ Web – articles, annonces

Articles

Sortir à Paris.com Manon Chollot

28 octobre

Laterrasse.fr Nathalie Yokel

- *Faits d'hiver* + soirée au Théâtre de Vanves par Nathalie Yokel
- *Sspeciess* de Daniel Linehan par Agnès Izrine

17 décembre
22 janvier

Culture.gouv.fr / Drac Ile-de-France Fabienne Rosenberg
Parcours féminins en pointe

30 décembre
+ 13 janvier

cccdanse.com Véronique Vanier

3 janvier

Paris-hotel-palym.com Fabienne Texier

6 janvier

Sortir.telerama.fr Rosita Boisseau

6 janvier

- *Mon âme pour un baiser* de Bernardo Montet

- *Rockstar* de Valéria Giuga
- *Beloved shadows* de Nach
- *Le charme de l'émeute* de Thomas Chopin
- *Speechless Voices* de Cindy Van Acker
- *Solo OO* de Sarah Crépin & Etienne Cuppens
- *XYZ ou comment parvenir à ses fins* de Georges Appaix
- *Sspeciess* Daniel Linehan
- Blitz, festival de la micro-performance

Culture.gouv.fr / Drac île-de-France Fabienne Rosenberg **10 janvier**
Bernardo Montet et le corps dansant

Dansercanalhistorique.fr
 - *l'Effet divers de Faits d'hiver* Philippe Verrière **11 janvier**
 - *Faits d'hiver : Féminismes divers* Thomas Hahn **20 février**

Artistikrezo.com Thomas Hahn **13 janvier**
Faits d'hiver 2020 : aventures chorégraphiques dans le marais

Anous.fr Romain Salomon **13 janvier**

Le journal du CCAS Alexandra Trinh **16 janvier**
Quand l'émeute et l'intime se dansent

Annonces

Sceneweb.fr Stéphane Capron
 - *Faits d'hiver se conjugue au féminin* **24 octobre**
 - *Le Charme de l'émeute* de Thomas Chopin **28 octobre**
 - *XYZ ou comment parvenir à ses fins* de Georges Appaix **5 novembre**
 - *Sspeciess* de Daniel Linehan **11 novembre**
 - publication de l'édito de Christophe Martin **11 janvier**

Blog.bestamericanpoetry.com Tracy Danison **1^{er} novembre**
Trop froid pour nager, trop chaud pour une lecture agréable ? Faites une petite danse

Sortiricietailleurs.com **19 novembre**
Edito Danse Festival Faits d'Hiver

Froggydelight.com Martine Piazzon **6 janvier**

Artcity.com **6 janvier**
Faits d'hiver est de retour !

Maculture.fr Wilson Lepersonnic **10 janvier**
Les rdv de janvier

Danses avec la plume.com Amélie Bertrand	13 janvier
Toutelaculture.com Zoé David Rigot	21 janv. + 3 fév.
Sortir à paris.com	27 janvier
Les Inrocks.com Fabienne Arvers <i>Les spectacles à ne pas manquer cette semaine !</i>	5 février
Sortir.telerama.fr Rosita Boisseau <i>Que faire à Paris ce week-end ?</i>	7 février

◆ Web – critiques par spectacles

Mon âme pour un baiser de Bernardo Montet

LeMonde.fr Rosita Boisseau <i>Bernardo Montet en blanc et noir</i>	18 janvier
Resmusica.com Delphine Goater <i>Trois femmes puissantes pour faits d'hiver</i>	20 janvier

Hate me Tender de Teresa Vittucci

Toutelaculture.com Amélie Blaustein <i>Teresa Vittucci, pure féministe</i>	16 janvier
Unfauteuilpourelorchestre.com Denis Sanglard	17 janvier
Theatredublog.unblog.fr Jean Couturier <i>solo pour un futur féministe</i>	17 janvier
Critiphotodanse.emonsite.fr Jean-Marie Gourreau <i>un ineffable parfum de scandale</i>	17 janvier

Non pas toi ! de Brumer – Gaudin - Pubellier

Toutelaculture.com Amélie Blaustein <i>Nathalie Pubellier danse sa vie à Faits d'hiver</i>	17 janvier
Critiphotodanse.emonsite.fr Jean-Marie Gourreau <i>Souvenirs, souvenirs quand tu nous tiens</i>	22 janvier

Le charme de l'émeute de Thomas Chopin

Espacesmagnetiques.com Fabien Rivière <i>Critique le charme de quoi, au juste ?</i>	21 janvier
LejournalCCAS.fr Alexandra Trinh Entretien <i>Thomas Chopin, le conflit reste un moteur dramaturgique puissant</i>	30 janvier
Dansercanalhistorique.fr Philippe Verrièle	21 février

Beloved shadows de Nach

Maculture.fr Wilson Le Personnic Entretien Nach	25 novembre
Parisart.com Adeline Gasnier	12 décembre
theatredublog.unblog.fr Mireille Davidovici	16 décembre
Dansercanalhistorique.fr Agnès Izrine	16 janvier

Beloved shadows de Nach + C'est toi qu'on adore de Leïla Ka – soirée partagée

Toutelaculture.com Amélie Blaustein et Antoine Couder <i>deux tentatives de contemporanéité à la MPAA</i>	22 janvier
---	------------

-Speechless Voices de Cindy Van Acker

Dansercanalhistorique.fr Nicolas Villodre	24 janvier
Chroniquesdedanse.com Antonella Poli	27 janvier
Parisart.com Adeline Gasnier	29 janvier

-Rockstar de Valérie Giuga

Sortir.télérama.fr Belinda Mathieu <i>À la cartoucherie, Valeria Giuga danse avec les rock stars</i>	21 janvier
--	------------

BAKSTRIT de Lotus Eddé Khouri et Christophe Macé

Dansercanalhistorique.fr Sophie Lesort <i>Entretien de Lotus Eddé Khouri et Christophe Macé</i>	29 janvier
---	------------

Not I de Camille Mutel

Toutelaculture.com Antoine Couder <i>Not I ou la mise en scène du haïku au festival Faits d'Hiver</i>	29 janvier
---	------------

<i>Theatredublog.unblog.fr</i> Jean Couturier	31 janvier
<i>Critiphotodanse.emonsite.fr</i> Jean-Marie Gourreau	31 janvier
<i>L'offrande</i>	
<i>Unsoirouunautre.hautetfort.com</i> Guy Degeorges	5 février
<i>Festin froid</i>	

Aka Oni de Yumi Fujitani

<i>Critiphotodanse.emonsite.fr</i> Jean-Marie Gourreau	4 février
<i>Hommage à Usume, divinité de la gaieté nippone</i>	

Encyclopédie pratique, Détours de Lenio Kaklea

<i>Mouvement.net</i> Ainhua Jean-Calmettes	27 janvier
Entretien Lenio Kaklea	

XYZ ou comment parvenir à ses fins de Georges Appaix

<i>Critiphodanse.e.monsite.fr</i> Jean Marie Gourreau	6 février
<i>La poésie du verbe</i>	
<i>Dansercanalhistorique.fr</i> Philippe Verrielle	21 février

Sspeciess de Daniel Linehan

<i>Sortir.telerama.fr</i> Rosita Boisseau	4 février
Daniel Linehan <i>un chorégraphe en voie d'extinction</i>	
<i>Toutelaculture.com</i> Amelie Blaustein	7 février
<i>Linehan cède à la facilité à faits d'hiver</i>	
<i>Dansercanalhistorique.fr</i> Nicolas Villodre	10 février
<i>Sspeciess de Daniel Linehan</i>	

Blitz – soirée de clôture

<i>Dansercanalhistorique.fr</i> Sophie Lesort	11 février
--	-------------------

◆ Audiovisuel

nova

101.5 FM

Pour que tu rêves encore

● **ON AIR** du lundi au vendredi de 7h à 9h



Vendredi Tech Danse



du lundi au vendredi de 7h à 9h

Pour que tu rêves encore

par Marie Bonnisseau et Queenie Tassell

De 7 heures à 9 heures, Nova retarde le réel et fait du réveil ton heure favorite. Un réveil onirique et musical.

À la table du petit déjeuner, vous écoutez les rêves des autres.

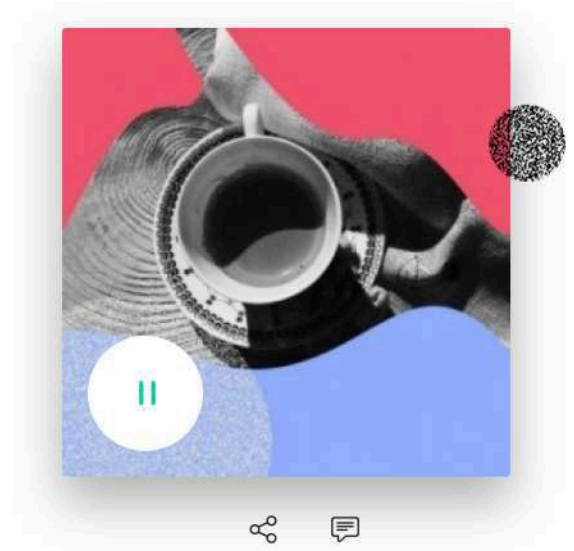
Nova, c'est ta radio de chevet. Pour que tu rêves encore (un peu).

Vendredi Tech Danse

Pour que tu rêves encore du 10 janvier.

Vendredi 10 janvier 2020 • 37:01

Nos invités : Dorothée Gilbert, danseuse étoile à l'Opéra de Paris, un taf entre passion, courbatures et fous rire, et Christophe Martin, organisateur du festival de danse contemporaine « Faits d'hiver » à Paris. Le tout en écoutant la compile Nova Danse 2020.



ART ET CRÉATION

LES CARNETS DE LA CRÉATION par [Aude Lavigne](#)

DU LUNDI AU VENDREDI DE 20H55 À 21H



S'ABONNER



CONTACTER L'ÉMISSION



La danseuse et chorégraphe Camille Mutel

23/01/2020

4 MIN



Pour sa création "Not I", premier volet d'une quadrilogie intitulée "La Place de l'autre", dans laquelle la danseuse propose une réflexion chorégraphique sur ce qui se passerait si nous ne pensions pas la présence à l'autre dans le sens de «l'être», mais dans le sens de «l'entre-deux».



Camille Mutel • Crédits : Paolo Porto

La distance que l'on ressent entre soi et l'autre - ou entre soi et l'objet de son désir, quel qu'il soit - pourrait nous conduire à négliger nos relations. Pourtant, cette attention à l'autre est loin d'être superflue. Elle détermine en partie la qualité du système social qui nous fédère. Avec son prochain solo, intitulé sobrement « *Not I* », **Camille Mutel** propose une réflexion chorégraphique sur ce qui se passerait si l'on ne pensait pas la présence à l'autre dans le sens d "être", mais dans la qualité de l'entre-deux. L'intimité serait ainsi en mouvement dans une redéfinition constante.

« *Not I* » introduit un questionnement subjectif : Que puis-je vous offrir? Différents gestes d'offrande s'adressent au public dans un espace qui les englobe ainsi que quelques objets spécifiques. Chacun devient l'espace relationnel de l'autre.

En collaboration avec le créateur lumière Philippe Gladieux, Camille Mutel crée un espace de co-existences dans lequel le spectateur peut s'immerger. Un paysage de relations est en constante modification sous nos yeux : c'est là que nous nous rencontrerons !

« *Not I* » : Conception, chorégraphie, danse : Camille Mutel - Dramaturgie : Thomas Schaupp - Lumières : Philippe Gladieux - Design et costumes : Kaspersophie (kaspersophie.com) - Son : Jean-Philippe Gross - Régie : Gildas Goujet

Actualité

"*Not I*", création 2019-2020, compagnie Li (luo), les 28 et 29 janvier à 19h00 au Point Éphémère (200 Quai de Valmy, 75010 Paris)





Papy Moati, conte-moi tes souvenirs...



Publié le : 03/02/2020 - 14:12 Modifié le : 04/02/2020 - 14:38



Audio 48:30



Podcast

Le festival de danse *Faits d'hiver* c'est en ce moment en région parisienne et jusqu'au 8 février... au total 36 représentations sont proposées dans 12 lieux ! Petite mise en bouche par notre reporter **Fanny Bleichner** qui a pu assister aux premiers spectacles.



Vous m'en direz des nouvelles ! Papy Moati, conte-moi tes souvenirs...

43:28



48:30

◆ Presse écrite

Articles, papiers de fond

jeudi 23 janvier 2020

Rosita Boisseau

Bernardo Montet en blanc et noir

Le danseur et chorégraphe clôturera, le 8 février, le festival Faits d'hiver, qu'il a ouvert

DANSE

Ni... ni. Ni blanc ni noir. Autrement dit, incertain, le cul entre deux chaises, dans le vide intersidéral d'une couleur que l'on ne peut nommer. C'est ainsi que le danseur et chorégraphe Bernardo Montet, figure de la scène contemporaine depuis les années 1980, se présentait à ses débuts. Mi-Guyanais par son père, mi-Vietnamien par sa mère, ce « *pur produit de la colonisation* » n'est donc ni blanc ni noir, mais il a les yeux bleus, bleus, bleus.

Tranquille apparemment, pondéré, Bernardo Montet se révèle sur scène bouillant, éruptif. Né à Marseille, élevé au Tchad, puis au Sénégal, avant de se poser en France, à Bordeaux, il a passé son enfance « *entre le silence de sa mère qui a connu les camps de concentration japonais et l'obsession de son père, militaire dans l'armée française, qui n'oublie jamais qu'il est descendant d'esclaves* ». Il découvre la danse à 19 ans, se forme à l'école Mudra de Maurice Béjart, collabore avec Catherine Diverrès jusqu'en 2000, avant de diriger le Centre chorégraphique national de Tours entre 2003 et 2011. Il est aujourd'hui installé à Morlaix, avec sa compagnie, Mawguerite.

Le contrat rageur de Bernardo Montet avec la danse a fait surgir des paysages hérissés comme dans le spectacle *Dissection d'un homme armé* (2000), sur le thème de l'asservissement, ou *O. More* (2002), autour d'Othello, avec des danseurs et musiciens

de différents pays d'Afrique. En solo, il a rué, accroché à un anneau, pour *Pain de singe* (1987) ou mué en créature archaïque dans le somptueux *Batracien, l'après-midi* (2008). Désir d'une « *danse moins blanche* », quête d'une identité métisse, le geste de Bernardo Montet retourne le corps. « *Aujourd'hui, je me sens "et blanc et noir"* », dit-il. *Les questions de l'origine et de la légitimité ont évolué. Je viens de découvrir sur l'acte de naissance de ma mère, née en Indochine, que le nom de ma grand-mère n'était pas mentionné, car elle était indigène. Je ne peux donc pas prouver qui elle est. Mes ancêtres se résument à mon père et ma mère. Pour moi, l'origine se rêve. Il n'y a pas le choix.* »

Bernardo Montet a ouvert, lundi 13 janvier, le festival Faits d'hiver, avec le virulent et tendre *Mon âme pour un baiser*. Il le clôturera samedi 8 février, avec une « *Carte blanche noire* ». Il continue de prendre au lasso les sujets qui le mettent en colère. Dans le premier, un trio féminin avec Suzie Babin, Isabela Fernandes de

« L'Afrique est l'un des théâtres principaux aujourd'hui où se joue, selon moi, l'avenir de la planète »

BERNARDO MONTET,
danseur et chorégraphe



**Isabela Fernandes
de Santana, Nadia Beugré
et Suzie Babin
dans « Mon âme pour
un baiser ». CHILL OKUBO**

Santana et Nadia Beugré, il évoque le viol, les luttes des autochtones au Brésil, la Vierge Marie et l'aliénation de la religion, en Afrique. « *Ce sont des autoportraits de chacune à travers un thème très intime, mais je parle finalement de moi dans ce spectacle*, précise-t-il. *Cette confrontation avec des femmes que j'ai beaucoup évitée pendant des années m'a fait du bien. Nous avons travaillé ensemble le virus colonial, les dominations quelles qu'elles soient...* »

Homosexualité féminine

Ces motifs perlent sa « Carte blanche noire » avec la présence de l'Ivoirienne Nadia Beugré, la Britannico-Rwandaise Dorothée Munyaneza, la Franco-Béninoise Sophiatou Kossoko et la Gadeloupéenne Léna Blou. « *Ce sont quatre femmes noires très liées à la France, mais il n'y a pas qu'une seule couleur noire, comme chacun sait* », glisse Bernardo Montet, qui rassemble dans cette production des performances variées. Il livre quelques-unes

des histoires qui ont nourri l'imaginaire de la pièce. Il y sera question de l'homosexualité féminine en Afrique, des enfants rwandais nés d'un viol pendant le génocide, des litres de lait qu'une enfant noire boit pour se blanchir la peau, du « bigidi », danse de l'instabilité apparue aux Antilles pendant l'esclavage... « *Le corps de la femme est beaucoup plus mis à l'épreuve que celui de l'homme* », ajoute-t-il.

Ce rendez-vous offensif est né en écho au festival Danses et

Continents noirs, piloté par James Carlès, à Toulouse. En 2018, Bernardo Montet y assiste à des rencontres avec des philosophes et des personnalités d'Afrique et de la diaspora. Il est soufflé par une évidence. « *La diversité est assez présente sur les plateaux de danse contemporaine, mais, lorsque j'ai vu et entendu ces artistes et penseurs noirs non relayés par les médias, je me suis dit qu'il y avait un déficit énorme de représentation en France et en Europe de ces figures essentielles,*

commente-t-il. L'Afrique est l'un des théâtres principaux aujourd'hui où se joue selon moi l'avenir de la planète. » Et la danse, un outil unique d'émancipation. « *Danser, c'est trembler et faire trembler le monde, Si je ne tremble pas, à quoi bon.* » ■

ROSITA BOISSEAU

.....
Carte blanche noire,
de Bernardo Montet,
samedi 8 février, à 20 heures.
Faits d'hiver, Micadanses,
20, rue Geoffroy-l'Asnier, Paris 4^e.



CRITIQUE

«LE CHARME DE L'ÉMEUTE», BATAILLES ARRANGÉES

Par Thomas Corlin

— 23 janvier 2020 à 2016

La pièce chorégraphique de Thomas Chopin met en scène un groupe de manifestants et en explore les liens intimes, nourris d'utopie.



Dans la danse-théâtre de Thomas Chopin, l'insurrection s'inscrit parmi les fondamentaux de la vie sociale et intime. Casques et lunettes de piscine, en keffieh ou en tenue de sport, on identifie le manifestant du XXI^e siècle dès les premières minutes de la pièce dansée *le Charme de l'émeute*. Ils sont cinq, deux filles, trois garçons, et leurs opposants, invisibles, probablement des forces de l'ordre, les encerclent de tous les coins de la scène. Ils les tiennent en joue, leur lancent des projectiles imaginaires, se propulsent et leurs gestes composent une chorégraphie familière. Cette scène, usée et vidée de sa substance sous le matraquage médiatique, retrouve une solennité héroïque sur scène, où sa violence est désamorcée malgré le fracas métallique de la bande-son. Le metteur en scène Thomas Chopin évite alors de justesse une stylisation facile de l'insurrection en déplaçant vite son sujet vers l'intimité des manifestants, et rappelle qu'on peut être black bloc puis se rassembler, après la castagne, dans une grande étreinte collective. Ici, l'envers de la lutte, c'est l'amour, mais aussi l'allégresse, l'amitié, l'entraide.

«*Tourbillon d'affects*», d'après les mots du chercheur Romain Huët (auteur d'un livre récent sur le sujet aux PUF), l'émeute se place ici parmi d'autres rites de la civilisation, à l'image de cette ronde tribale masquée, qui dégénère en bataille de frites géantes. Que fait alors la scène à des faits de société aussi bouillants d'actualité ? Le traitement très narratif et dynamique de Chopin les met à distance en en proposant une version tout à fait utopique. On sourit alors lorsque l'un des danseurs, Simon Tanguy, se relève après la bataille et enjoint le public à rejoindre le soulèvement - l'art a-t-il encore la puissance d'inciter à l'action directe ? Evidemment pas. Il peut en revanche dessiner un improbable happy end, une alternative fantasmée à de virulentes tensions sociales, le temps d'une ultime danse synchronisée aux relents vaguement nostalgiques - là où, dans le réel, on doute qu'aucune chorégraphie ne puisse de sitôt réconcilier peuple et pouvoir. ◆

Thomas Corlin

Mercredi 29 janvier 2020

Culture & Savoirs

DANSE

Du deuil immobile au mouvement sacré de la vie

La chorégraphe Cindy Van Acker rend hommage à un ami disparu, en inventant un rite funéraire qui se résout en un déchaînement mécanique absolu.

Dans le cadre de la 22^e édition du festival Faits d'hiver, Cindy Van Acker, chorégraphe d'origine flamande installée à Genève, présente *Speechless Voices* (Voix sans voix) au Carreau du Temple (1). C'est un travail de deuil pour six interprètes qui font communauté autour d'un ami absent, Mika Vainio, compositeur de musique électronique proche de la chorégraphe, mort brutalement. Le décor de draps blancs recouvre tout du sol aux murs. Il porte ombrage à la moindre parole, aux moindres gestes du groupe vêtu de blanc, stoppé net en maintes figures arrêtées de déploration : bras en l'air, front dans la main. Une statuariale mortuaire de profil se déploie au ralenti. La chorégraphe segmente l'émotion par fragments pour signifier l'effroi de la perte. Une fois le deuil si terriblement articulé, la musique (de Mika Vainio, justement, spectrale, assourdissante ou lointaine et nostalgique) impulse un sursaut de vie mécanique. Les interprètes, en noir, s'affairent, débarrassés du calme du désespoir. Les draps tombent, remplacés par des murs aux tons d'oxyde de cuivre. Nouveaux gestes, bruts, rapides, répétitifs. Vivre est un travail à la chaîne. Chaque mouvement, ajusté comme une pièce dans la machine, s'accélère jusqu'à la folie. Corps parcellisé, dispersion de l'énergie, qualités vives résignées à reproduire le même. Ce retour à la vie... mécanique panse les plaies du deuil. Enfin, les yeux baissés, c'est un rite païen avec une ronde expiatoire autour d'un tas de pierres précieuses. En bande-son, l'*Évangile selon saint Matthieu*, de Bach. Comme toujours chez Cindy Van Acker, par l'ajustement précis des figures, chaque désir d'expression poussé au maximum invente une grammaire tonique qui ne baffouille jamais. Dans son premier solo, *Corps 00:00* (2003), très remarqué, la chorégraphe, nue hormis un slip, s'était collé des patches, tels ceux des publicités anti-tabac, sur les cuisses, les bras, le ventre, les joues et les paupières. Ces patches envoyaient des impulsions électriques pour contracter les muscles. Le mouvement, d'ordinaire initié par une pensée sous-jacente, provenait donc d'une machine. Cindy Van Acker, dans la mouvance du chorégraphe Xavier Leroy (ancien chercheur en biologie moléculaire), s'interrogeait sur l'essence, le but, la signification du mouvement, aussi infimé soit-il. ●

MURIEL STEINMETZ

(1) Faits d'hiver, jusqu'au 7 février, à Paris.
Renseignements : faitsdhiver@micadanses.fr

les Inrockuptibles

15 janvier 2020
Philippe Noisette

LENIO KAKLEA

La chorégraphe grecque est sur – presque – tous les fronts. A commencer par *Encyclopédie pratique, Détours* au festival Faits d'Hiver. *"J'ai rêvé d'une œuvre épique qui rassemblerait les techniques, les rituels et les formes de vie d'un bout à l'autre du continent européen."* Un ouvrage aux Presses du réel accompagnera le tout. Autre projet, *A Hand's Turn* se présente comme une session privée pour un.e spectateur.trice où lecture et geste ne font qu'un.

Encyclopédie pratique, Détours de Lenio Kaklea, du 30 janvier au 1^{er} février, Centre Pompidou, Paris; le 20 mars, Cdnc, Dijon
A Hand's Turn de Lenio Kaklea, les 8 et 9, 15 et 16 février, Lafayette Anticipations, Paris



Encyclopédie pratique, Détours
chorégraphie de
Lenio Kaklea

Marc Dornage

La 22^e édition du festival Faits d'hiver propose un beau panorama de la création chorégraphique.

≡ Jérôme Provençal

Créé en 1999, Faits d'hiver est l'un des festivals de danse contemporaine les plus vivifiants de France, s'attachant à explorer la création chorégraphique du moment avec une prédilection marquée pour les formes hors normes. « *Tel un laboratoire, la danse contemporaine travaille le vivant dans toutes ses parcelles, ses éclats et manifestations* », déclare Christophe Martin, le directeur artistique du festival, qui invite à « *venir voir ensemble l'instant dansé* ».

Déployée sur près d'un mois, l'édition 2020 investit une douzaine de lieux à Paris ou en proche périphérie (Vanves, Créteil), Micadanses – l'un des principaux espaces dédiés à la danse contemporaine dans la capitale – constituant le lieu central du festival. Au total, près de vingt pièces sont présentées, signées de chorégraphes déjà reconnus ou en devenir, parmi lesquelles douze créations. Au début du festival se démarque en particulier *Hate Me, Tender*, « solo pour un féminisme du futur » dans lequel la chorégraphe et performeuse suisse Teresa Vittucci se réapproprie la figure iconique de la Vierge Marie pour la transformer en égérie flamboyante d'un féminisme queer.

Inspirée par les grandes manifestations populaires contre l'ordre établi et ce qu'elles révèlent

ou expriment du corps collectif comme des corps individuels, la nouvelle création du jeune chorégraphe français Thomas Chopin, *Le Charme de l'émeute*, entre en résonance directe avec l'actualité sociale et suscite une attraction d'autant plus forte.

De son côté, la chorégraphe italienne Valeria Giuga présente *Rockstar*, pièce hybride qui aborde un passé récent (les années 1970-1990) via la rencontre sur le plateau entre Noëlle Simonet, danseuse chevronnée, et Jean-Michel Espitalier, poète contemporain féru de rock. Aux mouvements de l'une, traversant son parcours dans la danse, répondent les textes de l'autre, évoquant diverses figures et facettes majeures de la mythologie rock. Émaillée de morceaux emblématiques de l'époque, la bande sonore est conçue par Jean-Michel Espitalier en binôme avec Anne-James Chaton.

Signalons encore *XYZ ou comment parvenir à ses fins*, nouvelle création – adéquatément programmée en fin de festival – du chorégraphe français Georges Appaix. Succédant à *What Do You Think?* elle conclut un long cycle de pièces dont les titres suivent (plus ou moins) l'ordre alphabétique et achève ainsi une singulière aventure chorégraphique, à la tonalité très insolite, entamée au milieu des années 1980. ●

Faits d'hiver,
jusqu'au
8 février,
à Paris, Vanves
et Créteil, www.faitsdhiver.com



Not I, de
Camille
Mutel.

JULIE KRALJIC

05 février 2020
Rosita Boisseau

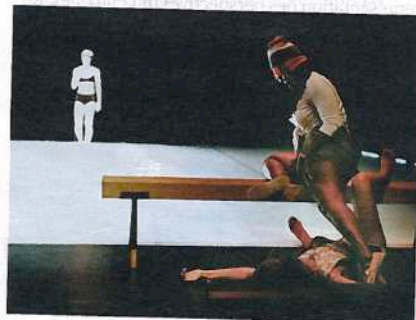
Surprise

LES PERFORMANCES LES PLUS COURTES...

Quinze minutes pour faire forte impression : Blitz met en avant de brèves chorégraphies.

Blitz, festival de la microperformance porte bien son nom. En français, le mot allemand *blitz* signifie « foudre », indiquant la teneur de ce nouveau rendez-vous chorégraphique, autour de la rapidité et du tranchant. Une seule date pour une série de performances courtes, uniques et éphémères, qui clôturent le festival Faits d'hiver. « L'idée est née en 2017 avec la programmation de Nadia Vadori, qui s'est fait connaître avec sa "Minute de danse par jour", raconte Christophe Martin, directeur de la manifestation. La danse est un art qui sait faire court et dire beaucoup de choses en très peu de temps. J'ai eu envie de proposer une soirée avec des formats réduits, en accordant chaque année une carte blanche à des chorégraphes différents. » Ces microperformances, qui ne doivent pas dépasser une quinzaine de minutes, se vouent à distinguer des personnalités fortes, à la marge de la danse et des arts plastiques, encore peu connues et qui gagneraient à l'être. « L'enjeu, pour les danseurs, est de jouer leur va-tout en une seule représentation, d'être dans l'urgence d'une soirée qui ne peut pas se rattraper par une autre », précise Christophe Martin.

Pour ce quatrième Blitz, c'est le chorégraphe Bernardo Montet qui invite, dans le cadre de sa « carte blanche noire », quatre femmes de tempérament (l'Ivoirienne Nadia Beugré, la Britannico-Rwandaise Dorothee Munyaneza, la Franco-Béninoise Sophiatou Kossoko et la Guadeloupéenne Léna Blou) à donner de la voix. La foudre risque bien de tomber. — **R.B.**
Blitz, festival de la microperformance (dans le cadre de Faits d'hiver) | Le 8 fév., 20h | Micadanses, 15, 16, et 20, rue Geoffroy-L'Asnier, 4^e | 01 72 38 83 77 | 10-16 €.



Mon âme pour un baiser,
de Bernardo Montet.

Belinda Mathieu



Surprise

DANSE AVEC LES ROCK STARS

Sur scène, un poète évoque Patti Smith ou Iggy Pop alors qu'une danseuse se rappelle ses premiers pas.

Valeria Giuga aime s'inspirer de grandes figures féminines de la danse. Avec *She Was Dancing* (2017), elle s'attaquait à la danseuse aux pieds nus Isadora Duncan et, dans *ZOO* (2019), elle rendait hommage au style expressionniste de Marie Wigman. Pour sa dernière création, *Rockstar*, l'Italienne développe un pan de l'histoire de la danse contemporaine et du rock des années 70 à 90. « Je voulais capter la chanson d'une époque, l'esprit de cette jeunesse rock et la mélancolie liée à ces souvenirs », explique la chorégraphe. Pour ce faire, elle convie sur le plateau deux témoins de l'époque : le poète rock et batteur Jean-Michel Espitalier, la danseuse et directrice de compagnie Noëlle Simonet. Lui lit sa poésie, qui retrace le destin de figures comme Patti Smith ou Talking Heads ; elle danse les souvenirs des pas qu'elle a interprétés au cours de sa carrière, comme un reliquaire qui renferme la mémoire d'une myriade de chorégraphes, de Balanchine à Cunningham. Ces deux matières dialoguent sur scène, la rythmique des mots et des gestes s'accordant pour retranscrire avec musicalité l'essence de l'époque. Ainsi, la juxtaposition sensible des souvenirs des interprètes lie deux mondes : le rock et la danse. Une manière aussi d'honorer la mémoire de celles et ceux qui ont fait la danse contemporaine, connus ou oubliés : « Les chorégraphes aussi peuvent être des stars ! » conclut Valeria Giuga. — **B.Ma.**

MR CUP | MICHEL PETIT

22-01
28-01
2020

LE
GUIDE
CULTUREL
DU
GRAND
PARIS

| *Rockstar* | Le 24 jan.,
20h30, et le 25 jan., 18h
| Ateliers de Paris/CDCN,
Cartoucherie, 2, route du
Champ-de-Manœuvre, 12^e
| atelierdeparis.org
| 01 41 74 17 07 | 10-20€.

05 février 2020
Rosita Boisseau

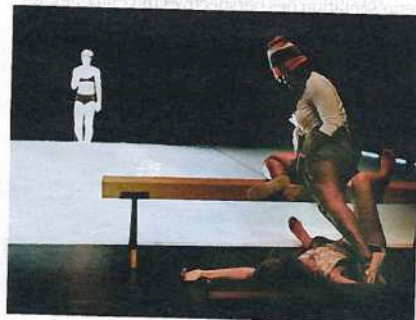
Surprise

LES PERFORMANCES LES PLUS COURTES...

Quinze minutes pour faire forte impression : Blitz met en avant de brèves chorégraphies.

Blitz, festival de la microperformance porte bien son nom. En français, le mot allemand *blitz* signifie « foudre », indiquant la teneur de ce nouveau rendez-vous chorégraphique, autour de la rapidité et du tranchant. Une seule date pour une série de performances courtes, uniques et éphémères, qui clôturent le festival Faits d'hiver. « L'idée est née en 2017 avec la programmation de Nadia Vadori, qui s'est fait connaître avec sa "Minute de danse par jour", raconte Christophe Martin, directeur de la manifestation. La danse est un art qui sait faire court et dire beaucoup de choses en très peu de temps. J'ai eu envie de proposer une soirée avec des formats réduits, en accordant chaque année une carte blanche à des chorégraphes différents. » Ces microperformances, qui ne doivent pas dépasser une quinzaine de minutes, se vouent à distinguer des personnalités fortes, à la marge de la danse et des arts plastiques, encore peu connues et qui gagneraient à l'être. « L'enjeu, pour les danseurs, est de jouer leur va-tout en une seule représentation, d'être dans l'urgence d'une soirée qui ne peut pas se rattraper par une autre », précise Christophe Martin.

Pour ce quatrième Blitz, c'est le chorégraphe Bernardo Montet qui invite, dans le cadre de sa « carte blanche noire », quatre femmes de tempérament (l'Ivoirienne Nadia Beugré, la Britannico-Rwandaise Dorothee Munyaneza, la Franco-Béninoise Sophiatou Kossoko et la Guadeloupéenne Léna Blou) à donner de la voix. La foudre risque bien de tomber. — **R.B.**
Blitz, festival de la microperformance (dans le cadre de Faits d'hiver) | Le 8 fév., 20h | Micadanses, 15, 16, et 20, rue Geoffroy-L'Asnier, 4^e | 01 72 38 83 77 | 10-16 €.



Mon âme pour un baiser,
de Bernardo Montet.

L'incontournable

janv. fev. 2020



Mon ame pour un baiser, Bernarthe Montet © C. Okubo

Faits d'Hiver 22^e édition

22^e édition de Faits d'hiver ! En 2020, 12 lieux de diffusion à Paris et de nouvelles étapes : le Point Éphémère, l'Espace Culturel Bertin Poirée, Le Socle et un retour : Le Vanves ! Nos coups de cœur de l'année. Du 13 janvier au 8 février.

22nd edition of Faits d'hiver ! In 2020, the festival will take place in 12 venues in Paris, with new stages: Point Éphémère, Espace Culturel Bertin Poirée, Le Socle and a comeback: Le Vanves ! Our favourites this year. From 13 January to 8 February



Sspeciess Daniel Linehan

Pour sa nouvelle création, *sspeciess*, Daniel Linehan s'inspire des écrits du philosophe/écologiste britannique Timothy Morton. L'une des idées centrales du travail de Morton est qu'il n'existe rien dont nous nous "débarrassons" réellement. Car les déchets que nous jetons, ou bien encore les émanations de carbone qui flottent au loin, nous n'en sommes jamais vraiment débarrassés. Sur la scène du Théâtre de la Cité Internationale, cinq danseurs et un musicien/performer explorent la fragilité de notre rapport à notre environnement.

*For his new creation, *sspeciess*, Daniel Linehan drew inspiration from the writings of British philosopher/ecologist Timothy Morton. One of the central ideas within Morton's work is that there is nothing we really "get rid of". We are never really "rid" of the waste that we throw away, or even the carbon emissions that float off from it. On the stage of the Théâtre de la Cité Internationale, five dancers and a musician/performer explore the fragility of our relationship to our environment.*

06/02 & 07/02 : THÉÂTRE DE LA CITÉ INTERNATIONALE, PARIS



© M. Olmi

Speechless Voices

Cindy Van Acker

La chorégraphe belge Cindy Van Acker rend hommage à son ami, le compositeur Mika Vainio, disparu en 2017. Dans ce "poème dansé" en trois actes, les danseurs s'approprient le plateau sous plusieurs formes (duo, solo, quatuor, sextet) pour mettre en espace et en corps l'absence de l'autre. Une œuvre d'une grande intensité émotionnelle, un requiem sur le temps d'après le désastre à voir absolument.

Belgian choreographer Cindy Van Acker pays tribute to her friend, the composer Mika Vainio, who passed away in 2017. In this "danced poem" in three acts, the dancers appropriate the set in several forms (duo, solo, quartet, sextet) to evoke the absence of the other through space and the body. It is a work of great emotional intensity, a requiem on time after a disaster and a must see.

23/01 & 24/01: LE CARREAU DU TEMPLE, PARIS

Rockstar

Valeria Giuga

La chorégraphe plonge dans les catalogues de gestes de rockeur-se-s pour sa nouvelle création. "Le rock n'roll est d'abord une attitude !" annonce Jean-Michel Espitalier, qui écrit de la poésie comme on joue du rock. Noëlle Simonet a appliqué le même adage dans sa carrière de "star" de la chorégraphie. Ensemble, par la voix et le mouvement, les deux complices s'inventent une mythologie qui mêlent leurs parcours et l'histoire du rock.

The choreographer delves into the catalogues of rock gestures for her new work. "Rock'n'roll is first and foremost an attitude!" said Jean-Michel Espitalier, who writes poetry the way rock is played. Noëlle Simonet has applied the same adage in her career as a choreography "star". Together, through voice and movement, the two accomplices invent a mythology that combines their experience and the history of rock.

24/01 & 25/01: L'ATELIER DE PARIS / CDCN, PARIS



© M. Petit

la terrasse

Premier média arts vivants
en France

janvier 2020

ILE-DE-FRANCE / MICADANSES / FESTIVAL

Faits d'hiver

Le festival, qui réunit 12 lieux franciliens et 20 créateurs, s'ouvre magistralement avec la dernière création de Bernardo Montet.



Mon âme pour un baiser, un huis clos de Bernardo Montet.

Créée en juin dernier à Tours, *Mon âme pour un baiser* a fédéré autour de Bernardo Montet les danseuses Suzie Babin, Nadia Beugré et Isabela Fernandes Santana avec la dramaturge Patricia Allio. Des femmes à la parole puissante, qui, dans un huis clos aussi alarmant que sensible, invitent à regarder la fureur du monde qui gronde en leur intimité comme en leur conscience politique. Même force et même figure de femme chez Teresa Vittucci dans *Hurt me tender*, qui poursuit le festival avec son troisième travail en solo. Cette 22^e édition de Faits d'hiver s'offre comme un instantané quasi photographique des vibrations de soi et de notre société, à travers l'émeute (Thomas Chopin), les fantômes qui nous habitent (Nach), les souvenirs qui nous constituent (Valérie Gluga, Nathalie Pubellier)... Bien sûr, on ne manquera pas *XYZ ou comment parvenir à ses fins*, la der des der selon Georges Appaix... avant de retrouver, pour clore l'événement, la *Carte blanche noire* de Bernardo Montet qui donne la parole à différents artistes.

Nathalie Yokel

Micadanses, 15 rue Geoffroy L'Asnier,
75004 Paris. Du 13 janvier au 8 février 2020.
Tél. 01 72 38 83 77.

la terrasse

Premier média arts vivants
en France

janvier 2020

THÉÂTRE DE VANVES /
CHOR. CHRISTINE ARMANGER / SARAH CRÉPIN
ET ÉTIENNE CUPPENS

Une soirée, deux créations

Le festival Faits d'Hiver réunit à Vanves les deux nouvelles pièces de Christine Armanger et de la compagnie La BaZooKa.

Christine Armanger est une personnalité hors normes du monde de la danse et de la performance. Peut-être la connaissez-vous davantage sur les réseaux sociaux sous son avatar Edmonde Gogotte ? Son nouveau solo la plonge au cœur d'images directement liées à l'idée de la mort : une vanité, un petit train qui poursuit inlassablement sa course... *MMDCD* est une variation sur le temps littéralement compté, et le corps qui reste, malgré tout. Dans un tout autre registre, le *Solo OO* de Sarah Crépin et Etienne Cuppens s'inspire de l'imaginaire des films de samourais des années 1950 (déjà présent dans *Pillow-graphics*) pour un rituel féminin pétri de batailles. Une fois encore avec le tandem de la compagnie La BaZooKa, le visible et l'invisible risquent fortement de se confron-



Christine Armanger crée *MMDCD* à Faits d'hiver.

© Salim Santa Lucia

ter au regard du spectateur de la façon la plus insolite.

Nathalie Yokel

Théâtre de Vanves, 12 rue Sadi-Carnot,
92170 Vanves. *MMDCD* le 3 février 2020 à
19h30 (salle Panopée), *Solo OO* à 21h (théâtre).
Tél. 01 41 33 93 70.

la terrasse

Premier média arts vivants
en France

FESTIVAL / FAITS D'HIVER / THÉÂTRE DE LA CITÉ
INTERNATIONALE / CHOR. DANIEL LINEHAN

sspeciess

En prenant le contrepied des discours
écologiques en cours, Daniel Linehan
estompe la frontière entre humains et
non-humains.



sspeciess de Daniel Linehan.

Daniel Linehan remet l'homme à sa place dans un univers sans hiérarchie d'espèces, et tente de nous reconnecter avec le vivant. Avec cinq danseurs et un créateur de sons, Timothy Morton est un intellectuel d'une originalité au fond très britannique, qui dynamite les pensées en cours pour les faire apparaître sous un jour nouveau. L'idée centrale de Morton est que nous sommes interconnectés. Que nous fassions des gestes lourds de conséquences ou anodins, nous participons donc tous au changement climatique, à la disparition des espèces, à l'accumulation pour des siècles et des siècles des gaz à effet de serre. Dans *sspeciess*, Daniel Linehan s'inspire de ses écrits et surtout de l'une de ses idées centrales, à savoir qu'il n'est rien dont nous nous débarrassons réellement. La chorégraphie est donc guidée par les notions de coexistence et de symbiose. Les différents éléments de

cette création sont reliés, simultanés et perméables, laissant apparaître et disparaître des vies d'espèces cachées comme autant de surprises. Quand ce qui était passé inaperçu et ignoré dans notre environnement devient soudainement la chose à laquelle nous aurions dû prêter attention depuis le début.

Agnès Izrlne

Festival Faits D'Hiver - Théâtre de la Cité
Internationale, 17 bd Jourdan, 75014 Paris.
Les 6 et 7 février à 20h30. Tél. 01 43 13 50 50.
Durée 1h10.

◆ Presse écrite

Annonces



GRATUIT - N° 2482 JEUDI 7 NOVEMBRE 2019 - CNEWS.FR

N

24 N° 2482 JEUDI 7 NOVEMBRE 2019

CULTURE

CNEWS.FR

12 LIEUX

accueilleront, à Paris et en Ile-de-France, le festival de danse Faits d'hiver, dont la 22^e édition se tiendra du 13 janvier au 8 février prochain.

Accueil > Culture

À voir, écouter ou visiter : l'agenda culturel des régions

Semaine du 9 janvier. Chaque jeudi, découvrez une sélection des meilleurs événements culturels de proximité, partout en France.

Célestine Albert, le 09/01/2020 à 14:43



► À Paris

DANSE. Douze créations sont à l'affiche de l'édition 2020 du festival de danse parisien Faits d'Hiver, du 13 janvier au 8 février. Les mises en scène chorégraphiques présentées vont du format court au format long, de la danse contemporaine classique à la danse moderne, et sont imaginées par des chorégraphes français et internationaux, mêlant artistes établis et jeunes pousses du milieu.

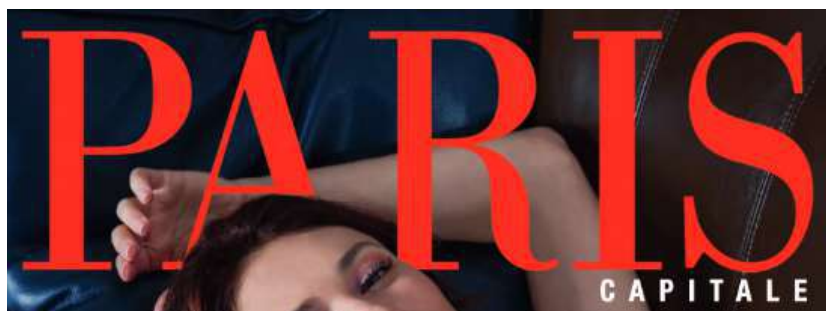
i Pourquoi lire La Croix ?

La Croix vous explique, avec lumière et clarté, le monde qui vous entoure, afin que vous puissiez bâtir votre opinion.



Au programme notamment : une ouverture et une clôture du festival attribuées à Bernardo Montet avec, dans un premier temps *Mon âme pour un baiser*, les 13 et 14 janvier, et dans un dernier temps, *Blitz 4^e édition - Carte blanche noire*, le 8 février. Deux représentations du *Speechless Voices* de Cindy Van Acker, seront également données au Carreau du temple, les 23 et 24 janvier.

Du 13 janvier au 8 février. Renseignements : faitsdhiver.com



N° Décembre 2019 / Janvier 2020

agenda

décembre-janvier

ROCK | VARIÉTÉ | JAZZ | CLASSIQUE | DANSE | COMÉDIES MUSICALES | THÉÂTRE | EXPOS

14 JANVIER AU 20 FÉVRIER

Faits d'hiver

Festival ayant trouvé sa place dans la dense programmation parisienne, Faits d'hiver aime surprendre avec des propositions singulières. Il y a des talents à suivre comme la jeune Nach (*Beloved Shadows*) ou Sarah Crépin en tandem avec Etienne Cuppens, des "amis" de toujours à l'image de Georges Appaix, les fortes têtes du moment que sont Daniel Linehan, Cindy Van Acker ou Lenio Kaklea laquelle poursuit sa magnifique *Encyclopédie pratique*. Et même des retrouvailles inattendues comme avec Bernardo Montet.

■ Différents lieux. Tél. 01 72 38 83 77.

www.micadanses.com



N° Hiver 2020

CULTURE

Agenda

**DU 13 JANVIER
AU 8 FÉVRIER**

Le festival de danse *Faits d'hiver* déploie sa farandole bruissante et colorée à Paris, Créteil ou Vanves, à travers 12 lieux. 36 représentations, 12 créations, une première en France où toutes les générations se retrouvent, jeunes et moins jeunes, danseurs connus et moins connus. Pour cette 22^e édition, les femmes chorégraphes



et interprètes sont à l'honneur, comme Nach et Leïla Ka réunies dans une même soirée autour du krump et des danses urbaines. Blitz, festival de la micro-performance, clôture la fête avec une carte blanche à Bernardo Montet.
**PARIS DANSE FESTIVAL,
Faits d'hiver**

N° janvier 2019

DANSE

Faits d'hiver

du 13 janvier au 8 février à Mica-
dances, Paris

Faits d'hiver nous convie à un parcours parmi les salles parisiennes et banlieusardes. Douze créations y sont à l'honneur, mêlant chorégraphes jeunes ou plus expérimentés. On découvre l'écriture sensible de la jeune krumpeuse Nach avec son solo *Beloved Shadows*, reliquaire chorégraphique sublimé par sa patte émotionnelle et introspective. Daniel Linehan présente aussi *sspeciess*, inspiré par les théories écologistes de Timothy Morton, un ensemble organique où sur scène, les éléments entrent en symbiose.

◇ B. M.



Solo 00, de Sarah Crépin et Étienne Cuppens.
p. D.R.

Danse

TOUS LES SPECTACLES
SUR TELERAMA.FR

Sélection critique par
Rosita Boisseau

Bernardo Montet – Mon âme pour un baiser

20h30 (lun., mar.), Micadanses, 16, rue Geoffroy-L'Asnier, 4^e, 01 72 38 83 77, faitsdivers.com.
T Quel beau titre que celui de cette nouvelle pièce du chorégraphe Bernardo Montet pour trois danseuses. Comme un autoportrait, chacune s'interroge sur son histoire et son rapport au monde en s'adressant qui à Ailton Krenak, écrivain et figure historique des luttes indigènes au Brésil, qui à la Vierge, qui à un frère. Soucieux d'élaborer une danse d'abandon à soi et de libération, Bernardo Montet désire aussi mettre en scène la révolte et la lutte. Dans une scénographie de Gilles Touyard, sur une composition sonore d'Alain Mahé, ce baiser échangé entend ouvrir de nouveaux territoires intimes et sensibles.

Emanuel Gat – Works

20h30 (mer., ven.), 19h45 (jeu., sam.), Théâtre de Chaillot, salle Jean-Villar, 1, place du Trocadéro, 16^e, 01 53 65 30 00, (8-38€).

T Son infini tricot de gestes, son méli-mélo savant de corps, son échelle d'intensités sans cesse changeantes font le charme puissant des pièces du chorégraphe Emanuel Gat. Sa nouvelle œuvre, *Works*, décline une série de séquences intitulées *Milena & Michael*, *Sara & Sunny*, *Genevieve & Karolina* et *Couz*. Quatre tableaux imbriqués comme autant de portraits en creux. Sur des musiques très contrastées, signées Richard Strauss, Emanuel Gat, Chick-P, Awir Leon, J.-S. Bach et Nina Simone, *Works* bricole le geste et l'interprétation de chacun et de tous dans cette communauté subtilement reliée, qui est au cœur de chacune des pièces de Gat.

Israel Galván – La Consagración de la primavera

Jusqu'au 15 jan., 20h (du lun. au mer., ven., sam.), 15h (dim.), Théâtre de la Ville au 13^e Art, 33, av. d'Italie, centre c. Italie 2, 13^e, 01 42 74 22 77, (10-32€).



Emanuel Gat – Works
Du 8 au 11 jan., Théâtre de Chaillot.

T Le danseur et chorégraphe flamenco Israel Galván vient de se confronter à l'intelligence artificielle dans le spectacle *Israel & Israel*. Il s'attaque à un nouveau défi : chorégrapheur et interpréter *Le Sacre du printemps*, de Stravinsky. L'œuvre musicale y sera jouée à quatre mains par deux pianistes, Cory Smythe et Sylvie Courvoisier. Quel pic de beauté et d'intensité que ce *Sacre* ! Pas de doute que le flamenco audacieux et inquiet de Galván, qui a déjà collaboré avec Sylvie Courvoisier en 2010, doit y trouver un allié puissant qui révélera une nouvelle facette de son sidérant talent.

Mickaël Phelippeau – Ben & Luc

20h (mar.), Espace 1789, 2-4, rue Bachelet, 93 Saint-Ouen, 01 40 11 50 23, (10-16€).

T Le chorégraphe Mickaël Phelippeau poursuit avec grâce sa série de « bi-portraits ». Commencée en 2008 avec *Bi-portrait Jean-Yves*, ecclésiastique avec lequel Phelippeau tisse un lien en miroir sur le plateau, cette collection épatante compte une dizaine de pièces, placées sous le signe de la rencontre. Avec *Ben & Luc*, duo créé en 2018, qui fait dialoguer les danseurs burkinabés Ben Salaah Cisse et Luc Sanou, Mickaël Phelippeau poursuit sa quête d'un art humain dont l'esthétique tient à l'émotion et à la fragilité de l'échange entre les personnes. Les interprètes se livrent tranquillement, déroulant le fil d'histoires intimes complexes. Ils irradiant en se jetant dans des envolées chorégraphiques, entre tradition africaine et contemporain. Un duo insolite et beau.

Odile Duboc – Bolero Two

20h (mar.), Espace 1789, 2-4, rue Bachelet, 93 Saint-Ouen, 01 40 11 50 23, (10-16€).

T C'est en 1996 qu'Odile Duboc (1941-2010) a chorégraphié *Trois Boléros*, trois versions chorégraphiques somptueuses de la musique de Ravel. Le deuxième volet, un duo lent et profondément imbriqué, interprété à l'époque par Boris Charmatz et Emmanuelle Huynh, est repris par ces deux danseurs. Longue étreinte sculpturale inspirée par les œuvres de Camille Claudel, cette pièce magique se dilate comme une forme sans cesse mouvante, taillée dans la masse des corps accrochés l'un à l'autre.

Les Rois de la piste

20h (ven.), Espace 1789, 2-4, rue Bachelet, 93 Saint-Ouen, 01 40 11 50 23, (10-16€).

T Thomas Lebrun, directeur du Centre chorégraphique de Tours, joue ici entre l'arène du cirque et la piste de danse. Décliné sous toutes les formes, chorégraphique, musicale, théâtrale et burlesque, ce spectacle tend, selon Lebrun, « vers une analyse de la place du "soi" sur un plateau ». Le programme est dense, joyeusement emporté sur des rythmes de funk, de disco, de techno et par le talent de cinq interprètes prêts à tout pour mettre le feu à la piste.

Salim Mzé Hamadi Moissi – Massiwa

21h (sam.), 17h (dim.), Théâtre André-Malraux, place des Arts, 92 Rueil-Malmaison, suresnes-cites-danse.com, (15-30€).

T En ouverture du festival Suresnes cités danse, c'est le jeune chorégraphe Salim Mzé Hamadi Moissi qui met le paquet avec *Massiwa* (« îles » en comorien). Dans cette pièce pour sept interprètes, ce jeune artiste hip-hop nous embarque pour un voyage au sein de l'archipel volcanique des Comores, situé dans l'océan Indien, où il est né et a grandi. À ceux qui visitent les Comores, Salim Mzé Hamadi Moissi déclare : « Si tu viens chez moi, tu ne voudras pas retourner chez toi tellement tu vas aimer. » Au fil de quatre tableaux, emporté par un hip-hop nourri de traditions comoriennes, *Massiwa* entend combiner danse et paysage. À découvrir.

Sélection critique par
Rosita Boisseau

15-01
21-01
2020

LE
GUIDE
CULTUREL
DU
GRAND
PARIS

Danse



Thomas Chopin - Le Charme de l'émeute

Les 17 et 18 jan., Théâtre de la Cité internationale.

nouvelles figures du lien, de l'entrave et de la libération. Une étrange communauté surgit au hasard des mouvements, qui évoquent à la fois l'attachement et le besoin de se détacher.

Thomas Chopin - Le Charme de l'émeute

19h30 (ven.), 20h30 (sam.), Théâtre de la Cité internationale, 17, bd Jourdan, 14^e, 01 43 13 50 50, faitsdhiver.com. (11-23 €).

T Le thème est d'actualité. La manifestation, la rébellion, l'émeute font parler d'elles tous les jours dans tous les pays. Avec cette pièce étrangement intitulée, le jeune chorégraphe Thomas Chopin propose sa vision de la révolte, un thème très présent sur les plateaux. Comment se soulever ? Qu'est-ce qui secoue les corps happés par cette révolte ? Quels gestes inédits surgissent dans ces emportements individuels et collectifs ? Sur une bande-son nourrie de multiples ambiances, cinq danseurs expriment cet élan rageur.

Sélection critique par
Rosita Boisseau

Nach – Beloved Shadows

19h30 (mar.), Maison des
pratiques artistiques amateurs /
Saint-Germain, 4, rue Félibien,
faitsdhiver.com. (6-16 €).

T La danseuse-krumpeuse
et chorégraphe Nach (Anne-
Marie Van) a passé six mois
au Japon dans le cadre d'une
résidence à la Villa Kujoyama,
à Kyoto. C'est la lecture du
fameux et remarquable essai
Éloge de l'ombre, de Junichirô
Tanizaki, qui lui a donné envie
de se plonger dans la culture
japonaise, avec son sens du
clair-obscur, en se risquant
dans une comparaison avec
le krump. « *Là où il n'y a rien,
nous faisons surgir l'ombre
et cela crée de la beauté* »,
précise-t-elle. Du nô au kabuki
en passant par le butô, sur les
thèmes centraux de l'érotisme
et du désir, Nach tente de
jeter des passerelles entre
des mondes apparemment
aux antipodes.

LE
GUIDE
CULTUREL
DU
GRAND
PARIS

15-01
21-01
2020

Danse

Valeria Giuga - **Rockstar**

20h30 (ven.), 18h (sam.), Atelier de Paris Carolyn Carlson, Cartoucherie, rte du Champ-de-Manceuvre, 12^e, 01 41 74 17 07, faitsdhiver.com. (10-20€).

Valeria Giuga a la fièvre du passé, la passion des reconstructions historiques nervurées d'un esprit contemporain aiguisé. Pour sa nouvelle pièce intitulée *Rockstar*, elle met en scène le poète Jean-Michel Espitalier et la danseuse Noëlle Simonet. Ils sont tous les deux sur scène pour tresser le parcours de l'un et de l'autre, emporté à fond de train dans les montagnes russes de l'histoire du rock et de la danse contemporaine. Aux côtés des Sex Pistols, de Patti Smith et d'Iggy Pop, Jean-Michel Espitalier nous fera miroiter l'identité rock tandis qu'Emmanuelle Simonnet se souviendra de son parcours complice auprès de chorégraphes contemporains. Deux mondes apparemment aux antipodes pour une rencontre insolite l'espace d'un soir.

Voir article page 13

TOUS LES SPECTACLES
SUR TELERAMA.FR

Sélection critique par
Rosita Boisseau

29-01
4-02
2020

LE
GUIDE
CULTUREL
DU
GRAND
PARIS

Télérama **Sortir**

Sélection critique par
Rosita Boisseau

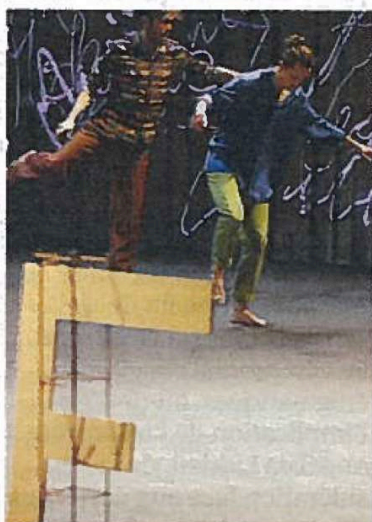
Danse

Georges Appaix – Xyz

20h (mar.), MAC, place Salvador-Allende, 94 Créteil, 01 45 13 19 19, faitsdhiver.com. (10-22 €).

T Ça y est. Il est arrivé à la fin de son alphabet. Le danseur et chorégraphe Georges Appaix, figure de la scène contemporaine depuis les années 80, aime autant les mots que les gestes à condition que les uns et les autres se complètent pour mieux articuler le puzzle du vivant. Dès 1984, il commence à chorégraphier des pièces comme autant de chapitres d'une histoire personnelle. De A comme *Antiquités* à P comme *Pentatonique*, Appaix a posé sa danse instable sur des textes tout aussi fragiles. Et la voilà aujourd'hui avec *Xyz*, pièce pour huit interprètes

de tous les âges, qui clôture son parcours. En dansant, en parlant et avec humour. Dans le cadre de Faits d'hiver, avec le Théâtre de la Ville.



Georges Appaix – Xyz

Du 4 au 7 fév. MAC, 94 Créteil.

29-01

4-02

2020

LE
GUIDE
CULTUREL
DU
GRAND
PARIS

Télérama **Sortir**

*Sélection critique par
Rosita Boisseau*

Lenio Kaklea – Encyclopédie pratique, détours

20h30 (du jeu. au sam.), Centre
Pompidou, 4^e, faitsdhiver.com.

T L'Encyclopédie pratique conçue et réalisée par la chorégraphe Lenio Kaklea compile des témoignages rassemblés par l'artiste et son équipe, ainsi que des chercheurs, auprès de personnes de toute l'Europe. Démarrée en 2016, cette enquête entend tracer les pratiques culturelles, les rituels, l'évolution des gestes et de leur transmission dans différents pays. Elle se compose de quelque 600 récits que la chorégraphe grecque remet en scène en complicité avec trois interprètes. Parallèlement, un film est projeté après le spectacle et un livre sera publié.

5 février 2020
Rosita Boisseau

Blitz, festival de la microperformance

20h (sam.), Micadanses,
16, rue Geoffroy-L'Asnier, 4^e, 01 72
38 83 77, faitsdhiver.com. (10-16€).

BSMK

T Pour sa vingt-deuxième édition, la manifestation Faits

d'hiver, à l'affiche d'une douzaine de théâtres à Paris et en Île-de-France, se conclut par une mégasoirée de microformats intitulée Blitz. C'est la troisième fois que cet événement, présenté comme un festival de la microperformance, empiète sur l'art performatif. Une carte blanche est confiée à un chorégraphe, qui pilote l'ensemble de la soirée. Après Nadia Vadori-Gauthier, Joanne Leighton et Thomas Lebrun, c'est Bernardo Montet qui sera aux manettes avec une « carte blanche noire ». Un paradoxe pour donner « *un coup de projecteur sur les écritures noires à la croisée, à l'intersectionnalité des chemins* ».

Voir article page 11

5 février 2020
Rosita Boisseau

Daniel Linehan – Sspeciess

20h30 (jeu.), 19h30 (ven.),
Théâtre de la Cité internationale,
17, bd Jourdan, 14^e, 01 43 13 50
50, faitsdhiver.com. (11-23€).

T Il réussit à entrelacer
interrogations intimes
et performances physiques.
Avec sa nouvelle pièce
pour cinq interprètes et un
musicien, le danseur et
chorégraphe Daniel Linehan,

sous influence des textes
du philosophe britannique
Timothy Morton, et engagé
sur le front de l'écologie,
interroge le statut de l'espèce
humaine en regard des autres
espèces. À la verticalité qui
situe l'homme en haut de la
pyramide, il préfère évoquer
la chaîne continue de tous
les êtres vivants, quels qu'ils
soient. Une pensée globale
du monde et de la vie que
la danse, tout « *en harmonie
fragile* » selon le désir de
Linehan, se chargera de faire
apparaître en douceur.

♦ Web

Articles, annonces

FESTIVAL DE DANSE FAITS D'HIVER 2020



Par Manon C. · Publié le 28 octobre 2019 à 13h07 · Mis à jour le 28 octobre 2019 à 13h11

Le festival de danse Faits d'Hiver reprend pour une 22ème édition du 13 janvier au 8 février 2020, avec une programmation toujours plus fournie et encore plus de lieux de diffusion que les années passées !

Le festival de danse Faits d'Hiver investit chaque année un peu plus la capitale. Cette année encore, pour sa **22ème édition** (ce qui n'est tout de même pas rien !), le **festival Faits d'Hiver** revient du 13 janvier au 8 février 2020.

Cette année, les festivités se dérouleront dans pas moins de **12 lieux de Paris**, avec une **programmation** toujours plus **dense**, toujours plus **longue**, toujours plus **étendue** et plus que jamais **ournée vers la création artistique**.

On note ainsi la présence de trois nouveaux lieux : **Le Point Éphémère**, l'Espace culturel Bertin Poirée et Le Socle; le retour du **Théâtre de Vanves** et la présence de lieux toujours fidèles à l'évènement tels que le **Centre culturel suisse**, le Théâtre de la Cité Internationale, la MPAA/Saint Germain, Le **Carreau du Temple**, l'Atelier de Paris /CDCN, le **Centre Pompidou**, la **MAC de Créteil** avec le Théâtre de la Ville et **micadanses**.

À lire aussi

[Bons plans de la semaine du 28 octobre au 3 novembre 2019 à Paris](#)
[Que faire à Paris en octobre 2019 ?](#)

Au total, ce sont **36 représentations** qui vont être données, mais aussi **12 créations** qui vont être présentées, ainsi qu'une **première en France**. De quoi découvrir de jolies choses dans cette édition qui a choisi de mettre le **féminin** et les **femmes chorégraphes et interprètes** à l'honneur !

22 ans, c'est un bien bel âge, et c'est l'occasion pour les organisateurs de renouveler leurs vœux : soutenir la création, porter des **projets innovants, intelligents** et toujours **renversants**. Donner la parole à de nouvelles voix, faire prospérer certaines qu'ils aiment maintenant ou qu'ils ont toujours aimé. Et partager tout ça, encore et toujours, avec un public chaque année plus important !

INFORMATIONS PRATIQUES

HORAIRES

Du 13 janvier 2020 au 8 février 2020

LIEU

Paris

Paris

75 Paris

SITE OFFICIEL

www.faitsdhiver.com



Mots-clé : paris, danse, art, créations, création, innovation, festival de danse, faits d hiver, création artistique, festival paris, festival faits d hiver, projets, représentations, festival danse paris, programmation faits d hiver, festival faits d hiver 2020, festival faits d hiver 2020 programme, festival faits d hiver 2020 programmatio

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

DANSE - AGENDA

Faits d'hiver en 2020 réunit 12 lieux franciliens et 20 créateurs



Publié le 17 décembre 2019 - N° 283

Le festival, qui réunit 12 lieux franciliens et 20 créateurs, s'ouvre magistralement avec la dernière création de Bernardo Montet.

Créée en juin dernier à Tours, *Mon âme pour un baiser* a fédéré autour de Bernardo Montet les danseuses Suzie Babin, Nadia Beugré et Isabela Fernandes Santana avec la dramaturge Patricia Allio. Des femmes à la parole puissante, qui, dans un huis clos aussi alarmant que sensible, invitent à regarder la fureur du monde qui gronde en leur intimité comme en leur conscience politique. Même force et même figure de femme chez Teresa Vittucci dans *Hurt me tender*, qui poursuit le festival avec son troisième travail en solo. Cette 22^e édition de Faits d'hiver s'offre comme un instantané quasi photographique des vibrations de soi et de notre société, à travers l'émeute (Thomas Chopin), les fantômes qui nous habitent (Nach), les souvenirs qui nous constituent (Valérie Giuga, Nathalie Pubellier)... Bien sûr, on ne manquera pas *XYZ ou comment parvenir à ses fins*, la der des der selon Georges Appaix... avant de retrouver, pour clore l'événement, la *Carte blanche noire* de Bernardo Montet qui donne la parole à différents artistes.

N.Yokel

la terrasse

'La culture est une résistance à la distraction' Pasolini

DANSE - AGENDA

Une soirée et les deux créations des chorégraphes Christine Armanger, Sarah Crépin et Etienne Cuppens



THÉÂTRE DE VANVES
CHORÉGRAPHIES CHRISTINE
ARMANGER / SARAH CRÉPIN ET
ETIENNE CUPPENS

Publié le 17 décembre 2019 - N° 283

Le festival Faits d'Hiver réunit à Vanves les deux nouvelles pièces de Christine Armanger et de la compagnie La BaZooKa.

Christine Armanger est une personnalité hors normes du monde de la danse et de la performance. Peut-être la connaissez-vous davantage sur les réseaux sociaux sous son avatar Edmonde Gogotte ? Son nouveau solo la plonge au cœur d'images directement liées à l'idée de la mort : une vanité, un petit train qui poursuit inlassablement sa course... *MMDCD* est une variation sur le temps littéralement compté, et le corps qui reste, malgré tout. Dans un tout autre registre, le *Solo OO* de Sarah Crépin et Etienne Cuppens s'inspire de l'imaginaire des films de samourais des années 1950 (déjà présent dans *Pillowgraphics*) pour un rituel féminin pétri de batailles. Une fois encore avec le tandem de la compagnie La BaZooKa, le visible et l'invisible risquent fortement de se confronter au regard du spectateur de la façon la plus insolite.

N. Yokel

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

DANSE - AGENDA

Sspecies de Daniel Linehan



FESTIVAL / FAITS D'HIVER /
THÉÂTRE DE LA CITÉ
INTERNATIONALE / CHOR.
DANIEL LINEHAN

Publié le 22 janvier 2020 - N° 284

En prenant le contrepied des discours écologiques en cours, Daniel Linehan estompe la frontière entre humains et non-humains.

Daniel Linehan remet l'homme à sa place dans un univers sans hiérarchie d'espèces, et tente de nous reconnecter avec le vivant. Avec cinq danseurs et un créateur de sons.

Timothy Morton est un intellectuel d'une originalité au fond très britannique, qui dynamite les pensées en cours pour les faire apparaître sous un jour nouveau. L'idée centrale de Morton est que nous sommes interconnectés. Que nous fassions des gestes lourds de conséquences ou anodins, nous participons donc tous au changement climatique, à la disparition des espèces, à l'accumulation pour des siècles et des siècles des gaz à effet de serre. Dans *sspeciess*, Daniel Linehan s'inspire de ses écrits et surtout de l'une de ses idées centrales, à savoir qu'il n'est rien dont nous nous débarrassons réellement. La chorégraphie est donc guidée par les notions de coexistence et de symbiose. Les différents éléments de cette création sont reliés, simultanés et perméables, laissant apparaître et disparaître des vies d'espèces cachées comme autant de surprises. Quand ce qui était passé inaperçu et ignoré dans notre environnement devient soudainement la chose à laquelle nous aurions dû prêter attention depuis le début.

Agnès Izrine

A PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

Sspeciess de Daniel Linehan

du Jeudi 6 février 2020 au Vendredi 7 février 2020

Festival Faits D'Hiver - Théâtre de la Cité internationale

17, Bd Jourdan, 75014 Paris

à 20h30. Tél. 01 43 13 50 50. Durée 1h10.



Un site du ministère de la Culture

Drac Île-de-France

ACTUALITÉS

CONTACT DRAC

Adresse

45-47 rue Le Peletier
75009 PARIS

Contacts

Téléphone : +33 1 56 06 50 00
Télécopie : +33 1 56 06 52 48

Du Lundi au Vendredi :
de 9h00 à 18h00

/ MANIFESTATIONS NATIONALES



06.12.2019
4^e édition de la Nuit de la
Lecture

[+ Voir toutes les manifestations](#)



[Festival "Faits d'hiver"](#)

[Tous les spectacles](#)

RENDEZ-VOUS À L'ATELIER



[Carte blanche à Glenn Brown](#)



[Voir tous les ateliers](#)

Festival "Faits d'hiver" - 22^e édition



PUBLIÉ LE 30.12.2019



La 22e édition du festival "Faits d'hiver" propose une nouvelle fois de découvrir cet univers exceptionnel, immense et toujours renouvelé de l'art chorégraphique et choisit de privilégier encore et toujours la création artistique. Du 13 janvier > 8 février 2020

De Paris, en passant par Créteil et Vanves, la danse s'invite donc une nouvelle fois sur les scènes parisiennes et franciliennes : 12 lieux de diffusion, 36 représentations, 12 créations 16 compagnies, 1 première en France où toutes les générations se retrouvent jeunes et moins jeunes, connus et moins connus. Ainsi Georges Appaix, Bernardo Montet, Jean Gaudin, Benoist Brumer, Daniel Linehan, Thomas Chopin, Lotus Eddé Khouri et Christophe Macé. En ouverture, les 13 et 14 janvier à 20h30, le public pourra découvrir "Mon âme pour un baiser", création de Bernardo Montet pour Micadanses. Comme le souligne Christophe Martin, Directeur artistique du Festival et du lieu historique de la danse contemporaine rue Geoffroy l'Asnier : "Cette édition 2020 de Faits d'hiver espère offrir les conditions de rencontres inédites et pertinentes. Inédites, certainement, car pas moins de douze créations sont prévues (un record), grand et petit format, de chorégraphes bien connus ou à découvrir, jeunes ou vieux. Pertinentes car de nombreux projets sont emprunts d'approches sociologiques ou politiques, façon danse bien sûr." Depuis trois ans, Faits d'hiver se clôt avec Blitz, festival de la micro performance où une carte blanche est donnée à un chorégraphe en partenariat avec la SACD. Le 8 février, Bernardo Montet prend les commandes pour cette 4^e édition et propose une "carte blanche noire" donnant - dit-il - "un coup de projecteur sur les écritures chorégraphiques noires à la croisée, à "l'intersectionnalité des chemins".

Parcours féminins en pointe



La danse se conjugue beaucoup au féminin pour cette 22e édition de Faits d'hiver, les femmes chorégraphes et interprètes sont à l'honneur donnant mille visages à leurs univers singuliers. Ainsi : trois femmes sont interprètes dans la création de Bernardo Montet *Mon âme pour un baiser*. Teresa Vitucci, performeuse italienne, a conçu et interprète le solo *Hate me, Tender*. On retrouve Nathalie Pubellier dans *Non, pas toi !* Nach et Leïla Ka sont réunies dans une même soirée autour du *krump et des danses urbaines*. Cindy Van Acker et son spectacle *Speechless voices*. La création de Valeria Giuga Rockstar. Dans sa création, Yumi Fujitani chorégraphie et interprète le solo *Aka-Oni* comme Camille Mutel avec *Not I*. Lenio Kaklea dévoile *Encyclopédie pratiques, Détours*. Et aussi la soirée au Vanves avec : Christine Armanger avec MMDCD ainsi que Sarah Crépin et Etienne Cuppens avec Solo OO.

Mon âme pour un baiser / Bernardo Montet (*création*)

13 et 14 janvier / 20h30 / Micadanses

"A partir du processus de l' "Autoportrait à.." de Patricia Allio, 3 femmes interrogent l'Histoire à travers leur propre histoire en s'adressant, à Krenak, écrivain, figure historique des luttes indigènes au Brésil, à la Vierge, à un frère.

Quand l'intime tremble de la surdité du monde dans ses dénis, ses souffrances, ses culpabilités, ses bonheurs, qu'il est traversé de religion, du virus de la colonisation, d'abus de tous ordres.... alors surgit une danse de révolte et d'espérance..." Bernardo Montet

Non, pas toi ! création

précédé d'un lever de rideau avec un·e artiste différent·e chaque soir

du 16 au 22 janvier / 20h30 (relâche les 18 et 19.01), Espace culturel Bertin Poirée

Le Charme de l'émeute / Thomas Chopin (*création*)

17 et 18 janvier, 17.01 - 19h30 / 18.01 - 20h30, Théâtre de la Cité internationale



"Je suis né au milieu des années 70 quelques temps après Mai 68. Mes parents tenaient une librairie indépendante où se vendaient les ouvrages de contre-culture de l'époque : littérature, bande dessinée, presse... Je me suis nourri durant toutes ces années de jeunesse de ces écrits et de cette excitation libertaire présente dans mon entourage. L'idée de révolution était dans l'air du temps, elle s'appliquait "ici et maintenant" J'ai toujours été fasciné par les mouvements des peuples qui s'opposaient à l'ordre établi. Régulièrement je me rends dans les manifestations en " observateur participant ". (...) A partir de là se pose la question de ce que nous racontent ces manifestations." T. Chopin

Thomas Chopin © Valérie Frossard

Beloved shadows / Nach (*création*) suivi de C'est toi qu'on adore (*création*)

21 janvier / 19h30, MPAA / Saint-Germain



Beloved shadows © André Baldinger

Comment se rencontrer soi-même ? À travers son deuxième solo, *Beloved Shadows*, la chorégraphe Nach part à la recherche de son désir et des fantômes qui l'habitent. Comme une mise à nu, Nach traverse plusieurs états, émotionnels et corporels, se laissant imprégner par beaucoup d'images et de souvenirs.

Rockstar / Valeria Giuga (*création*)

24 et 25 janvier / vendredi à 20h30 et samedi à 18h, L'Atelier de Paris / cdcn

Jean-Michel Espitallier est un poète rock. Noëlle Simonet a eu une vie de « star ». Voici le point de départ et le point de rencontre de ce duo imaginé par Valeria Giuga, un récit mêlant une histoire du rock et ses figures mythiques aux souvenirs d'une danseuse contemporaine à l'apogée de sa carrière.

Aka-Oni / Yumi Fujitani (*création*)

30 et 31 janvier / 18h, Le Socle

Un ruban rouge. Un socle. Un musicien. Un corps de femme. Il m'a toujours été difficile d'accepter d'être femme, je ne sais dire pourquoi, mais le désir de cette quête du féminin est l'axe de ma danse. (...)

Not I / Camille Mutel (*création*)

28 et 29 janvier / 19h et 21h, Point éphémère

Les processus d'individualisation et de mondialisation nous éloignent de plus en plus physiquement et émotionnellement les uns des autres. Les effets d'une époque où rien ne dure engeulée dans l'obligation de consommation peuvent rendre difficile le maintien de relations durables. (...)

Encyclopédie pratique, Détours / Lenio Kaklea (*création*)

du 30 janvier au 1er février / 20h30 Centre Pompidou



© Arya Dill

"Avec Encyclopédie pratique, j'ai rêvé d'une oeuvre épique qui rassemblerait les techniques, les rituels et les formes de vie d'un bout à l'autre du continent européen. À travers notre relation intime au mouvement, je ferais apparaître sur scène les paysages sociaux qui constituent" Lenio Kaklea

MMDCD / Christine Armanger (*création*)

suivi de Solo OO (*création*)

3 février / 19h30 , Panopée / Théâtre de Vanves



MMDCD est une méditation, une tentative de conjuration de la mort.

Elle s'inspire du genre pictural de la Vanité, qui illustre le passage du temps et l'aspect précaire de

l'existence humaine au moyen d'objets symboliques.

MMDCD veut dire 2 900 en chiffres romains.

Je vais compter de 1 à 2 900.

Nous allons passer 2 900 secondes ensemble.

Toute la performance va s'appuyer sur ce compte, qui devient conte du temps qui s'écoule.

Le temps de la vie.

Le dispositif se veut épuré : deux corps, un crâne, un circuit, un micro. (...)

MMDCD © Salim Santa Lucia

Production : [Compagnie Louve] avec l'aide au projet danse de la DRAC Ile-de-France

XYZ ou comment parvenir à ses fins / Georges Appaix (*création*)

du 4 au 7 février / 20h MAC Créteil avec le Théâtre de la Ville Hors les Murs



Pour son dernier spectacle, Georges Appaix accélère son alphabet !

Trois lettres finales pour un projet tridimensionnel : site internet, objet papier et création spectacle.

Le site donnera l'accès à deux parties connectées :

Les archives de la compagnie (vidéos, photos, son, textes...) permettront la lecture de documents et la

recherche multi-critères; l'abécédaire puisant dans ces mêmes archives et dans d'autres éléments pour

proposer un jeu transmédia interactif autour des problématiques élargies de la compagnie.

L'objet papier, de format léger, sera co-écrit par Georges Appaix et Christine Rodès. Un croisement de

regards donc, depuis l'intérieur et l'extérieur du travail, pour tenter de cerner l'expérience de la compagnie

autour du langage et du corps.

Le spectacle réunira 7 danseurs, à des périodes différentes de leur carrière, anciens de la compagnie ou

nouvelles rencontres.



sspeciess / Daniel Linehan (*1ère en France*)

6 et 7 février / 6.02 à 20h30 / Le 7.02 à 19h30, Théâtre de la Cité internationale

Pour sa nouvelle création, sspeciess, Daniel Linehan s'inspire des écrits du philosophe/écologiste britannique Timothy Morton. L'une des idées centrales du travail de Morton est qu'il n'existe rien dont nous nous "débarrassons" réellement. Car les déchets que nous jetons, ou bien encore les émanations de carbone qui flottent au loin, nous n'en sommes jamais vraiment "débarrassés".

Cinq danseurs – Gorka Gurrutxaga Arruti, Anneleen Keppens, Victor Pérez Armero, Louise Tanoto et Linehan lui-même – partagent la scène avec le musicien/performer Michael Schmid.

Ensemble, ils prêtent corps, souffle et voix aux partitions chorégraphique et musicale de la pièce. Les souffles et mouvements des 6 performeurs produisent dans l'espace des échos auditifs et visuels qui génèrent une résonance soutenue. Schmid manipule des sons live et pré-enregistrés, en réponse aux mouvements des danseurs. Le son fait écho au souffle.

sspeciess Daniel linehan © Dyod.be



Un site du ministère de la Culture

Danse

Festival de danse Faits d'Hiver - 22ème édition



PUBLIÉ LE 13.01.2020



De Paris, en passant par Créteil et Vanves, le Festival Faits d'hiver se déploie du 13 janvier au 8 février pour 36 représentations à travers 12 lieux de diffusion.

Cette année Faits d'Hiver propose 36 représentations, 12 créations, 1 première en France où toutes les générations se retrouvent jeunes et moins jeunes, connus et moins connus. Ainsi Georges Appaix, Bernardo Montet, Jean Gaudin, Benoist Brumer, Daniel Linehan, Thomas Chopin, Lotus Eddé Khouri et Christophe Macé.

Parcours féminins en pointe

La danse se conjugue beaucoup au féminin pour cette 22e édition de Faits d'hiver, les femmes chorégraphes et interprètes sont à l'honneur donnant mille visages à leurs univers singuliers. Ainsi : trois femmes sont interprètes dans la création de Bernardo Montet Mon âme pour un baiser. Teresa Vitucci, performeuse italienne, a conçu et interprète le solo Hate me, Tender. On retrouve Nathalie Pubellier dans Non, pas toi ! Nach et Leïla Ka sont réunies dans une même soirée autour du krump et des danses urbaines. Cindy Van Acker et son spectacle Speechless voices. La création de Valeria Giuga Rockstar. Dans sa création, Yumi Fujitani chorégraphie et interprète le solo Aka-Oni comme Camille Mutel avec Not I. Lenio Kaklea nous dévoile Encyclopédie pratiques, Détours. Et aussi la soirée au Vanves avec : Christine Armanger avec MMDCD ainsi que Sarah Crépin et Etienne Cuppens avec Solo OO.

Blitz

Depuis trois ans, Faits d'hiver se clôt avec Blitz, festival de la micro performance où une carte blanche est donnée à un chorégraphe en partenariat avec la SACD. En 2020, succédant à Nadia Vadori-Gauthier, Joanne Leighton et Thomas Lebrun, Bernardo Montet en sera le maître d'œuvre. Il nous propose une « carte blanche noire » donnant – dit-il – « un coup de projecteur sur les écritures noires à la croisée, à l'intersectionnalité des chemins ».

Les lieux

micadanses (Paris 4e) / Centre culturel suisse (Paris 4e) / Espace Culturel Bertin Poirée (Paris 1er) / Théâtre de la Cité internationale (Paris 14e) / MPAA – Saint Germain (Paris 6e) / Le Carreau du Temple (Paris 3e) / Atelier de Paris / CDCN (Paris 12e) / Point Éphémère (Paris 10e) / Le Socle (Paris 4e) / Centre Pompidou (Paris 4e) / Théâtre de Vanves (92) / MACCRETEIL (94)

Retrouvez la programmation complète : www.faitsdhiver.com/



Faits D'hiver 22ème Édition

by Véronique



Pour cette 22ème édition Christophe Martin, directeur du festival, a choisi de mettre en exergue des parcours féminins, il y aura donc beaucoup d'interprètes ou de chorégraphes femmes dans cette édition proposant 36 représentations, 12 créations et 1 première en France. Une édition où toutes les générations se retrouvent jeunes et moins jeunes, connus et moins connus. Georges Appaix, Bernardo Montet, Jean Gaudin, Benoist Brumer, Daniel Linehan, Thomas Chopin, Lotus Eddé Khouri et Christophe Macé sont présents... mais aussi : trois femmes sont interprètes dans la création de Bernardo Montet *Mon âme pour un baiser*. Teresa Vitucci, performeuse italienne, a conçu et interprète le solo *Hate me, Tender*. On retrouve Nathalie Pubellier dans *Non, pas toi !* Nach et Leïla Ka sont réunies dans une même soirée autour du krump et des danses urbaines. Cindy Van Acker et son spectacle *Speechless voices*. La création de Valeria Giuga *Rockstar*. Yumi Fujitani chorégraphie et interprète le solo *Aka-Oni* comme Camille Mutel avec *Not I*. Lenio Kaklea nous dévoile *Encyclopédie pratiques, Détours*. Et aussi la soirée au Vanves avec : Christine Armanger avec *MMDCD* ainsi que Sarah Crépin et Etienne Cuppens avec *Solo OO*.

Depuis trois ans, Faits d'hiver se clôt avec Blitz, festival de la micro performance où une carte blanche est donnée à un chorégraphe en partenariat avec la SACD. En 2020, succédant à Nadia Vadori-Gauthier, Joanne Leighton et Thomas Lebrun, Bernardo Montet en sera le maître d'œuvre. Il propose une « carte blanche noire » donnant – dit-il – « un coup de projecteur sur les écritures noires à la croisée, à l'intersectionnalité des chemins ».

Agenda des spectacles



Mon âme pour un baiser, Bernardo Montet (c) Chill Okubo.

13 et 14.01 | micadanses 20h30, Bernardo Montet *Mon âme pour un baiser*



15 et 16.01 | centre culturel suisse 20h, Teresa Vittucci *Hate Me, Tender*

16.01 > 22.01 | espace culturel Bertin Poirée (relâche les 18 et 19.01) 20h30, Brumer – Gaudin – Pubellier *Non, pas toi !*

17 et 18.01 | Théâtre de la Cité internationale le 17.01 à 19h30 / Le 18.01 à 20h30, Thomas Chopin *Le Charme de l'émeute*

21.01 | MPAA / Saint-Germain 19h30, Nach *Beloved shadows* / Leïla Ka *C'est toi qu'on adore*



23 et 24.01 | Le Carreau du temple 19h30, Cindy Van Acker *Speechless Voices*

24 et 25.01 | atelier de paris / eden le 24.01 à 20h30 / Le 25.01 à 18h, Valeria Giuga *Rockstar*



Lotus Eddé Khouri et Christophe Macé (c) Didier Péron.

28.01 > 31.01 | Le Socle 18h

28 et 29.01 – Lotus Eddé Khouri & Christophe Macé *Structure-couple* : *Bakstrit*

30 et 31 Yumi Fujitani *Aka-Oni*

28 et 29.01 | Point éphémère 19h et 21h, Camille Mutel *Not I*



Lenio Kaklea, *Encyclopédie Pratique*, Portraits choisis, crédit photo : Maria Toulisa, courtesy de l'artiste.

30.01 > 1.02 | Centre Pompidou 20h30, Lenio Kaklea *Encyclopédie pratique*, *Détours*



Solo OO, Sarah Crépin et Etienne Cuppens (c) La Bazooka.

3.02 | Théâtre de Vanves, Christine Armanger – 19h30 *MMDCD* / Sarah Crépin & Etienne Cuppens – 21h *Solo OO*

4.02 > 7.02 | maccreteil, avec le Théâtre de la Ville Hors les Murs 20h, Georges Appaix XYZ ou comment parvenir à ses fins

6 et 7.02 | Théâtre de la Cité internationale le 6.02 à 20h30 / Le 7.02 à 19h30, Daniel Linehan *sspectiess* première en France

8.02 | Micadanses 20h Bernardo Montet Blitz – Carte blanche noire 4ème édition

Où et quand ?

Festival de danse Faits d'hiver du 13 janvier au 8 février 2020

Paris, Créteil et Vanves, à travers 12 lieux de diffusion. Trois nouveaux lieux Le Point Éphémère, l'Espace culturel Bertin Poirée dont un en extérieur Le Socle. Le retour du Théâtre Le Vanves et les fidèles partenaires tels que le Centre culturel suisse, le Théâtre de la Cité Internationale, la MPAA/Saint Germain, Le Carreau du Temple, l'Atelier de Paris /CDCN, le Centre Pompidou, la MAC de Créteil avec le Théâtre de la Ville et micadanses.

Image de Une, visuel de Faits d'hiver 2020 tous droits réservés.

6 janvier 2019

ACTUALITÉS | L'Hôtel Palym, Paris



Faits d'hiver : la danse à l'honneur

Alors que Paris grelotte, que la Seine se fige, les corps se délient et les émotions fleurissent. Du 13 janvier au 8 février, le festival Faits d'hiver vous invite à découvrir l'univers de l'art chorégraphique : 16 compagnies, 12 créations, 36 représentations et 12 lieux, la plupart tout proches de l'hôtel Palym !

Faits d'hiver est un festival de danse contemporaine qui célèbre cette année sa 22^e édition. Une déjà bien longue existence qui lui a permis de peaufiner les choses au fil de temps. Et de grandir, petit à petit. Ainsi, en 2020, le festival investit encore plus de lieux à Paris et dans sa proche banlieue.

Si vous séjournez à l'hôtel Palym entre le 13 janvier et le 8 février, vous aurez la chance de vous trouver tout près de plusieurs lieux de diffusion. Citons le Carreau du Temple (3^e), le Centre culturel suisse (4^e), Micadances (4^e), Le Socle (4^e), le Centre Pompidou (4^e), l'espace culturel Bertin-Poiré (1^{er})... Vous pourrez y découvrir un large panel de créations et de travaux novateurs, en grand et petit format, assister à des performances solos, en duo, en trio. Dans tous les cas, vous y ferez des rencontres inédites et y verrez de jolies choses.

La programmation comprend des chorégraphes de renom et d'autres moins connus, au regard singulier, aux propos parfois teintés d'une approche politique ou sociologique. C'est toute cette diversité qui fait la richesse du festival.

Si la danse contemporaine reste une inconnue pour vous, profitez de cette 22^e édition de Faits d'hiver pour vous initier à cet art qui parle autant qu'il montre.

Mettez un peu de danse dans votre séjour parisien et réservez votre chambre à l'hôtel Palym.

Spectacles

Bernardo Montet - Mon âme pour un baiser

T Pas vu mais attirant | ★★★★★ (aucune note)

Jusqu'au 14 janvier 2020 - Micadanses

[Voir les dates](#)

Quel beau titre que celui de *Mon âme pour un baiser*, nouvelle pièce du chorégraphe Bernardo Montet pour trois danseuses. Comme un autoportrait, chacune s'interroge sur son histoire et son rapport au monde en s'adressant qui à Ailton Krenak, écrivain et figure historique des luttes indigènes au Brésil, qui à la Vierge, qui à un frère. Soucieux d'élaborer une danse d'abandon à soi et de libération, Bernardo Montet désire aussi mettre en scène la révolte et la lutte. Dans une scénographie de Gilles Touyard, sur une composition sonore d'Alain Mahé, ce baiser échangé entend ouvrir de nouveaux territoires intimes et sensibles. Dans le cadre du festival Faits d'hiver.

Rosita Boisseau (R.B.)

Tags : [Spectacles](#)

Distribution

Chorégraphie : Bernardo Montet

Lieux et dates

Micadanses
16, rue Geoffroy l'Asnier, 75004 Paris

[infos >](#)

Du 13 au 14 janvier 2020

20h30

Télérama

Sortir Grand Paris

Spectacles

Valeria Giuga - Rockstar

Jusqu'au 25 janvier 2020 - Cartoucherie - Atelier de Paris Carolyn Carlson

Valeria Giuga a la fièvre du passé, la passion des reconstructions historiques nervurées d'un esprit contemporain aiguisé. Pour sa nouvelle pièce intitulée *Rockstar*, elle met en scène le poète Jean-Michel Espitalier et la danseuse Noëlle Simonet. Ils sont tous les deux sur scène pour tresser le parcours de l'un et de l'autre, emporté à fond de train dans les montagnes russes de l'histoire du rock et de la danse contemporaine. Aux côtés des Sex Pistols, de Patti Smith et d'Iggy Pop, Jean-Michel Espitalier nous fera miroiter l'identité rock tandis qu'Emmanuelle Simonnet se souviendra de son parcours complice auprès de chorégraphes contemporains. Deux mondes apparemment aux antipodes pour une rencontre insolite l'espace d'un soir.

Rosita Boisseau (R.B.)

Tags :

Spectacles



Cartoucherie - Atelier de Paris Carolyn Carlson

route du Champ-de-Manœuvre, 75012 Paris

infos ➤

Vendredi 24 janvier 2020

20h30

de 10 € à 20 €

Samedi 25 janvier 2020

18h00

de 10 € à 20 €

Spectacles

Nach - Beloved Shadows

T Pas vu mais attirant | ★★★★★ (aucune note)

Le 21 janvier 2020 - Maison des pratiques artistiques amateurs / Saint-Germain

La danseuse-krumpeuse et chorégraphe Nach (Anne-Marie Van) a passé six mois au Japon dans le cadre d'une résidence à la Villa Kujoyama, à Kyoto. C'est la lecture du fameux et remarquable essai *Éloge de l'ombre*, de Junichirô Tanizaki, qui lui a donné envie de se plonger dans la culture japonaise, avec son sens du clair-obscur, en se risquant dans une comparaison avec le krump. « *Là où il n'y a rien, nous faisons surgir l'ombre et cela crée de la beauté* », précise-t-elle. Du nô au kabuki en passant par le butô, sur les thèmes centraux de l'érotisme et du désir, Nach tente de jeter des passerelles entre des mondes apparemment aux antipodes.

Rosita Boisseau (R.B.)

Tags : **Spectacles**

Lieux et dates

📍 Maison des pratiques artistiques amateurs / Saint-Germain
4, rue Félibien, 75006 Paris

[infos ➤](#)

Mardi 21 janvier 2020

19h30

de 6 € à 16 €

Spectacles

Thomas Chopin - Le Charme de l'émeute

T Pas vu mais attirant | ★★★★★ (aucune note)

Jusqu'au 18 janvier 2020 - Théâtre de la Cité internationale

Le thème est d'actualité. La manifestation, la rébellion, l'émeute font parler d'elles tous les jours dans tous les pays. Avec cette pièce étrangement intitulée, le jeune chorégraphe Thomas Chopin propose sa vision de la révolte, un thème très présent sur les plateaux. Comment se soulever? Qu'est-ce-qui secoue les corps happés par cette révolte? Quels gestes inédits surgissent dans ces emportements individuels et collectifs? Sur une bande-son nourrie de multiples ambiances, cinq danseurs expriment cet élan rageur.

Rosita Boisseau (R.B.)

Tags : Spectacles

Distribution

Chorégraphie : Thomas Chopin

Lieux et dates

Théâtre de la Cité internationale
17, boulevard Jourdan, 75014 Paris

[infos >](#)

Vendredi 17 janvier 2020	19h30	de 11 € à 23 €
Samedi 18 janvier 2020	20h30	de 11 € à 23 €

Spectacles

Cindy Van Acker - Speechless Voices

T Pas vu mais attirant | ★★★★★ (aucune note)

Jusqu'au 24 janvier 2020 - Carreau du Temple

Avec *Speechless Voices* (Voix sans paroles), la chorégraphe suisse Cindy Van Acker rend hommage à son collaborateur musical Mika Vainio, mort en 2017. Entre solo, duo, quatuor et sextet, elle traverse des zones conflictuelles et douloureuses pour évoquer le deuil, la disparition, le trauma... et tenter de sublimer la mort à travers un rituel inédit. Sur la musique de Mika Vainio, mais aussi *La Passion selon saint Matthieu*, de Jean-Sébastien Bach, elle rassemble une communauté de six danseurs dans un espace palpitant de fusion et d'empathie.

Rosita Boisseau (R.B.)

Tags :

Spectacles

Distribution

Chorégraphie : Cindy Van Acker

Lieux et dates

Carreau du Temple
4, rue Eugène-Spüller, 75003 Paris

infos ➤

Du 23 au 24 janvier 2020

19h30

de 10 € à 20 €

Spectacles

La BaZooKa - Solo OO

T Pas vu mais attirant | ★★★★★ (aucune note)

Le 3 février 2020 - Théâtre

Ce *Solo OO* n'en est pas tout fait un. Elles sont deux sur scène, Sarah Crépin et Marie Rual, pour plonger dans un spectacle conflictuel débordant de luttes intimes. Cet état de tension, pas loin de la transe, génère l'apparition d'un esprit, qui entre en dialogue avec le personnage principal. Très insolite, cette nouvelle pièce de la compagnie La Bazooka, pilotée par Sarah Crépin et Étienne Cuppens, va piocher ses références esthétiques du côté des films de samourais des années 50 pour mieux titiller l'imaginaire. Dans le cadre de Faits d'hiver.

Rosita Boisseau (R.B.)

Tags :

Spectacles

Distribution

Chorégraphie : Sarah Crépin et Etienne Cuppens

Lieux et dates



Théâtre

12, rue Sadi-Carnot, 92170 Vanves

infos ➤

Lundi 3 février 2020

21h00

de 14 € à 20 €

6 janvier 2020

Spectacles

Georges Appaix - Xyz

T Pas vu mais attirant | ★★★★★ (aucune note)

Jusqu'au 7 février 2020 - Maison des arts

Ça y est. Il est arrivé à la fin de son alphabet. Le danseur et chorégraphe Georges Appaix, figure de la scène contemporaine depuis les années 80, aime autant les mots que les gestes à condition que les uns et les autres se complètent pour mieux articuler le puzzle du vivant. Dès 1984, il commence à chorégraphier des pièces comme autant de chapitres d'une histoire personnelle. De A comme *Antiquités* à P comme *Pentatonique*, Appaix a posé sa danse instable sur des textes tout aussi fragiles. Et la voilà aujourd'hui avec *Xyz*, pièce pour huit interprètes de tous les âges, qui clôture son parcours. En dansant, en parlant et avec humour. Dans le cadre de Faits d'hiver, avec le Théâtre de la Ville.

Rosita Boisseau (R.B.)

Tags :

Spectacles

Télérama'

Sortir Grand Paris

Spectacles

Daniel Linehan - Sspeciess

T Pas vu mais attirant | ★★★★★ (aucune note)

Jusqu'au 7 février 2020 - Théâtre de la Cité internationale

Il réussit à entrelacer interrogations intimes et performances physiques. Avec sa nouvelle pièce pour cinq interprètes et un musicien, le danseur et chorégraphe Daniel Linehan, sous influence des textes du philosophe britannique Timothy Morton et engagé sur le front de l'écologie, interroge le statut de l'espèce humaine en regard des autres espèces. À la verticalité qui situe l'homme en haut de la pyramide, il préfère évoquer la chaîne continue de tous les êtres vivants, quels qu'ils soient. Une pensée globale du monde et de la vie que la danse, tout « *en harmonie fragile* » selon le désir de Linehan, se chargera de faire apparaître en douceur.

Rosita Boisseau (R.B.)

Tags :

Spectacles

Spectacles

Blitz, festival de la micro-performance

T Pas vu mais attirant | ★★★★★ (aucune note)

Le 8 février 2020 - Micadanses

[Voir les dates](#)

Pour sa vingt-deuxième édition, la manifestation Faits d'hiver, à l'affiche d'une douzaine de théâtre à Paris et en Île-de-France, se conclut par une mégasoirée de microformats intitulée Blitz. C'est la troisième fois que cet événement, présenté comme un festival de la microperformance, empiète sur l'art performatif. Une carte blanche est confiée à un chorégraphe, qui pilote l'ensemble de la soirée. Après Nadia Vadori-Gauthier, Joanne Leighton et Thomas Lebrun, c'est Bernardo Montet qui sera aux manettes avec une « carte blanche noire ». Un paradoxe pour donner « *un coup de projecteur sur les écritures noires à la croisée, à l'intersectionnalité des chemins* ».

Rosita Boisseau (R.B.)

Tags :

Spectacles

Bernardo Montet et le corps dansant



PUBLIÉ LE 10.01.2020



En ouverture du festival Faits d'hiver, les 13 et 14 janvier à 20h30, le public pourra découvrir "Mon âme pour un baiser", création de Bernardo Montet pour Micadanses.

Bernardo Montet est né à Marseille, a passé son enfance et adolescence à N'Djaména, Faya Largeau (Tchad) et Dakar Fann (Sénégal).

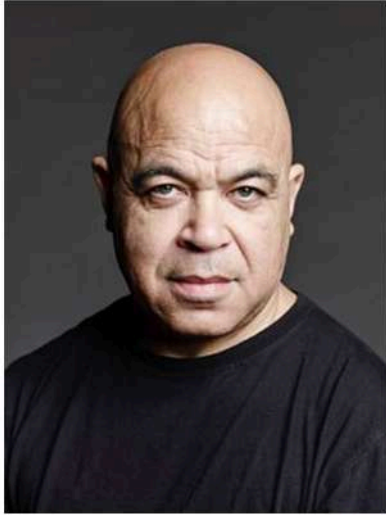
Après avoir commencé des études de psychomotricité, il rencontre la danse avec Sylvie Tarraube-Martigny, Jean Masse et Jacques Garros (fondateur du Travail Corporel). Cette rencontre déterminante l'amène à Bruxelles où il suit la formation de l'école Mudra de Maurice Béjart. Il poursuit ensuite son parcours auprès de Catherine Diverrière, il collabore avec François Verret et danse dans Voyage Organisé de Dominique Bagouet.

son rapport au corps dansant

Quand la plupart des chorégraphes français partent aux États-Unis, il part avec Catherine Diverrière étudier la danse Butô au Japon auprès du maître Kazuo Ohno ; voyage qui bouleverse son rapport au corps dansant.

Ils y créent leur duo Instance qui conjugue violence radicale et retenue extrême.

Changé par cette expérience, il a le désir irrésistible d'une danse "moins blanche" et s'entoure d'une communauté de pensée avec laquelle il partage un même engagement dans l'expérience aiguë de soi et du monde. Il rencontre Téo Hernandez avec qui il imagine son solo Pain de Singe constituant une étape essentielle dans l'affirmation d'une liberté totale de l'acte artistique ; Pierre Guyotat avec qui il crée Issè Timossé, au Festival Montpellier Danse, pièce où la danse crue révèle une révolte sauvage et violente contre toute forme de domination ; et la réalisatrice Claire Denis, avec qui il collabore dans Beau Travail.



De 1995 à 2000, il co-dirige avec Catherine Diverres le Centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne puis devient artiste associé au Quartz, dirigé alors par Jacques Blanc. Il fonde la compagnie Mawguerite avec Tal Beit-Halachmi, Marc Veh, Taoufiq Izeddiou, Dimitri Tsiapkinis, Gilles Touyard et plus tard Pascal Le Gall. Il y crée O.More, avec des musiciens gnawas, pièce charnière, qui marque profondément son parcours artistique et qui le conduit en 2003 à la direction du Centre chorégraphique national de Tours, qu'il invente comme un espace sensible et poétique partagé. Il y crée neuf pièces portées par l'exigence et la radicalité, traitant de sujets qui lui sont chers : le colonialisme, la mémoire, l'identité, la conscience des corps, la résistance.

© dr Festival Faits d'hiver

Chaque chorégraphie surgit de la précédente pour tisser une image à la fois semblable et différente : les corps, dans leur dimension poétique et politique, rejouent le monde qui nous entoure.

En 2012, il reprend la direction artistique de la Compagnie Mawguerite qu'il implante à Morlaix et devient artiste associé au projet SE/cW – plateforme d'arts et de recherches associant le cinéma La Salamandre, la compagnie de théâtre l'Entresort dirigée par Madeleine Louarn et l'association de musiques électroniques Wart.

En 2014 et 2015, artiste associé au Théâtre Louis Aragon à Tremblay-en-France, il crée Lux Tenebrae et reprend O.More. Tout en menant ses propres projets de création, il propose, à partir du territoire breton, une approche ouverte de la danse associant recherche, exigence et bienveillance. Il accompagne des parcours et des aventures artistiques en France et à l'international.

"CARTE BLANCHE NOIRE"

Chaque chorégraphe responsable de la programmation de Blitz est également programmé dans le festival Faits d'hiver avec une de ses pièces.

Pour l'édition de 2020, Bernardo Montet est le maître d'œuvre de cette soirée originale, il créera également sa nouvelle pièce *Mon âme pour un baiser*.

Les trois premières éditions de Blitz ont été très diverses dans leurs propositions artistiques : le fractionnement extrême de Nadia Vadori-Gauthier où pas moins d'une vingtaine de propositions très courtes se répondaient (2017) ; le recentrement de Joanne Leighton autour de la notion d'œuvres (2018) ; l'intergénérationnel revendiqué et la notion de passation en corps de Thomas Lebrun (2019). Les deux précédents projets soutenus par la SACD ont rencontré un très beau succès, c'est pourquoi le festival désire étendre Blitz à deux diffusions.

Pour sa part, Bernardo Montet désire organiser une "carte blanche noire". Il souhaite ainsi : « donner un coup de projecteur sur les écritures chorégraphiques noires à la croisée, à l'intersectionnalité des chemins.

L'intersectionnalité souligne les liens qui existent entre les discriminations basées sur le racisme, le sexisme, l'homophobie, le clanisme, l'âgisme et le capacitisme, entre autres. »

11 janvier 2020



[Home](#) / L'effet divers de Faits d'Hiver

L'effet divers de Faits d'Hiver

Le Festival Faits d'Hiver se déroule cette année du 13 janvier au 8 février et la petite manifestation initiale a beaucoup changé tout en restant un événement particulièrement ouvert sur la création, la mise en avant d'auteurs singuliers et de propositions qui ne le sont pas moins.

Parti en 1999 d'une petite salle du dix-huitième arrondissement parisien, Faits d'Hiver qui engage sa 22e campagne, fera cette année son nid dans douze théâtres ou lieux différents, à Paris, Vanves et Créteil, pour 36 représentations de 16 compagnies...

Et si le théâtre d'opérations a singulièrement évolué depuis l'origine, l'esprit demeure, particulièrement un attachement à l'œuvre dansée et à son auteur, le chorégraphe, indépendamment de toutes considérations de générations ou de styles, qui fait l'identité de la manifestation, mais les changements sont sensibles. A commencer par celui du statut de la manifestation et le sentiment diffus que ce qui se joue aujourd'hui, dans Faits d'Hiver, est un peu particulier.

« Toutes les éditions sont particulières », s'amuse Christophe Martin, son directeur artistique qui précise, « ce n'est pas une formule : comme le festival n'est pas une thématique ou un principe, je suis toujours étonné à la fin de découvrir ce que l'édition recelait. » Mais pour peu que l'on insiste un peu, il reconnaît cependant que cette présente édition possède un caractère notable en ce qu'elle manifeste que le festival poursuit une montée en puissance qui n'était ni voulue ni vraiment prévisible.



« Nous restons un festival de création, mais c'est un peu en étant victime de la situation parisienne. C'est un avantage et un fardeau. Beaucoup de théâtres et d'institutions programment et font vivre la danse dans les régions ; certains chorégraphes ont décidé de ne pas chercher absolument à passer par Paris pour développer leur carrière. Il n'y a pas assez de théâtres dans la capitale pour accueillir toute la danse qui se passe en régions, et pourtant, il reste important pour les chorégraphes, à tort ou à raison, d'être vus à Paris ».

Faits d'Hiver reste l'une des opportunités précieuses pour accéder à cette visibilité. L'étrange sensation de cohérence incohérente du programme tient à cette série de paradoxes : un petit festival mais devenu très important ; très parisien mais totalement ouvert sur l'ensemble de la création et débordant maintenant les frontières de la capitale pour s'aventurer dans la couronne péri-urbaine (la région Ile-de-France soutient –20000€– pour la première année le festival, notamment pour sa collaboration avec de petits lieux). Une manifestation sans ligne artistique revendiquée mais où une ligne esthétique forte s'impose.



"XYZ" – Georges Appaix © Agnès Mellon

Car quels traits peuvent partager Georges Appaix et Leïla Ka ? Le premier, soixante-six ans, Marseillais fêré de mots jusqu'à avoir pensé son œuvre comme un abécédaire, arrive à la fin de son parcours. XYZ, ou comment parvenir à ses fins, (création du 4 au 7 février à la Mac de Créteil), exprime clairement, ne serait-ce qu'en son titre, clôt le parcours engagé par *Antiquité* (1985)... jusqu'à *What do you think ?* en 2017, et donc la fin de l'alphabet. ([lire notre critique](#))

La seconde, toute jeune chorégraphe d'à peine trente ans venue de Saint-Nazaire, se en est à sa troisième pièce depuis 2018. Elle se débarrasse de la gangue des formes et s'aventure dans quelques essais. La soirée qu'elle partage avec Nach, la Krumpeuse en pleine expérimentation japonaise, (*Beloved Shadows* – [lire notre critique](#)) le 21 janvier à la MPAA s'annonce passionnante...



"C'est toi qu'on adore" – Leïla Ka © Pawel Wyszomirski

Pourtant entre Appaix et Ka, entre l'entrée dans la carrière et la négociation pour en sortir, une même conviction d'une œuvre à tenir et d'un propos à affirmer. La richesse de *Faits d'Hiver* est là. On aurait pu faire le même constat d'écarts et de surprenante proximité entre Bernardo Montet (*Mon âme pour un baiser* – [lire notre critique](#) – les 13 et 14 à micadanses) où le chorégraphe confie à trois véritables guerrières sa vision d'un monde pluriel et Camille Mutel (*Not I*, 28 et 29 janvier au Point Ephémère), en solo et plutôt taiseuse, engagée dans une introspection sans concession.

Et pourtant, Bernardo Montet marqué profondément par Kazuo Ohno ne cache pas la part d'intériorité que le Japon lui a révélé et Camille Mutel revient de Kujoyama... Les cohérences pour être secrètes, n'en sont pas moins fortes...



« Je suis incapable de répondre à cette question, se justifie Christophe Martin, mais dans ses choix, il faut faire attention à des propositions surprenantes, comme celle de Lenio Kaklea (*Encyclopédie pratique. Détours*, du 30 janvier au 1 février au Centre Pompidou) parce que cette recherche sociologique sur le geste et les habitudes intimes promet d'être passionnante et offre un rendez-vous avec une chorégraphe en pleine reconnaissance. Il faut aussi regarder la soirée partagée du 3 février au théâtre de Vanves, parce que Christine Armanger (*MMDCD*) d'une part et Sarah Crépin & Etienne Cuppens (*Solo 00*) d'autre part, offrent deux univers d'une grande puissance imaginaire. »



"MMDCD" – Christine Armanger © Salim Santa Lucia

Il faut entendre aussi qu'un festival qui fait une telle part aux créations (12 sur 16 propositions !) suppose un peu de goût du risque du côté des spectateurs. Alors proposons une autre approche, paradoxale également puisqu'il y a dans Faits d'hiver un penchant fort pour le paradoxe : un parcours spécialement étudié de pièces qui ne sont pas des créations. Par exemple, la très décapante Teresa Vittucci qui dans *Hate me, Tender* (15 et 16 janvier, Centre Culturel Suisse) fait de la Vierge une figure Queer ! Ou *Structure-couple : Bakstrit* de Lotus Eddé Khouri & Christophe Macé (Le Socle les 28 et 29 janvier), mais dans ce cas, il faudra affronter l'extérieur, ce qui en janvier peut piquer légèrement !



"Hate me, Tender" – Teresa Vittucci © Yushiko Kusano

Quand au très raffiné et imprévisible Daniel Linehan, son *sspeciess* (6 et 7 février, Théâtre de la cité internationale) ne sera pas une création pour Faits d'hiver. Il aura été créé dix jours avant. Décidément, on ne se refait pas !

Philippe Verrière

Faits d'hiver, du 13 janvier au 8 février, dans 12 lieux :

Micadanses (Paris 4e) ; Centre culturel suisse (Paris 4e) ; Espace Culturel Bertin Poirée (Paris 1e) ; Théâtre de la Cité internationale (Paris 14e) ; MPAA / Saint Germain (Paris 6e) ; Le Carreau du Temple (Paris 3e) ; Atelier de Paris / CDCN (Paris 12e) ; Point Éphémère (Paris 10e) ; Le Socle (Paris 4e) ; Centre Pompidou (Paris 4e) ; Théâtre de Vanves (92) ; MACCRETEIL (94)

Catégories:

Avant-première

tags:

Festival Faits d'Hiver

Micadanses Paris

Christophe Martin

Daniel Linehan

Lenio Kaklea

Leïla Ka

Christine Armanger

Bernardo Montet

Teresa Vitucci

Lotus Eddé Khouri & Christophe Macé

Nach

Georges Appaix

Le Carreau du Temple

MPAA

Théâtre de Vanves

MACCRETEIL

20 février 2020

Faits d'Hiver : Féminismes divers

La moitié des propositions de la 22^e édition de Faits d'Hiver ont été consacrées à des prises de pouvoir féminines. Signe du temps ?

Christophe Martin l'a bien exprimé, dans nos pages, sur nos écrans : *« comme le festival n'est pas une thématique ou un principe, je suis toujours étonné à la fin de découvrir ce que l'édition recelait »* [lire l'article]. C'est d'autant plus vrai pour le festivalier. Plusieurs sentiers s'ouvrent pour traverser, rétrospectivement, l'édition 2020 qui interpelle par le grand nombre de propositions dans lesquelles les femmes s'emparent de domaines et de figures créés sous l'emprise masculine sur l'imaginaire collectif, de la Vierge Marie aux samurais. Du plus explicite au plus subtil, chaque artiste amène son regard, son esprit, sa méthode.

Teresa Vittucci – *Hate me, Tender*

Teresa Vittucci, Suissesse de Zurich (malgré son nom italien), a décidé de prendre le mal par la racine. La Vierge ! Dans cette image-source du rôle de la femme dans la société judéo-chrétienne, *« maternité et virginité se confondent pour former l'essence d'une féminité idéale »*, écrit Vittucci. Seule représentante du discours éco-féministe dans cette édition de Faits d'Hiver, elle accorde à la Vierge d'incarner vulnérabilité, compassion et amour, des qualités dans lesquelles elle *« trouve des bases féministes et militantes pour un contrat social idéal »*. Chez Vittucci, Marie devient *« une puissante héroïne et ambassadrice d'un féminisme queer »*. Puissance des images, du corps et de la voix chantant l'incontournable *Like a Virgin* de Madonna.



Sous un voile orange feu, elle lance des regards de biche angéliques, le corps peint d'un dessin entre le Faune de Nijinski et le Mondrian d'YSL. Le voile, elle se le met dans la vulve, histoire d'en finir avec « *la sujétion de la femme par le phallus* ». On lui croit, sur parole et sur image, que son *Solo pour un Futur Féministe* est autant fait de tendresse pour Marie que de critique de son instrumentalisation patriarcale. Mais cet équilibre se construit sur des extrêmes. Et inévitablement, il y a caricatures, jusqu'à l'autocaricature.

Bernardo Montet – *Mon âme pour un baiser*

Vittucci a une sœur d'âme dans cette édition de Faits d'Hiver, et elle s'appelle : Nadia Beugré. La chorégraphe est ici l'une des trois femmes dans la dernière création en date de Bernardo Montet [[lire notre critique](#)], un trio féminin offensif et incisif, prônant un féminisme joyeux qui invite à partager leurs danses, et qui épouse d'autres luttes concrètes, comme celle des peuples originels du Brésil pour leur droit à exister. Au passage, la Vierge Marie aussi en prend pour son grade. Combatif, carnavalesque, revendicatif et toujours prêt à dégainer, le trio féminin arbore des corps qui choisissent librement entre une gamme d'identités, du désirant au mélancolique, du vigoureux au monstrueux, de l'intime au politique. La tâche de Montet était de créer une dramaturgie qui révèle les énergies de ce féminisme passe-partout en les orchestrant, tout en le laissant s'exprimer à sa guise. C'est réussi. Un homme chorégraphe au service de trois interprètes féminines, c'est un message en soi.



Samurai I : Camille Mutel – *Not I*

Elle se prépare à faire la cuisine (pour nous ?), et fait monter le suspense, jusqu'à ce que son couteau tranche l'oignon épluché par ses soins, tombant tel un couperet (ou la main d'un karateka tranchant une brique). Mutel accomplit une série d'actions et part sur les chemins qui les relient tel un pèlerin. Elle fait face à un étau, avance à genoux, tire une énorme planche de bois brut et sort un énorme couteau de son tablier qui est autant une robe de geisha ou de samurai. On serait tenté de parler de lenteur, mais comme en butô, il s'agit d'un état, et d'ouverture. Les butokas le vivent de l'intérieur. Chez Mutel, tout est dans l'adresse au monde et aux spectateurs. Elle crée des natures mortes, des scènes de crime ou de violence, montrant ce qui reste d'un acte ou qui le précède. Ses poses et images sculpturales sont tranchantes comme l'énorme couteau de cuisine, énigmatiques ou symboliques, comme le poisson qu'elle tient entre les dents et qu'elle finit par percer, comme dans un rite.

A plusieurs reprises, elle met en suspension un instant où tout se décide, comme dans un oracle. Cette geisha-là fait intrusion dans un univers masculin, sans aller jusqu'au seppuku. Car l'acte final du samurai est autocentrique, alors que *Not I* crée un espace relationnel. Geisha oblige, ce féminisme-là est d'une subtilité absolue.



"Not I" – Camille Mutel © Charlene Yves

Samurai II : La BaZooKa – Solo OO

« Sois brave au combat, maintenant que tu es un homme » lisons-nous sur une pancarte tenue par un homme déguisé en lapin blanc. L'injonction s'adresse à une femme en tenue de samurai (Sarah Crépin) autour de laquelle tourne une autre femme déguisée en chien blanc (Marie Rual). Crépin et Cuppens redoublent d'esprit iconoclaste et farfelu, faussement enfantin, ludique et facétieux, pour s'amuser de l'esprit guerrier des mâles. Quand l'homme entre en scène, dans le costume du lapin, il vient pour passer l'aspirateur. Qui eût cru que le féminisme puisse être d'une telle drôlerie? Pour s'y attendre, il fallait avoir vu les créations précédentes de La BaZooKa. Car Sarah Crépin et Etienne Cuppens avaient déjà colonisé, féminisé et tourné en dérision, dans *Queen Kong*, l'identification masculine aux fantasmes les plus poilus: « Dans la forêt, les trois reines kong plantent la hache. / Dans la forêt, les trois reines kong crient leur joie. » Dans *Solo OO* (de fait un nouveau trio), les poils sont blancs comme dans le grandiose *Monstres Indiens* [lire notre critique], consacré à l'idée d'une Amazone sioux. Le lapin blanc y était du côté d'Alice (au Pays des Merveilles, bien sûr). Ici, il renvoie à Usagi, le lapin devenu samurai dans la bande dessinée japonaise, en référence aux films de samurai d'Akira Kurosawa, qui ont beaucoup influencé cette création de La BaZooKa, avec ses échos cinématographiques, oniriques et burlesques.

Yumi Fujitani – Aka Oni

C'est un fantôme rouge écarlate qui s'érige sur un socle, à un angle de rue, face à l'église Saint-Merri. Yumi Fujitani, ancienne soliste d'Ariadone, la compagnie de Carlotta Ikeda et Ko Murobushi, crée une féminité incandescente entre le sacré, l'érotique, le spirituel, le sanguinaire et le douillet. Aussi elle évoque entre autres le bondage japonais et les Miko, ces jeunes femmes devins au service des sanctuaires shintoïstes, alors que le titre renvoie aux *oni*, esprits diaboliques et maléfiques, typiquement représentés en guerriers dévorants et hyper-masculins. Les Japonais savent s'en protéger par des cérémonies ancestrales. Fujitani fait mieux : Elle s'infiltré dans leur royaume.



"Aka Oni" – Yumi Fujitani © Thomas hahn

Entre ses références au soleil levant, *Akaoni* peut aussi nous rappeler Médée ou la menstruation. Au choix. Dans tous les cas, ce n'est pas rien que de s'exposer ainsi en montant sur Le Socle, lieu de rue consacré à l'art contemporain, un soir de février sous le regard des passants qui profitent des soldes d'hiver. En bravant les adversités diverses, *Aka Oni* ne revendique rien de manière explicite, sauf le droit de faire apparaître la féminité comme on veut, où on veut. Une façon de chasser les esprits machistes?

Nach – *Beloved Shadows*

Nach évoque la femme en pulvérisant les stéréotypes sur le « sexe faible ». Dans *Beloved Shadows* [[lire notre critique](#)] la plus universelle des krumpeuses convertit son expérience de résidence à Villa Kujoyama en une plongée dans le royaume des ombres, sans pour autant se convertir au butô. Elle s'empare de ces ombres que nous portons en nous, généralement sans en être conscients. Paradoxalement, les ténèbres font ressortir, plus que toute lumière, la puissance d'un corps où muscles et sensualité ne font qu'un. Elle évoque ainsi une force ancestrale qui pourrait appartenir aux sociétés matrilineaires disparues. Une image de femme d'avant le féminisme...



Nathalie Pubellier – *Non, pas toi !*

Mise en scène par Benoist Brumer dans une chorégraphie de Jean Gaudin, Nathalie Pubellier livre ses souvenirs d'enfance et de danseuse. Et c'est sulfureux. Nathalie Pubellier incarne d'abord la sévérité de sa professeure de danse et ensuite le machisme des directeurs de casting du Paradis Latin où elle est engagée (« *Tu dois me faire bander quand tu dances !* »). Prochain casting, même attitude: « *Tu m'appartiens !* » Il suffit parfois de faire part de la réalité pour dénoncer. *Non, pas toi* n'est pourtant pas un spectacle « #metoo ». Avec humour et lucidité, la réflexion de Pubellier sur son parcours ne contourne pas le bonheur éprouvé (« *J'étais au Paradis, j'étais la masquotte !* ») et sa capacité à résister. La proposition du Crazy Horse sera déclinée (« *Un sous-sol, avenue George V ? Non !* »). Le féminisme de *Non, pas toi* semble arriver en creux, au gré du choix de nous parler de ces (més)aventures. Car Pubellier aurait pu mettre l'accent sur le travail avec sa propre compagnie, L'Estampe, ou bien sur les bienfaits d'une formation rigoureuse, qu'elle confirme par son interprétation, avec sa précision du geste et du phrasé, sa clarté et sa pertinence.

Valeria Giuga – *Rockstar*

La danse a permis aux femmes de trouver leur place dans l'histoire des arts de la scène, avec Loïe Fuller, Isadora Duncan, Martha Graham... Des stars! En confiant le rôle de la star à Noëlle Simonet, interprète historique des premières heures contemporaines à Angers et Nancy, Valeria Giuga la hisse, en ce qui concerne la célébrité, au niveau des vedettes de la musique rock, ici représentées par Jean-Michel Espitalier, ancien batteur de rock, aujourd'hui poète. Il évoque l'histoire du rock, où les femmes se font bien rares, même dans les années 1960 à 1990 dont il est ici question. Et en danse? Mais parmi les sept chorégraphes dont Simonet reprend des passages qu'elle avait interprétés à la création, on ne trouve que deux femmes: Viola Farber et Brigitte Lefèvre. Pourtant ce duo n'est pas un manifeste. Mais la liste des chorégraphes qui comptent, énoncée à la fin est nettement plus féminine que celle du rock, même si on est loin de la parité hommes-femmes. Par contre, entre le rock et la danse, la parité est acquise. Mieux : la danseuse tient sa revanche sous les projecteurs. Un féminisme par procuration ?



Christine Armanger – *MMDCD*

Sur son rail circulaire, la rame TGV tourne au ralenti, signifiant l'heure qui tourne, seconde par seconde. A l'intérieur du cercle, en compagnie d'un crâne humain, la performeuse chorégraphique Christine Armanger nous appelle à une pleine conscience du temps et nous rappelle que notre temps sur terre est compté. Et on compte les secondes. Il y en a 2900, exprimé en chiffres romains dans le titre. Tempus fugit ? Non hic! Reste qu'Armanger s'empare du jouet le plus typiquement masculin qui soit, pour le faire tourner en rond, sans autre but que de continuer à incarner un monde qui n'avance pas. Comme toutes les vanités, *MMDCD* vous rappelle que, homme ou femme, vous allez, umm, umm... DCD!

Thomas Hahn

Faits d'Hiver, 22^e édition, du 13 janvier au 8 février 2020

Catégories:

Repère

tags:

Faits d'Hiver

Yumi Fujitani

Nach

Nadia Beugte

Nathalie Pubertier

Christine Armanger

jean Gaudin

Valeria Giuga

Camille Mutel

La Bazooka

Bernardo Montet

Teresa Vittucci

SPECTACLE DANSE DOSSIER EN VEDETTE

Faits d'Hiver 2020 : aventures chorégraphiques dans le Marais

Thomas Hahn
13 janvier 2020

f Partager

Partager sur Twitter

+



Thomas Chopin © Valérie Frossard

Faits d'Hiver 2020

Du 13 Jan 2020
Au 08 Fév 2020

Réservations [en ligne](#)

Réservations par téléphone :
01 71 60 67 93

www.faitsdhiver.com

L'année chorégraphique parisienne trace le cours des saisons et renouvelle les plaisirs, année par année. Le *Festival d'Automne* tout juste terminé, la danse enchaîne, naturellement, avec *Faits d'Hiver* : dix-sept spectacles, dont douze créations dans douze lieux, pour parler de manifs, de féminisme, de sacré, de luttes indigènes, des fantômes qui nous habitent. Entre autres...

Christophe Martin qui a fondé *Faits d'Hiver* il y a 22 ans, n'insiste plus sur l'ancienneté. Il n'en a plus besoin. Par ailleurs, le rôle du festival a changé. Aujourd'hui, *Faits d'Hiver* est un véritable tour-opérateur dans le paysage chorégraphique, vous invitant, plus que jamais, à explorer le Marais parisien, de fait le fief historique du festival. Où l'on peut faire des découvertes improbables tout en retrouvant la danse dans les lieux très institutionnels. Mais on peut – et il faut – aussi le suivre dans le 14^e arrondissement et au-delà du périph', dans le sud, dans l'est ou dans l'ouest de la capitale.



Georges Appaix © Agnès Mellon

De grands noms, mais confidentiels

On le sait, Christophe Martin met toujours le curseur sur l'écriture chorégraphique. C'est à dire qu'il entend se porter garant d'une qualité du mouvement et de la pensée structurante, dans la meilleure tradition de la nouvelle danse française dans toutes ses ramifications, y inclus les plus actuelles. C'est pourquoi il nous présente quelques chorégraphes qui ont écrit des pages passionnantes de l'almanach chorégraphique français, comme Jean Gaudin ou Bernardo Montet, ancien directeur du Centre Chorégraphique National de Tours, avec de nouvelles créations.

Montet ouvre et clôt cette 22e édition. Une pièce pour trois femmes marque le début. Où il est question de la lutte des indigènes au Brésil et de politique, mais surtout d'énergie et d'amour : *Mon âme pour un baiser*. Pour la soirée de clôture, le 8 février, Montet est invité à orchestrer une soirée selon ses inspirations, avec les interprètes de son choix, et comme Montet est un grand voyageur entre les cultures de la planète, il y fera danser un bel échantillon de l'humanité, surtout africain pour l'occasion, sous le générique d'une Carte blanche noire.



Danses, paroles et facéties

On peut ensuite citer un autre grand monsieur de la danse française. Georges Appaix vient de Marseille où il cultive un humour chorégraphique empreint de légèreté et de jeu avec la parole, le son et les lettres de l'alphabet. Avec XYZ ou comment parvenir à ses fins, il fait ses adieux à la scène. Son esprit méridional et loufoque nous manquera, c'est certain. Il faut aller le voir pour cette ultime occasion de savourer un rire chorégraphique de grande finesse.

Quant à Jean Gaudin, il s'agit d'un grand poète de la danse. Il se met ici au service d'une autre figure importante de la danse française, à savoir la chorégraphe Nathalie Pubellier, dans un solo mis en scène par Benoist Brumer, homme de théâtre et metteur en scène d'opéra. *Non, pas toi !* s'annonce comme un voyage à travers les souvenirs d'artiste(s) de la scène, « du Paradis Latin au cinéma, du théâtre à l'opéra... »



Nathalie Pubellier © Jean Gaudin

Faits d'Hiver est fidèle à une rangée de chorégraphes qui ne sont pas connus du grand public, mais comptent énormément grâce à des propositions moins mainstream et pourtant poétiques, loufoques, engagées... Comme Daniel Linehan, Américain travaillant à Bruxelles, ou la Genevoise Cindy van Acker. Tous les deux sont connus pour leurs écritures ciselées et poétiques, tous les deux travaillent dans leurs nouvelles pièces sur les sensations, les émotions et les relations intrinsèques, pour donner à ressentir ce que l'on ne voit pas. Dans *sspeciess*, Linehan cherche la symbiose la plus profonde entre le corps, le souffle et le son, produit sur scène par le musicien et performer Michael Schmid. Van Acker dédie sa création *Speechless Voices* au compositeur Mika Vainio et surtout à son absence, suite à un décès abrupte.



Objets chorégraphiques non identifiés

Un autre volet de *Faits d'Hiver* est consacré à de véritables ovnis chorégraphiques. En voici quelques-uns, sans pouvoir en faire le tour. La danseuse Lotus Eddé Khouri et le sculpteur Christophe Macé vont créer un nouveau duo, comme à leur habitude sur des musiques populaires remixées et des boucles gestuelles, cette fois en résonance avec *Le Socle*, une sculpture contemporaine, face à l'église Saint-Merry. En extérieur donc, en plein hiver... Il faut le faire ! La Japonaise Yumi Fujitani va investir le même lieu, avec une performance sur le rouge et certains archétypes féminins du sacré. Du chaud-froid qui n'a pas froid aux yeux. Frissons garantis...



Yumi Fujitani © Corinne Martinez

Non loin de là, dans la chaleur du Centre Culturel Suisse, on pourra découvrir le *Hate Me, Tender* de Teresa Vittucci, qui a reçu le Prix Suisse de la Danse 2019, un solo consacré à la Vierge Marie, sacrilège iconoclaste conçu pour mettre en branle tous les stéréotypes sur la femme et sa pureté, son dévouement et son innocence, à la recherche d'un « féminisme du futur ». On s'attend tout autant à des surprises avec Sarah Crépin et Étienne Cuppens. Dans leur nouveau duo, pourtant intitulé *Solo OO*, l'univers des films japonais de samouraïs des années 1950 se transforme en manga chorégraphique, traversé par d'autres chapitres de l'histoire de l'art.



« Ce n'est pas la rue qui gouverne... » ? Elle chorégraphie !

Thomas Chopin de tirer un spectacle entre danse et théâtre (ou autre chose, qui sait...) de ses immersions, fréquentes et très observatrices, dans les manifestations de ces dernières années, pour mieux saisir ce qui s'y révèle « de profondément personnel et humain ». Manifestant, comment vas-tu ?

Et il y a Nach, qui a rencontré la danse dans la rue, sous forme de krump, cette expression explosive et plutôt tendue, pour en faire un langage sensible. On a découvert son talent avec son premier solo, *Cellule*, et elle revient ici à cette forme, en sortant d'une résidence au Japon. Du krump donc, mais d'abord sous influence contemporaine et ensuite japonaise, notamment avec une création musicale de Koki Nakano. Avec *Beloved Shadows*, Nach continue sur sa voie qui lie les styles et les langages dansés à la recherche de vérité.

Thomas Hahn

13 janvier



Romain Salomon
il y a 2 heures

[Accueil](#) » [A.Voir](#) » Faits d'hiver : un festival de danse du 13 janvier au 8 février

Faits d'hiver : un festival de danse du 13 janvier au 8 février

Pour bien commencer l'année, A Nous Paris vous propose le festival de danse *Faits d'hiver*. Pour sa 22e édition, du 13 janvier au 8 février 2020, ce sont 16 compagnies, 17 spectacles, 12 créations, 36 représentations et 12 lieux de Paris et sa banlieue, qui mettent à l'honneur cet art du mouvement. C'est parti pour une mise en lumière !

Faits d'hiver : 12 créations et une lère en France



Daniel Linehan, « SSpeciess » © DYOD

Dans quelques jours, les spectateurs parisiens auront la chance de découvrir **12 spectacles**, très peu dansés pour certains, en avant première pour d'autres, et tous pour la première fois sur les scènes parisiennes. **Non pas toi ! de Benoist Brumer** conte la vie réelle de la danseuse Nathalie Pubellier, spectacle précédé d'un lever de rideau avec un artiste différent chaque soir. **Lenio Kaklea** crée un vocabulaire des pratiques, habitudes, rituels... collectés auprès d'habitants de plusieurs villes européennes et rassemblés dans **Encyclopédie pratique, Détours**. Quant au spectacle **SSpeciess**, jamais présenté en France, le chorégraphe et danseur américain **Daniel Linehan** s'inspire des écrits du philosophe et écologiste Timothy Morton.

Faits d'hiver : en écho à l'actualité



Cindy Van Acker, « Speechless Voices » © Mathilda Olmi

La vierge Marie, la quête du féminin, la révolte des peuples, son rapport à soi, aux autres et au collectif, le temps et la fragilité de l'existence humaine... cette année encore les sujets sont **forts**. En adéquation avec notre **société**, les chorégraphes, interprètes et performeurs vibrent sur ce qui fait **l'actualité**. Avec ***Speechless Voices*** la chorégraphe et danseuse belge **Cindy van Acker**, interrogent à l'aide 6 danseurs, ce qui lie les humains entre eux. **Thomas Chopin** avec ***Le Charme de l'émeute*** est fasciné par les mouvements des peuples qui s'opposent à l'ordre établi. **Yumi Fujitani** explore la couleur rouge et les femmes dans toutes ses symboliques... De quoi confirmer que la danse est un terrain propice au **questionnement** et à la **réflexion**.

Faits d'hiver : des partenaires forts et symboliques



Teresa Vittucci, « Hate me, Tender » © Yushiko Kusano

Au fil des années, le festival *Faits d'hiver* a su s'entourer de partenaires **forts** et **symboliques**. [Le Centre Pompidou](#), [le Centre Culturel Suisse](#), la [Maison des arts de Créteil \(MAC\)](#) collaborent pour la première fois en 2019 et signent pour cette nouvelle édition. Ils accueillent les oeuvres des artistes **Lenio Kaklea**, **Teresa Vittucci**, et le dernier spectacle de **Georges Appaix**, qui fait partie de la programmation hors les murs du [Théâtre de la ville](#). [L'Atelier de Paris/CDCN](#), le [Carreau du Temple](#), le [Théâtre de Vanves](#) et [micadanses](#) complètent et renforcent des partenariats de diffusion de qualité.

Blitz, un festival dans le festival



Bernardo Montet, « Mon Ame Pour Un Baiser » © Chill Okubo

Pour sa 4e édition, **Blitz, festival de la micro-performance** se déroule à nouveau dans le cadre du festival *Faits d'hiver*. Pourquoi micro-performance ? Car il s'agit d'une programmation de formes courtes dirigée par les chorégraphes et danseurs **Nadia Vadori-Gauthier** en 2017, **Joanne Leighton** en 2018, **Thomas Lebrun** en 2019 et **Bernardo Montet** cette année. Le 8 février, le temps de la dernière soirée de *Faits d'hiver*, le chorégraphe et danseur français, qui a passé son enfance et adolescence au Tchad et Sénégal souhaite donner un coup de projecteur sur les écritures chorégraphiques noires à la croisée, à l'« intersectionnalité » des chemins. L'« intersectionnalité », précise Bernard Montet, souligne les liens qui existent entre les discriminations basées sur le racisme, le sexisme, l'homophobie, le clanisme, l'âgisme et le capacitisme, entre autres...

Festival *Faits d'hiver*

Du 13 janvier au 8 février 2020

[Programmation complète](#)

/ Festival Faits d'hiver : quand l'émeute et l'intime se dansent

Alexandra Trinh -



16 janvier 2020

- Culture A la Une CMCAS

Seine-Saint-Denis Danse

partenariat



Les corps se définissent autant par leur unicité que dans leurs relations entre eux, aux spectateurs.
"Speechless Voices" de Cindy Van Acker. ©Mathilda Omi

La danse, c'est la vie. L'art de l'instant présent par excellence, de l'ici et maintenant. Sensible tant aux débordements de l'intime, qu'aux agitations de la société. Du 13 janvier au 8 février, le festival Faits d'hiver, dont la CCAS est partenaire, part une nouvelle fois à la conquête de l'Île-de-France. À partir de 5 euros, avec la CMCAS Seine-Saint-Denis.

L'année 2020 sera féminine et sociale. Avec sa 22^e édition, le festival de danse francilien [Faits d'hiver](#) entre de plain-pied dans la nouvelle décennie, en mêlant des thématiques résolument contemporaines à l'exploration de l'intime. Dans le cadre de leur partenariat avec l'association [Micadanses](#), qui chapeaute le festival, la CCAS et la CMCAS Seine-Saint-Denis vous proposent quatre spectacles emblématiques de cette programmation, à des prix accessibles pour tous et toutes.

Depuis 1999, Faits d'hiver est le rendez-vous incontournable des amoureux de la danse contemporaine. Cette année, l'association Micadanses offre au public parisien un festival haut en couleurs, énergique et joyeux. La programmation propose dans dix lieux de diffusion dont trois nouveaux lieux que sont Le Point Éphémère, l'Espace culturel Bertin Poirée et Le Socle), trente-six représentations, dont douze créations et une première.

On y croise avec bonheur des artistes portés par les rencontres culturelles de la CCAS, tels [Nathalie Pubellier](#), ainsi que d'autres chorégraphes comme [Bernardo Montet](#), renommé pour son travail sur la danse buto (danse japonaise née dans les années 1960, très prisée des danseurs contemporains) ou encore [Thomas Chopin](#), qui fait de la danse un art de la révolte.

Une sélection de quatre spectacles



Comment se rencontrer soi-même ? Avec ce deuxième solo, Nach part à la recherche de son désir et des fantômes qui l'habitent. Création "Beloved Shadows", de Leïla Ka et Nach. ©André Baldinger

Vous disposez encore de trois semaines pour assister aux trois soirées proposées par la CCAS et la CMCAS Seine-Saint-Denis au tarif préférentiel de 5 euros, qui explorent avec sensibilité les rapports humains et sociaux, ainsi que l'état de la société d'aujourd'hui.

"Le Charme de l'émeute", de Thomas Chopin

Le spectacle résonne puissamment avec l'atmosphère actuelle de notre pays, puisqu'il s'intéresse aux révoltes du XXI^e siècle : des printemps arabes au mouvement des Indignés, en passant par Nuit debout ou les conflits sociaux de ces dernières années, il plonge dans l'ambiance si particulière de ces mobilisations, tour à tour violentes, joyeuses ou silencieuses, où le désir d'être ensemble rejoint l'urgence de l'engagement.

"Beloved Shadows" et "C'est toi qu'on adore", de Leila Ka et Nach

Les deux chorégraphes unissent leurs créations le temps d'une soirée. Tandis que "Beloved Shadows" donne à Nach l'occasion d'explorer les turpitudes de l'intime, dans un solo qui offre un corps traversé par les souvenirs, les émotions et les fantômes d'une vie, "C'est toi qu'on adore", préfère se pencher sur l'intensité d'une relation entre un homme et une femme, via un hip-hop métissé de danse contemporaine;

"Encyclopédie pratiques, détours", de Lenio Kaklea

Ce spectacle nous invite à un voyage à la découverte des peuples d'Europe, et montre comment le mouvement révèle la diversité des habitudes, des métiers, des pratiques quotidiennes... Boxer, rêver, se peser, prier, faire la fête...

Parallèlement à cette programmation, la CMCAS, la CCAS et Micadanses vous proposeront deux ateliers de danse d'une demi-journée dans le courant de l'année (dates et programme à venir en proximité et [sur le site de la CMCAS](#)).

Le partenariat CCAS/CMCAS Seine-Saint-Denis/Micadanses

Les électriciens et gaziers et leurs familles bénéficient de tarifs préférentiels (sur présentation de l'attestation Activ') pour assister aux représentations du festival ainsi qu'aux rencontres et animations à leur destination.

Tarifs pour chacune des trois soirées : 5 euros (prix public de 16 à 23 euros)
("Le Charme de l'émeute", "Beloved shadows/C'est toi qu'on adore" et "L'Encyclopédie pratique, détours")

Pour les autres spectacles du festival, ces tarifs préférentiels varient selon les lieux (de 7 à 14 euros).

Informations et réservations auprès de la CMCAS de Seine Saint Denis :
kamila.maouche@asmeg.org / 01 49 34 29 46

Les spectacles

Samedi 18 janvier à 20h30

"Le Charme de l'émeute" de Thomas Chopin

Au Théâtre de la Cité internationale – 17 boulevard Jourdan – 75014 Paris

Mardi 21 janvier à 19h30

Beloved shadows de Nach

"C'est toi qu'on adore" de Leïla Ka

À la MPAA/St Germain – 4 rue Félibien – 75006 Paris

Samedi 1er février à 20h30

Encyclopédie pratique, Détours de Lenio Kaklea

Au Centre Pompidou – place Georges-Pompidou – 75004 Paris

Une rencontre avec l'équipe artistique est prévue à l'issue de certaines représentations (sous réserve).

Programme complet : www.faitsdhiver.com

Maison du festival

15, rue Geoffroy l'Asnier

75004 Paris

Tél accueil : 01 42 74 46 00

Faits d'hiver 2020 se conjugue au féminin

24 octobre 2019 / dans Danse, Paris / par Dossier de presse



De Paris, en passant par Créteil et Vanves, le Festival Faits d'hiver se déploie en une farandole bruisante et colorée à travers 12 lieux de diffusion avec trois nouveaux lieux Le Point Éphémère, l'Espace culturel Bertin Poirée dont un en extérieur Le Socle.

36 représentations, 12 créations, 1 première en France où toutes les générations se retrouvent jeunes et moins jeunes, connus et moins connus. Ainsi Georges Appaix, Bernardo Montet, Jean Gaudin, Benoist Brumer, Daniel Linehan, Thomas Chopin, Lotus Eddé Khouri et Christophe Macé.

La danse se conjugue beaucoup au féminin pour cette 22e édition de Faits d'hiver, les femmes chorégraphes et interprètes sont à l'honneur donnant mille visages à leurs univers singuliers. Ainsi : trois femmes sont interprètes dans la création de Bernardo Montet Mon âme pour un baiser. Teresa Vitucci, performeuse italienne, a conçu et interprète le solo Hate me, Tender. On retrouve Nathalie Pubellier dans Non, pas toi ! Nach et Leïla Ka sont réunies dans une même soirée autour du krump et des danses urbaines. Cindy Van Acker et son spectacle Speechless

voices. La création de Valeria Giuga Rockstar. Dans sa création, Yumi Fujitani chorégraphie et interprète le solo Aka-Oni comme Camille Mutel avec Not I. Lenio Kaklea nous dévoile Encyclopédie pratiques, Détours. Et aussi la soirée au Vanves avec : Christine Armanger avec MMDCD ainsi que Sarah Crépin et Etienne Cuppens avec Solo OO.

Depuis trois ans, Faits d'hiver se clôt avec Blitz, festival de la micro performance où une carte blanche est donnée à un chorégraphe en partenariat avec la SACD. En 2020, succédant à Nadia Vadori-Gauthier, Joanne Leighton et Thomas Lebrun, Bernardo Montet en sera le maître d'œuvre. Il nous propose une « carte blanche noire » donnant – dit-il – « un coup de projecteur sur les écritures noires à la croisée, à l'intersectionnalité des chemins ».

Faits d'hiver

13 JANVIER AU 8 FÉVRIER 2020

Le Charme de l'émeute de Thomas Chopin

28 octobre 2019 / dans Danse, Paris / par Dossier de presse



Si elle vient bousculer l'ordre des choses, l'émeute n'est pourtant pas sans charme. Dans cette chorégraphie du soulèvement, Thomas Chopin nous plonge au cœur d'une scène de révolte qui modifie en profondeur la trajectoire des corps.

Malgré les désillusions successives, hommes et femmes continuent de descendre dans la rue, et ce aux quatre coins du monde. Car en dépit d'une utilité souvent remise en cause, on oublie que la fonction première des manifestations reste de permettre aux gens de se réunir, et d'éprouver ensemble leur formidable puissance collective. Dans un espace empli de bruits de révolte, cinq danseurs-guerriers se soulèvent, usant du langage de ceux qui ont moins accès à la parole publique. Vêtus de noir, colorés ou masqués, ils touchent à ce point de bascule où le corps dépasse la pensée.

Le Charme de l'émeute de Thomas Chopin

Dramaturge associé Vincent Poymiro

Lumière (en cours)

Son Gaspard Guilbert et Thomas Chopin (en cours)

Costumes Alice Touvet

**Avec Elsa Dumontel, Steven Hervouet, Simon Tanguy, Johanna Levy, Benoit Armange
(distribution en cours)**

**co-productions et subventions TU – Nantes, CNDC – Angers, Micadanses – ADDP,
Association Beaumarchais-SACD, In situ, résidence d'artistes dans les collèges/
Département 93, Festival Trajectoires · Accueil Studio CNDC Angers, CDCN Hautsde-
France, La Briqueterie – CDCN Val-deMarne · Thomas Chopin a obtenu l'aide à l'écriture de
Beaumarchais pour ce projet.**

Création 14-15 janvier 2020 | TU Nantes

Théâtre de la Cité Internationale – Paris

17 ET 18 JANVIER 2020

avec le festival Faits d'hiver

XYZ ou comment parvenir à ses fins de Georges Appaix

5 novembre 2019 / dans Créteil, Danse / par Dossier de presse



En 2019, la Liseuse aura 35 ans. Georges Appaix accélère son alphabet chorégraphique pour son opus final.

« C'est mieuX, allons-Y, Zou ! Mettons un terme à cet alphabet !

X,Y,Z, lettres malaimées, rarement initiales, le fin fond de l'abécédaire !

Elles ont pourtant leurs charmes, bien que droites et anguleuses, et forment un sacré trio !

Sexe, chromosomes, zozotements, inconnu mathématique et adverbe de lieu, film mythique, sans parler d'un petit côté « et coetera »

Dans un espace à trois dimensions, comme le notre ou celui du plateau, chacune la sienne, X en abscisse, Y en ordonnée, Z en côte !

« XYZ » spectacle en volume ! Et spectacle alphabétique ; qui parcourt l'alphabet pour y glaner ce qui le constitue.

Peut-être certains regards sur le passé, depuis nos Antiquités jusqu'à Vers un protocole de Conversation ? à travers ces Hypothèses fragiles, Question de goûts ?

Certainement la rencontre à nouveau de ces auteurs, poètes, musiciens, philosophes, artistes et technicien qui ont nourri ce travail !

Et puis, toujours présentes, ces tentatives obstinées, gourmandes, de mettre en scène un corps qui danse et qui dit, qui circule quelque part entre abstraction et narration, sans jamais se limiter à l'une ou l'autre et qui essaie d'échapper à tout enfermement. Un corps libre ?

Toujours présente aussi cette autre préoccupation, éprouver, mettre à l'épreuve une forme spectaculaire qui s'appuie sur le fragment, la plupart du temps de nombreux fragments de natures éventuellement très différentes qui se succèdent et se heurtent. Des micros-éléments de sens qui, par opposition, contagion, rupture, peuvent produire un sens plus général, diffus, complexe et laissant la place à une réception plus ouverte.

Un abécédaire donc ! quoi de plus élémentaire qu'une lettre mais quoi de plus immense que le champ qui s'ouvre si l'on combine les vingt-six !

Et pour le parcourir 8 personnes sur le plateau, d'âges différents, avec ou sans expérience de ce travail, danseurs différemment, acteurs par nécessité, musiciens à leurs heures, embarqués dans les trois dimensions du plateau et le temps qui s'écoule. » Georges Appaix, mars 2016

Le travail de Georges Appaix est toujours extrêmement fluide, tournoyant, propice aux échappées et aux revirements. En convoquant les trois dernières lettres de l'alphabet, son humour en appelle à notre aptitude à la fantaisie. Privilégiant la langue, il fait entrer la poésie dans la mécanique de son art étonnant. Pour bien faire, il faudrait que l'alphabet ait à nouveau 26 lettres !

sspeciess de Daniel Linehan

11 novembre 2019 / dans Danse, Paris / par Dossier de presse



Et si la plus grosse erreur de l'humanité avait été de se considérer comme une espèce à part ? Pour tenter de rétablir cette connexion perdue avec le vivant, cinq danseurs et un créateur de sons explorent la fragilité de notre rapport avec ce qui nous environne.

Prenant le contrepied de tout discours écologique culpabilisant, le chorégraphe Daniel Linehan replace ici l'homme dans un univers sans hiérarchie, où chaque élément suit invariablement la même trajectoire. Corps, mouvement, musique et lumière se fondent les uns aux autres, estompant la frontière entre humain et non-humain. De l'apparition au déclin, chacun connaîtra son moment de gloire, le temps de découvrir cette « vie cachée » qu'il suffirait parfois de contempler.

sspeciess

Concept & chorégraphie Daniel Linehan

Dramaturgie Alain Franco

Scénographie 88888

Costumes Frédéric Denis Son Jeanne Debarsy

Lumière Gregory Rivoux

Création & interprétation Gorka Gurrutxaga Arruti, Anneleen Keppens, Daniel Linehan, Victor Pérez Armero, Michael Schmid, Louise Tanoto

production Hiatus (Bruxelles, BE) • coproduction deSingel International Arts Campus (Anvers, BE), Centre chorégraphique national d'Orléans (FR) et autres à confirmer • résidences deSingel International Arts Campus (Anvers, BE), Cultuurhuis de Warande (Turnhout, BE), STUK (Louvain, BE), Centre chorégraphique national d'Orléans (FR), CC de Factorij (Zaventem, BE), Kaaiteater (Bruxelles, BE) • représentant international Damien Valette (Paris, FR) • Daniel Linehan, Hiatus est Creative Associate au deSingel Campus International des Arts (Anvers, BE) et est soutenu par les autorités flamandes.

Création 24 janvier 2020 | deSingel, Anvers

*Théâtre de la Cité Internationale
06 ET 07 FÉVRIER 2020
avec le festival Faits d'hiver*

Festival Faits d'hiver 2020

11 janvier 2020 / dans Danse, En bref, Festival, Paris / par Dossier de presse



Comme souvent ce qui semble le plus simple s'avère compliqué ! Réaliser une action quelle qu'elle soit pour elle-même et seulement elle-même, se révèle un enjeu, dans notre système occidental, démesuré. Au-delà de nos forces et habitudes. A cet endroit pourtant, le spectacle vivant, et plus encore la danse, permettent au spectateur d'atteindre un état de perception qui se suffit à lui-même, plus, qui nécessite ce lâcher prise du terrible mental... Car devant les corps en mouvement la raison s'affronte, se hérise parfois, se rebelle ou décide violemment de refuser le chorégraphique. Celui-ci s'ingénie en effet à demander, à rappeler aussi, une attitude sensible pour qu'advienne

le sens bien sûr mais, surtout, allais-je dire, la présence qui n'autorise à son dévoilement que dans la suspension du jugement, des attentes. Simplement, le slogan pourrait être : voyons voir ! Et la flèche arrivera là où elle va.

Cette édition 2020 de Faits d'hiver (du 13 janvier au 8 février 2020) espère offrir les conditions de rencontres inédites et pertinentes. Inédites, certainement, car pas moins de douze créations sont prévues (un record), grand et petit format, de chorégraphes bien connus ou à découvrir, jeunes ou vieux. Pertinentes car de nombreux projets sont emprunts d'approches sociologiques ou politiques, façon danse bien sûr. Cette attention renouvelée à l'entour marque le travail de nombreuses pièces contemporaines. A chaque fois, plus qu'un constat qui ne s'avérerait qu'alarmiste, inquiétant ou péremptoire, il s'agit de requalifier l'humain, le corps, les espaces à vivre, à partager. D'humbles utopies. Des environnements recréés. Des sociabilités vivifiées. Tel un laboratoire, la danse contemporaine travaille le vivant dans toutes ses parcelles, ses éclats et manifestations. Voyons voir ! Enfin, Faits d'hiver poursuit avec conviction et un certain entêtement, je l'avoue, son parcours dans Paris et la proche banlieue, douze étapes, dans de grands théâtres et d'humbles lieux. Cette riche mixité permet aussi d'écouter justement ces projets divers dans des espaces adéquats, révélateurs.

Pour 2020, l'invitation est donc claire : voyons voir ensemble l'instant dansé.

Christophe Martin.



01 novembre 2019

Trop froid pour nager, trop chaud pour une lecture agréable? Faites une petite danse [par Tracy Danison]

Paris Dance Performance: Novembre - Décembre 2019

...

Après les vacances d'hiver, au printemps 2020, il ya de bonnes raisons d'attendre l'offre de spectacles de danse contemporaine, même si cela pourrait aussi signifier l'absence de nouveau de Lady Millefeuille.

Faits d'Hiver, qui a présenté des artistes sous-représentés tels que Catherine Diverres et Sylvère Lamotte dans son programme 2019, proposera des chorégraphes tels que Cindy van Acker et Camille Mutel, artisans de qualité du spectacle danse contemporain. Le programme de danse renouvelé du Théâtre de la Bastille et celui de la [Scala à Paris](#), sans oublier le *Printemps de la danse arabe 2020* (16 mars au 20 juin), *riche en* informations culturelles et informatives, feront également partie de mon mix en hiver-printemps 2020. La Scala peut ajouter de manière inattendue des numéros vraiment exceptionnels tels que Machine de Cirque. Et, l'année dernière, *Danse arabe* a réussi à proposer du [concept hip hop](#) et [Swan Lake](#) (en caleçon). Cela devrait à nouveau surprendre agréablement en 2020.

Au début du printemps 2020, *Bastille* va étoffer son offre de danse, mettant en vedette des jeunes talents confirmés (souvent développés à l'Atelier de Paris) tels que Sofia Dias, Vítor Roriz, Olivia Grandville ou Madeleine Fournier, entre des interprétations d'intelligences éprouvées en matière de performance de danse telles que Liz Santoro et Pierre Godard. Enfin, La Scala Paris a notamment programmé de nouveaux spectacles de cirque avec *La Chute des anges* (Raphaëlle Boitel, cie L'Oublié (e)) et *Humans* (Yaron Lifschitz, cie Circa) ainsi qu'une reprise de Michèle Anne de Mey & Absolutement génial [Cold Blood de](#) Jaco Van Dormael (Collectif Kiss & Cry).

Publié par [Paul Tracy DANISON](#) le 01 novembre 2019 à 14h58 dans [Au-delà des mots](#) | [Permalink](#)

SORTIR *ici et ailleurs*

magazine des arts et des spectacles du sud-est de la France ... et d'ailleurs
www.arts-spectacles.com

Danse. Festival Faits d'hiver (13 janvier au 8 février 2020) à Paris

Cette édition 2020 de Faits d'hiver espère offrir les conditions de rencontres inédites et pertinentes.

Voyons voir ! édito de Christophe Martin



Bakstrit © DR

« Le Zen est « l'esprit de tous les jours (...) et cet esprit de tous les jours n'est pas autre chose que de dormir quand on a sommeil, manger quand on a faim ». Dès que nous réfléchissons, délibérons, conceptualisons, l'inconscience originelle se perd et une pensée s'interpose. Nous ne mangeons plus lorsque nous mangeons, nous ne dormons plus lorsque nous dormons. La flèche a quitté la corde, mais elle ne vole pas directement vers la cible, et la cible n'est plus où elle est. »

D T Suzuki, dans E. herrigel, « Le zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc. »

Comme souvent ce qui semble le plus simple s'avère compliqué ! Réaliser une action qu'elle quelle soit pour elle-même et seulement elle-même, se révèle un enjeu, dans notre système occidental, démesuré. Au-delà de nos forces et habitudes. A cet endroit pourtant, le spectacle vivant, et plus encore la danse, permettent au spectateur d'atteindre un état de perception qui se suffit à lui-même, plus, qui nécessite ce lâcher prise du terrible mental... Car devant les corps en mouvement la raison s'affronte, se hérise parfois, se rebelle ou décide violemment de refuser le chorégraphique. Celui-ci s'ingénie en effet à demander, à rappeler aussi, une attitude sensible pour qu'advienne le sens bien sûr mais, surtout, allais-je dire, la présence qui n'autorise à son dévoilement que dans la suspension du jugement, des attentes. Simplement, le slogan pourrait être : voyons voir ! Et la flèche arrivera là où elle va.

Cette édition 2020 de Faits d'hiver espère offrir les conditions de rencontres inédites et pertinentes. Inédites, certainement, car pas moins de douze créations sont prévues (un record), grand et petit format, de chorégraphes bien connus ou à découvrir, jeunes ou vieux. Pertinentes car de nombreux projets sont emprunts d'approches sociologiques ou politiques, façon danse bien sûr. Cette attention renouvelée à l'entour marque le travail de nombreuses pièces contemporaines. A chaque fois, plus qu'un constat qui ne s'avérerait qu'alarmiste, inquiétant ou péremptoire, il s'agit de requalifier l'humain, le corps, les espaces à vivre, à partager. D'humbles utopies. Des environnements recréés. Des sociabilités vivifiées. Tel un laboratoire, la danse contemporaine travaille le vivant dans toutes ses parcelles, ses éclats et manifestations. Voyons voir ! Enfin, Faits d'hiver poursuit avec conviction et un certain entêtement, je l'avoue, son parcours dans Paris et la proche banlieue, douze étapes, dans de grands théâtres et d'humbles lieux. Cette riche mixité permet aussi d'écouter justement ces projets divers dans des espaces adéquats, révélateurs.

Pour 2020, l'invitation est donc claire : voyons voir ensemble l'instant dansé.

“ En avant pour 2020 !

Faites votre choix !



...Sélection hebdomadaire de concerts, spectacles, expos, livres, films à ne pas rater...

musique François Chapiin, Marcela Roggeri "Années folles, Crazy Paris !". Les deux pianistes offrent une interprétation impeccable, pleine de vie...

expos "Moderne Maharajah, un mécène des années 1930" au Musée des Décoratifs

théâtre "L'Epaule de Dieu" au Théâtre L'Atalante

théâtre "La Dame Céleste et Le Diable Délicat" au Studio Hébertot

ciné "Les Siffleurs" de Corneliu Porumboiu



22ème édition du Festival Faits d'Hiver

Du 13 janvier au 8 février 2020

16 compagnies investiront 36 lieux pour présenter 31 spectacles dont 12 créations d'approches chorégraphiques de thèmes sociologiques ou politiques.

➤ [La programmation](#)



Le festival de danse Faits d'Hiver est de retour !

Festival Faits d'Hiver
Jusqu'au 8 février

161
PARTAGES



Avis aux amateurs de danse ! Le festival Faits d'Hiver fait son grand retour à Paris. Cela fait 22 ans déjà que l'équipe du festival nous émerveille avec son immense programmation mise en lumière à travers son maître-mot : l'innovation.

Cette édition 2020 vous plonge au cœur de la danse contemporaine féminine : femmes chorégraphes et interprètes sont à l'honneur. Un itinéraire artistique élégant à découvrir dans 12 lieux différents de Paris : Le Théâtre de Vanves, le Centre culturel suisse, le Théâtre de la Cité Internationale, Le Point Ephémère, le Centre Pompidou et bien d'autres. Un programme de 12 créations et 36 représentations basées sur la rencontre et la découverte. Cela vous permettra croyez-moi d'adoucir et d'embellir votre week-end.

Le festival dure jusqu'au 8 février 2020, vous avez encore le temps d'aller soutenir la création ainsi que de vivre de beaux moments artistiques grâce à des projets intelligents et percutants.

Janvier 2020 : Les rendez-vous

Par [Ma Culture](#). Publié le 10/01/2020



Made in Switzerland

La scène contemporaine helvétique recèle aujourd'hui de découvertes, en témoigne ces trois spectacles présentés en région parisienne. La chorégraphe Teresa Vittucci présente *Hate Me, Tender* (les 15 et 16 janvier au Centre Culturel Suisse, avec le festival Faits d'hiver), un solo queer et féministe qui réhabilite la figure de la Vierge Marie. Cindy Van Acker présente *Speechless Voices* (les 23 et 24 janvier au Carreau du Temple, avec le festival Faits d'hiver), une pièce-requiem constitué à partir de pans, d'images de notre mémoire collective, en hommage au musicien finlandais Mika Vainio. Le chorégraphe Marco Berrettini remonte quant à lui une pièce emblématique de son répertoire : *No paraderan*. Désormais auréolé d'un caractère sulfureux à cause de son scandale au Théâtre de la ville en 2004, cette pièce est à (re)découvrir du 29 janvier au 1er février au Théâtre Nanterre-Amandiers.

Danses avec la plume



13 janvier 2020

Agenda Danse – Janvier 2020

Écrit par : **Amélie Bertrand**

13 janvier 2020 | Catégorie : En coulisse

La danse reprend doucement ses droits dans les théâtres en janvier, après les Fêtes de fin d'année.

Le festival Faits d'hiver

16 compagnies se retrouvent pour cette édition 2020 du festival Faits d'hiver, un incontournable de la danse contemporaine avec beaucoup de découvertes, et pas moins de douze créations. On y verra ainsi Leïla Ka, Camille Mutel ou Georges Appaix, dans un esprit soucieux de rencontres et de diversité. Le tout réparti dans douze lieux de la capitale et sa proche banlieue.

Du 13 janvier au 8 février à Paris et sa banlieue

Toute La Culture.

ACTU

Actu > L'agenda de la semaine du 3 février

AGENDA

L'agenda de la semaine du 3 février

03 FÉVRIER 2020 | PAR ZOE DAVID RIGOT

C'est déjà le mois de février deux mille vingt ! Le temps ne s'est pas arrêté, des événements se finissent et d'autres commencent ! Le moment est venu d'assister à une dernière soirée, ou de savourer un temps perdu dans un lieu nouveau...

Dernière semaine du festival Faits d'Hiver

On en a vu de belles et de curieuses représentations dansées au festival des Faits d'hiver uniques. C'est encore le moment de voir de la danse et de remplir ses soirées de mouvements ! Une **Nathalie Pubellier** qui dansait sa vie, des haïkus de mouvements avec « **Not I** », l'expression énergique du **Krump**... cette semaine est la dernière, et le festival nous réserve encore quelques surprises ! Par exemple, il y a **Daniel Linehan** avec *Sspecies* ce jeudi 6 et vendredi 7, c'est la première en France !

Pour le programme de cette semaine, plus d'informations [ici](#).

Toute La Culture.

Actu > L'agenda culture de la semaine du 20 janvier 2020

ACTU

L'agenda culture de la semaine du 20 janvier 2020

21 JANVIER 2020 | PAR ZOE DAVID RIGOT

Il s'en passe des choses à Paris ! Ce lundi ensoleillé l'annonce, ce sera une belle semaine. Il fait froid tout de même, profitons-en ! C'est le moment opportun d'aller s'asseoir dans le fauteuil confortable d'un théâtre ou d'un cinéma, d'aller arpenter le Centre Pompidou pour le festival Hors Pistes, ou de faire tremousser ses oreilles devant quelques concerts. Voilà les événements (tous immanquables !) que nous avons sélectionné pour vous.

Du krump au festival Faits d'Hiver !

La danseuse et chorégraphe Nach revient de la *Villa Kujoyama* à Kyoto. Elle en a profité pour explorer de nouvelles énergies, pour puiser dans la culture japonaise, afin de mieux transcender les codes et les cultures, et finalement présenter à nos yeux sa nouvelle création, *Beloved Shadows*. Nach « confronte la tension musculaire, le lâcher prise, la haute-énergie et la jouissance du krump au contrôle, à l'intériorité, aux corps fantomatiques rencontrés dans la danse ». C'est fou, c'est plein de tension et d'intuition, les fantômes et les fantasmes entrent sur scène aux côtés de personnages et de mythes. Formée dans la rue et dans les battles, c'est vivant, et Nach nous saisit.

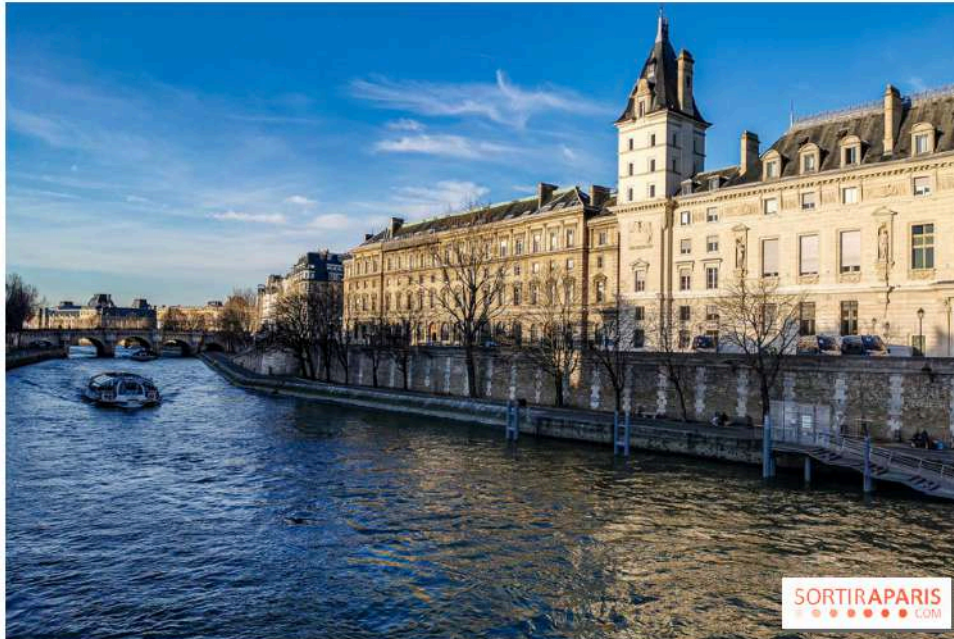
Beloved Shadows sera suivi de *C'est toi qu'on adore*, chorégraphié par Leïla Ka – et dansé par elle, en compagnie d'Alexandre Fandard. Il et elle sont deux, mais ils et elles pourraient être des milliers. Une chorégraphie énergique et élancée, qui nous saisit dans le vif, ce vif troublant où l'on est en suspend entre l'espoir et la désillusion.

Une soirée à voir absolument.

OU ? **MPAA/Saint-Germain**, 4, rue Félibien, 75006, Paris.
QUAND ? Mardi 21 janvier 2020, à 19H30.

[Accueil](#) > [News](#) > [Actualités](#) > [Que faire ce week-end à Paris ces 31 Janvier, 1er et 2 Février 2020](#)

QUE FAIRE CE WEEK-END À PARIS CES 31 JANVIER, 1ER ET 2 FÉVRIER 2020



Par Caroline J. · Publié le 27 janvier 2020 à 13h34 · Mis à jour le 27 janvier 2020 à 13h47

Ce week-end du 31 Janvier, 1er et 2 Février 2020, que le temps soit au beau fixe ou pas, il y a de quoi se faire plaisir et sortir à Paris et en île de France. Au programme ? Le retour de Paris Face Cachée, le salon art3f, le défilé du Nouvel An chinois du 13e, l'expo Concept Cars mais aussi le ChangeNOW Summit, le festival mondial du cirque de demain ou encore le salon de l'étudiant, la Chandeleur et le Super Bowl... voilà de quoi plaire à tous et vous divertir tout au long de ce week-end du 31 Janvier, 1er et 2 Février 2020 2020 à Paris.

Et vous, vous faites quoi ce **week-end du 31 Janvier, 1er et 2 Février 2020 2020 à Paris et en île de France** ? Ne tardez pas à découvrir les animations incontournables pour ce nouveau **week-end de l'année 2020 à Paris** !



Festival de danse Faits d'Hiver 2020

Le festival de danse Faits d'Hiver reprend pour une 22ème édition jusqu'au 8 février 2020, avec une programmation toujours plus fournie et encore plus de lieux de diffusion que les années passées !



PAR

Fabienne Arvers
- 05/02/20
16h58



SCÈNES

Réservez : les spectacles à ne pas manquer cette semaine !

05/02/20 16h58

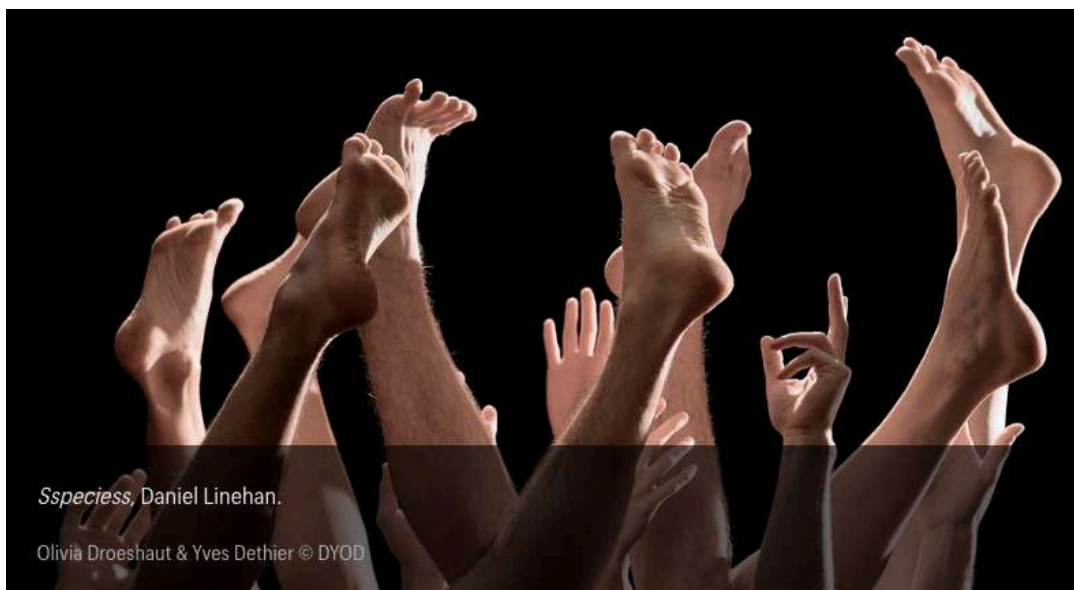
Notre sélection hebdomadaire de spectacles.

Daniel Linehan et Bernardo Montet au festival Faits d'hiver

Clôture en beauté du festival Faits d'hiver de Paris (13 janvier au 8 février) avec les chorégraphes Daniel Linehan et Bernardo Montet. Le premier présente un quintet, *sspeciess* (les 6 et 7 février au théâtre de la Cité Internationale) où il s'entoure de quatre autres danseurs pour une pièce fondée sur l'harmonie, issue du travail du philosophe Timothy Morton : "*Arrivons-nous à faire table rase, à ce qu'il ne reste rien ? Que subsiste-t-il malgré tout ?*" C'est à Micadanses que Bernardo Montet présente *Blitz - Carte blanche noire*, le 8 février. Dédiée aux formes courtes, cette soirée Blitz se propose de "*donner un coup de projecteur sur les écritures chorégraphiques noires à la croisée, à l'intersectionnalité des chemins*". Par intersectionnalité, Bernardo Montet entend souligner "*les liens qui existent entre les discriminations basées sur le racisme, le sexisme, l'homophobie, le clanisme, l'âgisme et le capacitisme, entre autres*." Au programme : Nadia Beugré, Sophiatou Kossoko Mamela, Lena Blou, N'da Binta...

Que faire à Paris ce week-end ? Nos 21 idées de sorties, c'est le pied !

Une sélection de la rédaction Publié le 07/02/2020.



Species, Daniel Linehan.

Olivia Droeshaut & Yves Dethier © DYOD



Danse

Blitz, festival de la micro-performance **T**

Le 8 février 2020 - Micadanses

Pour sa vingt-deuxième édition, la manifestation *Faits d'hiver*, à l'affiche d'une douzaine de théâtres à Paris et en Île-de-France, se conclut par une mégasoirée de microformats intitulée Blitz. C'est la troisième fois que cet événement, présenté comme un festival de la microperformance, empiète ...

♦ Web

Critiques par spectacles

Le Monde

18 janvier 2020

CULTURE • SCÈNES

Partage

Danse : Bernardo Montet en blanc et noir

Le danseur et chorégraphe, qui a ouvert le festival Faits d'hiver, clôturera, le 8 février, la manifestation francilienne.

Par Rosita Boisseau - Publié le 18 janvier 2020 à 10h07, mis à jour à 06h54

🕒 Lecture 3 min.

🔒 Article réservé aux abonnés



Ni... ni. Ni blanc ni noir. Autrement dit, incertain, le cul entre deux chaises, dans le vide intersidéral d'une couleur que l'on ne peut nommer. C'est ainsi que le danseur et chorégraphe Bernardo Montet, figure de la scène contemporaine depuis les années 1980, se présentait à ses débuts. Mi-Guyanais par son père, mi-Vietnamien par sa mère, ce « *pur produit de la colonisation* » n'est donc ni blanc ni noir, mais il a les yeux bleus, bleus, bleus.

Tranquille apparemment, pondéré même, Bernardo Montet se révèle sur scène bouillant, éruptif. Né à Marseille, élevé au Tchad, puis au Sénégal avant de se poser en France, à Bordeaux, il a passé son enfance « *entre le silence de sa mère qui a connu les camps de concentration japonais et l'obsession de son père, militaire dans l'armée française, qui n'oublie jamais qu'il est descendant d'esclaves* ». Il découvre la danse à 19 ans, se forme à l'école Mudra de Maurice Béjart, collabore avec Catherine Diverres jusqu'en 2000 avant de diriger le Centre chorégraphique national de Tours entre 2003 et 2011. Il est aujourd'hui installé à Morlaix, avec sa compagnie Mawguerite.

Le contrat rageur de Bernardo Montet avec la danse a fait surgir des paysages hérissés comme dans le spectacle *Dissection d'un homme armé* (2000), pour huit interprètes, sur le thème de l'asservissement, ou *O. More* (2002), autour d'Othello, avec des danseurs et musiciens de différents pays d'Afrique. En solo, il a rué, accroché à un anneau, pour *Pain de singe* (1987) ou mué en créature archaïque dans le somptueux *Batracien, l'après-midi* (2008). Désir d'une « *danse moins blanche* », quête qu'une identité métisse mouvante, le geste de Bernardo Montet retourne le corps.

« *Aujourd'hui, je me sens "et blanc et noir", dit-t-il. Les questions de l'origine et de la légitimité ont évolué. Je viens de découvrir sur l'acte de naissance de ma mère, née en Indochine, que le nom de ma grand-mère n'était pas mentionné car elle était indigène. Je ne peux donc pas prouver qui elle est. Mes ancêtres se résument à mon père et ma mère. Pour moi, l'origine se rêve. Il n'y a pas le choix.* »

Bernardo Montet a ouvert, lundi 13 janvier, le festival Faits d'hiver, avec le virulent et tendre *Mon âme pour un baiser*. Il le clôturera le 8 février avec une « Carte blanche noire ». Il continue de prendre au lasso les sujets qui le mettent en colère. Dans le premier, un trio féminin avec Suzie Babin, Isabela Fernandes de Santana et Nadia Beugré, il évoque le viol, les luttes des autochtones au Brésil, la Vierge Marie et l'aliénation de la religion, en Afrique. « *Ce sont des autoportraits de chacune à travers un thème très intime mais je parle finalement de moi dans ce spectacle, précise-t-il. Cette confrontation avec des femmes que j'ai beaucoup évitée pendant des années m'a fait du bien. Nous avons travaillé ensemble le virus colonial, les dominations quelles qu'elles soient...* ».

Quatre femmes noires

Ces motifs perlent sa « Carte blanche noire » avec la présence de l'Ivoirienne Nadia Beugré, la Britannico-Rwandaise Dorothée Munyaneza, la Franco-Béninoise Sophiatou Kossoko et la Guadeloupéenne Léna Blou. « *Ce sont quatre femmes noires très liées à la France mais il n'y a pas qu'une seule couleur noire, comme chacun sait* », glisse Bernardo Montet, qui rassemble dans cette production des performances variées. Il livre quelques-unes des histoires qui ont nourri l'imaginaire de la pièce. Il y sera question de l'homosexualité féminine en Afrique, des enfants rwandais nés d'un viol pendant le génocide, des litres de lait qu'une enfant noire boit pour se blanchir la peau, du « bigidi », danse de l'instabilité apparue aux Antilles pendant l'esclavage... « *Le corps de la femme est beaucoup plus mis à l'épreuve que celui de l'homme* », ajoute-t-il.

Ce rendez-vous offensif est né en écho au festival Danses et Continents noirs, piloté par James Carlès, à Toulouse. En 2018, Bernardo Montet y assiste à des rencontres avec des philosophes et des personnalités d'Afrique et de la diaspora. Il est soufflé par une évidence. « *La diversité est assez présente sur les plateaux de danse contemporaine mais lorsque j'ai vu et entendu ces artistes et penseurs noirs non relayés par les médias, je me suis dit qu'il y avait un déficit énorme de représentation en France et en Europe de ces figures essentielles, commente-t-il. L'Afrique est l'un des théâtres principaux aujourd'hui où se joue selon moi l'avenir de la planète.* » Et la danse, un outil unique d'émancipation. « *Danser, c'est trembler et faire trembler le monde, Si je ne tremble pas, à quoi bon.* »



¶ Carte blanche noire de Bernardo Montet, le 8 février. Faits d'hiver, Mica danses, 20, rue Geoffroy-l'Asnier, Paris. Tél. : 01-43-74-46-00. www.faitsdhiver.com

¶ Rencontre entre Bernardo Montet et la cinéaste Claire Denis. Samedi 18 janvier, 15 heures. Musée du Louvre, Paris.

Rosita Boisseau

Trois femmes puissantes pour Faits d'hiver

Le 20 janvier 2020 par Delphine Goater

Présenté en ouverture de Faits d'hiver, le festival de danse parisien et hivernal, le premier trio féminin de **Bernardo Montet**, *Mon âme pour un baiser*, croise féminité et puissance avec rage et détermination.



On avait un peu perdu de vue [Bernardo Montet](#), l'exceptionnel co-créateur du duo *Instances* avec [Catherine Diverrière](#) en 1983. Jadis directeur de centres chorégraphiques, à Rennes, puis à Tours, il est aujourd'hui installé en Bretagne, à Morlaix, avec sa compagnie Mawguerite. Métis et grand voyageur, cet infatigable défenseur sur scène des droits de l'homme et des opprimés convoque l'Afrique, le Brésil et la France dans un trio plein de rage. C'est son premier trio féminin.

Trois danseuses puissantes, Suzie Babin, Isabela Fernandes Santana et Nadia Beugré, créent des passerelles entre histoires personnelles et civilisationnelle dans ce triple portrait croisé. Dans l'entraide et la solidarité, ces femmes construisent en additionnant leurs luttes une forme de résistance et de résilience salutaire.

Autour d'un solide banc de bois contemporain et d'un portant à roulettes, qui sert de vestiaire, la scénographie de [Gilles Touyard](#) valorise les trois interprètes, qui occupent l'espace, se jettent dans la lutte, s'exposent fièrement et sans pudeur. Pratiquant le coup de poing permanent, elles maintiennent le spectacle sous tension, avec l'aide de la dramaturge [Patricia Allio](#). Le vocabulaire corporel choisi par Bernardo Montet est brut et direct, sans artifices, dans une confrontation permanente tant avec le réel qu'avec le spectateur. Les danseuses se jettent sur le sol, s'empoignent ou s'étreignent mutuellement, mais pratiquent aussi la caresse. Jouant sans cesse sur l'alternance du doux et du violent, c'est un spectacle qui ne peut laisser indifférent...

Crédits photographiques : © Chill Okubo

Toute La Culture.

Spectacles > Performance > « Hate Me, Tender », Teresa Vittucci, pure féministe

PERFORMANCE



« Hate Me, Tender », Teresa Vittucci, pure féministe

16 JANVIER 2020 | PAR AMÉLIE BLAUSTEIN NIDDAAM

*Le festival **Faits d'Hiver** donne cette année la part belle aux femmes. Au Centre Culturel Suisse, encore ce soir, la performeuse présente ce solo qui a reçu le Prix suisse de la danse en 2019.*

Faits d'Hiver a ouvert le 13 janvier avec un trio de danseuses, Suzie Babin, Isabela Fernandes Santana et Nadia Beugré, mis en scène par Bernardo Montet qui, rappelons-le, a dirigé avec **Catherine Diverrès** le CCN de Rennes. Une pièce dont l'objet était de montrer « trois femmes puissantes ». Le second spectacle programmé est un autre manifeste, qui présente une autre femme puissante. Teresa Vittucci est née à Vienne, a un nom italien et parle avec un fort accent new-yorkais. Elle déborde.

Pour le moment, elle semble assoupie, allongée sur le petit carré de plateau qu'elle s'est octroyée, ourlée de néons. Sur sa scène, elle a pour compagnie un vase avec des fleurs et feuillages à longues tiges. Elle va se déployer, lentement, et l'on découvre, sous son voilage orange fluo un corps un peu peint, presque nu. Du blanc et du brun qui ourlent les contours de son corps rond.

La performance s'installe tranquillement avant de percuter et de ne plus nous lâcher. Pourquoi cela bascule ? Parcequ'elle nous parle. Et de quoi. De la Vierge. Oui, de la Vierge. Et puis, de fil en aiguille, de toutes les vierges et de toutes les allégories de l'hymen que la société dans sa version capitaliste a calé partout.

La danseuse qu'on a pu voir chez Traja Harel a une présence scénique très forte. Elle navigue avec humour sur le fleuve de la colère. *Hate Me, Tender* est trash, direct. Pourtant, c'est aussi pop, doux et fascinant. Le voile, elle le glisse partout, oui partout, jusqu'à une douleur qui passe mieux avec un peu de disco.

Elle nous amène à comprendre que la misogynie se glisse partout dans les actes les plus quotidiens. Tout est prétexte à dire que la pénétration est une libération.

Le corps est ici un acte. Rien de nouveau direz-vous. **Marina Abramovic** a déjà fait ça. Mais Teresa Vittucci impose sa présence, dans un geste très actuel pris dans les réflexions amenées par l'ère #Metoo. En s'attaquant à la notion de pureté et de virginité elle casse des stéréotypes dont pas mal sont devenus invisibles.

A 20h, au Centre Culturel Suisse, 32 rue des Francs-Bourgeois, 75003.

Visuel : ©Yushiko Kusano

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Agenda, Critiques // Hate me, tender, concept et performance Teresa Vittucci, Centre Culturel Suisse, Festival faits d'hiver

Hate me, tender, concept et performance Teresa Vittucci, Centre Culturel Suisse, Festival faits d'hiver

Jan 17, 2020 | Commentaires fermés sur Hate me, tender, concept et performance Teresa Vittucci, Centre Culturel Suisse, Festival faits d'hiver



© Yushiko Kusano

fff article de Denis Sanglard

L'Ave Maria de Teresa Vittucci. La Vierge Marie, image d'une féminité idéale, mère et chaste. Icône idéale au corps impénétrable, intact, assujettie. Teresa Vittucci interroge cette figure de la mère de Dieu, le stéréotype qu'elle véhicule avant de libérer joyeusement Marie de ses attributs sacrés. Cette figure emblématique de la mère idéale, construction patriarcale qui induit fertilité, pureté et chasteté et pour ce qui concerne Marie, virginité. Pas le moindre des paradoxes. C'est autour de la question de l'hymen, de son enjeu, symbole de cette chasteté et de la sujétion des femmes, que Teresa Vittucci construit une performance féministe intelligente, radicale et caustique.

Elle dort, au centre du petit plateau. Corps nu, peint comme un vitrail, à peine couvert d'un voile rouge, le rouge de la passion. S'éveille enfin doucement et chante un cantique, ode à Marie, vierge pure. Prend des poses de mater dolorosa, iconographie usuelle dont elle se joue, les yeux au ciel, avec malice. Se flagelle avec la palme du martyr sur du disco, *I feel love* et Donna Summer. Pas de hasard dans ce choix équivoque. Voilà pour l'icône. Enfin se débarrasse de son voile qu'elle cale jusqu'à la douleur dans son vagin. Et de pénétration elle en parle, geste dessiné à l'appui, un doigt, puis un poing, pour dire la violence phallocrate qui impose la domination par le phallus pénétrant et l'hymen déchiré. C'est net, terrible et précis. Avant de dissenter sur l'hymen, son importance dans l'assujettissement des femmes, enjeu d'un contrat social déterminé par le patriarcat. Teresa Vittucci balaye tout ça et prône l'émancipation, la réappropriation de son corps, de son vagin et de son hymen. De sa sexualité, de son plaisir. Fini le patriarcat, place au matriarcat dont la vierge Marie serait la matriarche, ni vierge ni martyre mais femme puissante et libre, nouvelle icône féministe et queer, libérée d'une construction machiste. Dans la lignée d'Annie Sprinkle, moins trash, résolument provocatrice mais avec autant d'humour et de liberté, Teresa Vittucci impose superbement son corps dont elle fait un enjeu politique dans sa recherche chorégraphique-performative sur la haine et le féminisme. *Hate me, tender* (« solo pour un futur féminisme » en est le sous-titre) a reçu le prix suisse de la danse 2019.



© Yushiko Kusano

Hate me, tender concept et performance Teresa Vittucci

Conseil dramaturgique Benjamin Egger, Veza Fernandez, Rafal Pierzynsky

Scénographie Jasmin Wiesly, Teresa Vittucci

Du 15 au 16 janvier 2020 à 20 h

Durée 1 h

Centre Culturel Suisse

32/38 rue des Francs-Bourgeois

75003 Paris

Réservations 01 42 71 44 50

ccs@ccsparis.com

Teresa Vittuci revient au Centre Culturel Suisse

Du 26 au 28 février 2020 à 20 h, *All Eyes On*

Le 29 février 2020 à 20 h, *Shameless*

Théâtre du blog

Hate me, tender (solo pour un Futur féministe) de Teresa Vittucci

Posté dans 17 janvier, 2020 dans [critique](#).



©Yushiko Kusano

Hate me, tender (solo pour un Futur féministe) de Teresa Vittucci

La performeuse suisse a créé un solo de cinquante minutes : nue, elle naît au sol d'un tulle orange qui la recouvre, se dresse devant nous, le corps couvert d'un maquillage tribal, dans l'esthétique des graphes muraux de Jérôme Mesnager. Elle nous interpelle en anglais à propos de la Vierge Marie. «Avant d'en venir aux qualités qui me touchent chez Marie (vulnérabilité, compassion, amour), dit-elle et où je trouve des bases féministes et militantes pour un contrat social idéal, je suis obligée de m'interroger sur le plus grand des attributs de Marie : son corps intact. » Elle chante en se flagellant, introduit un voile dans son vagin, incitant le public à entonner *Virgin* et prend les poses iconiques de la Vierge.

Teresa Vittucci nous questionne, avec humour, sur la fonction fantasmée de l'hymen et évoque une étude scientifique texane de 2013 : un bon nombre d'adolescentes enceintes seraient restées vierges ! Une grossesse sans rapport sexuel, ont répondu certaines jeunes filles. Il peut y avoir plusieurs causes: imprégnation religieuse, déni, atypie anatomique... L'artiste nous parle longuement de cette ambiguïté, de l'hymen et du bruit imaginaire qu'il ferait lors de sa rupture. Entre deux discours, elle engage quelques pas de danse, fait onduler ses rondeurs qui rappellent celles des statues de Maillol et compare l'intérieur de sa chaussure montante à l'orifice vaginal.

Elle a une forte présence et le public entend ses propos sur la virginité et la féminité dans un recueillement quasi-religieux. Pour elle, «les femmes doivent irradier de fertilité, mais aussi de chasteté, être sexy et exclusives. C'est aussi le cas avec Marie : maternité et virginité se confondent pour former l'essence d'une féminité idéale». Ce solo, à ne pas manquer, nous a réveillés de notre trop fréquente torpeur de spectateur professionnel...

Jean Couturier

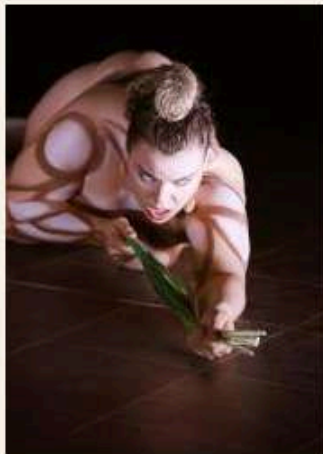
Spectacle joué dans le cadre du festival *Faits d'hiver*, les 15 et 16 janvier, au Centre Culturel Suisse, 32-38 rue des Francs-Bourgeois, Paris (III^eème). T. 01 42 71 44 50.

Le festival *Faits d'hiver* se poursuit jusqu'au 8 février. Un autre spectacle de Teresa Vittucci sera présenté les 26, 27 et 28 février et une Carte blanche, le 29 février, au Centre Culturel Suisse.

Critiphotodanse

Teresa Vittucci / Hate me, tender / Un ineffable parfum de scandale

 Par [Gourreau Jean Marie](#)  Le 17/01/2020  Commentaires (0)  Dans [Critiques Spectacles](#)



Teresa Vittucci :

Un ineffable parfum de scandale

On lui aurait pourtant donné le Bon Dieu sans confession. Avec ses allures de matrone un tantinet rondouillarde - fort loin, il est vrai, des canons que l'on imagine être ceux d'une danseuse - et son assurance tranquille, endosser le personnage de la Vierge Marie, divinisée autant par les chrétiens du monde entier que par les musulmans, pour la déparer de ses attributs sacrés, de son innocence, de sa pureté..., et l'asservir, l'émanciper, tout en lui conférant un petit air sardonique, voire démoniaque, était carrément sacrilège, plus exactement, iconoclaste. En fait, cela ne nous étonne pas de la part de son auteure, Teresa Vittucci, artiste suisse d'origine autrichienne, quand on sait que ses deux précédents soli traitaient de sujets tout aussi tabous sur le même ton de la dérision: si *Lunchtime*, créé en 2015, évoquait la faim dans le monde, il développait aussi le thème du désir et de l'appétit sexuel... Et *All eyes on* (2017), celui de l'exhibitionnisme et du voyeurisme! Quant à *Hate me, tender* (*déteste-moi, mon cher*), sous-titré *Solo pour un féminisme du futur* qui nous est donné à voir aujourd'hui et qui lui valut le Prix suisse de la danse en 2019, elle aborde les thèmes de la haine et du féminisme en prenant le contrepied de l'image que l'on se fait de la Vierge, une femme angélique, candide, adulée, à l'opposé de ce que l'on rencontre généralement dans la société d'aujourd'hui, souvent dominée par la haine et la vengeance.

En fait, de la part de cette artiste, tout n'est finalement que malice et rouerie délibérée. C'est dans un décor on ne peut plus dépouillé qu'elle nous livre son propos, puisqu'il n'y a sur le plateau qu'un grand vase, n'offrant à la vue qu'un bien maigre bouquet de fleurs blanches et quelques feuilles de roseau disposées en éventail. A ses côtés, Teresa Vittucci git sur le sol, en talons hauts mais dans le plus simple appareil, le corps peinturluré d'une sorte d'arbre de vie, soulignant ou délimitant une musculature factice, en partie estompée par un voile en tulle, d'un rouge-orange criard évoquant le feu dévorant qui la consume petit à petit, dévoilant sa véritable personnalité, bien loin de celle que l'on imaginait chez le personnage dont elle a endossé l'apparence et qu'elle déconstruit petit à petit. Et, tout au long du spectacle, l'on se demande bien si c'est "de l'art ou du cochon"... Tout va d'ailleurs dans ce sens, jusqu'au texte susurré à voix basse "Ô vierge pure, réjouis-toi, épouse inépousée..." issu de l'hymne religieux *Agni Parthene*, chant grec composé par Saint Nectaire d'Egine au XIX^e siècle, après avoir eu une vision de la Vierge alors qu'il était directeur de l'école de théologie Rizarios d'Athènes.

Le premier moment de stupéfaction passé, on se laisse prendre au jeu tout en se demandant bien jusqu'où Teresa Vittucci va pouvoir pousser le bouchon. Naïveté candide ! Elle se met en effet en devoir de bousculer crûment les traditions et l'ordre établi, franchissant toutes les limites de la bienséance mais, toutefois, avec de louables intentions, celles de faire prendre conscience au monde, que la haine est sans doute le sentiment contagieux le plus odieux, le plus révoltant de la nature humaine. Provocation ? Certes, mais il fallait la faire, oser la faire. Au fond de tout être - et la femme en fait partie - il y a un démon qui sommeille, qui se réveille et émerge de temps à autre, mû par des pulsions incoercibles, se glissant sous la peau des féministes convaincues. Si tant est que cela puisse exister, la femme n'est pas uniquement la *mater dolorosa* décrite dans la Bible, symbole de la virginité, de l'innocence, de la résignation et du sacrifice. La mère de Dieu se doit "de remettre de l'ordre dans le chaos de ce monde et du chaos dans l'ordre", nous dit la chorégraphe. Et c'est en féministe émancipatrice, engagée et convaincue - et non en icône du christianisme - qu'elle se présente aujourd'hui devant son public, déconstruisant l'image de la pureté angélique féminine traditionnelle, quitte à réveiller un mort. Mais il faut bien de tout pour faire un monde... Ainsi va la vie !

Toute La Culture.

Spectacles > Danse > Non, pas toi ! Nathalie Pubellier danse sa vie à Faits d'Hiver

DANSE



Photo : © Jean Gaudin

Non, pas toi ! Nathalie Pubellier danse sa vie à Faits d'Hiver

17 JANVIER 2020 | PAR AMELIE BLAUSTEIN NIDDAM

*Troisième soirée pour le Festival de danse **Faits d'Hiver** qui décidément joue les grands écarts. La veille nous entrons dans l'univers trash et percutant de **Teresa Vittucci** et le lendemain c'est tout le contraire qui nous attendait. Pourtant, le monde de Nathalie Pubellier n'est pas aussi doux que prévu.*

Non, pas toi ! Mais le spectacle aurait pu s'appeler « tu es nulle ». La danseuse, chorégraphe et pédagogue est à la tête de la compagnie l'Estampe, et la voilà en danger. Dans l'écrin de la salle de l'Espace culturel Bertin Poirée (55 places !), elle se raconte. Chemise blanche et pantalon noir, regard 60's, elle se confronte à un personnage en carton qui tourne sur son socle, une figurine. Le corps laxé et le geste sûr, elle danse les chemins de vie qui ont fait d'elle ce qu'elle est aujourd'hui.

Entre stand up, cabaret et théâtre Benoist Brumer la met en scène sans pathos. Pourtant, les cours de danse classiques dictatoriaux, les gros dégueulasses et les concours humiliants, elle a fait. Elle nous parle beaucoup, danse tout autant, lâche le mouvement, dans un propos qui vient dire que quand le corps bouge, et bien c'est de la danse.

Son écriture est totalement plurielle. Jazz, Modern, Classique. Finalement, ce qu'elle montre c'est qu'elle ne peut que bouger. Le spectacle apparaît non pas comme une biographie mais comme la vision à l'instant présent de son parcours.

On rit beaucoup dans ce spectacle tendre où elle ne s'épargne pas. C'est avec beaucoup d'élégance qu'elle étrille, sans les démonter, les méthodes pédagogiques bien trop contraignantes. Une déclaration d'amour au travail, au corps et au mouvement, à voir jusqu'au 22 janvier.

A noter qu'avant chaque spectacle, un lever de rideau permet de découvrir un chorégraphe. (17 janvier : Jutta Mayer / *Unmaking of*, 20 janvier : Sierra Kinsora et Tudi Deligne – Cie Infradanse *30,000 ans et douze minutes*, 21 janvier : Sibille Planques – Cie *LES NEBULEUSES*, *Le langage des fleurs et des choses muettes*, 22 janvier : Maki Watanabe / *Quand une fleur s'épanouit*)

Critiphotodanse

Nathalie Pubellier / Non, pas toi ! / Souvenirs, souvenirs, quand tu nous tiens...

Par [Gourreau Jean Marie](#) Le 22/01/2020 Commentaires (0) Dans [Critiques Spectacles](#)



Nathalie Pubellier

Photos J.M. Gourreau



Nathalie Pubellier :

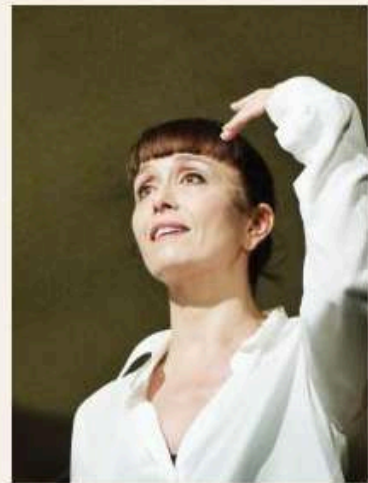
Souvenirs, souvenirs, quand tu nous tiens...



Que du bonheur ! C'est avec beaucoup de chaleur, de naturel et de poésie que Nathalie Pubellier évoque quelques truculents passages de sa vie de danseuse. *Non, pas toi* est une sorte de récit autobiographique vif, gai, spontané, malicieux, plein d'à-propos et d'allant, tendre et grave tout à la fois, dans lequel elle joint le geste à la parole. Quelle aisance, quelle justesse, quelle gouaille, quel bagout ! Bluffant... C'est remarquable de voir la justesse et la précision avec lesquelles le librettiste et concepteur du projet, Benoist Brumer et, surtout, le chorégraphe, Jean Gaudin, sont parvenus à saisir la personnalité passionnante et passionnée de cette artiste dont on ne soupçonnait pas toute l'étendue des talents... Ils en ont brossé un portrait truffé d'anecdotes plus cocasses les unes que les autres qui nous sont narrées avec beaucoup d'humour et un immense bonheur. Il faut avouer que c'est fichtrement euphorisant d'avoir face à soi un être qui respire autant la joie de vivre et qui nous la communique avec une verve incommensurable, une aisance étonnante, une allégresse qui réchaufferait les cœurs les plus endurcis ! Car elle la revit avec un plaisir non dissimulé, son aventure !



Tout a commencé il y a environ un an et demi. Nathalie éprouvait le besoin de partager ses souvenirs, de ré-évoquer la joie qu'elle eut, depuis sa plus tendre enfance, de danser, de créer, autant pour elle que pour les autres d'ailleurs. Si la plupart des artistes prennent la plume pour le dire, elle, pour sa part, préféra le geste et le verbe. Il faut dire que, toute sa vie fut fertile en événements. Pas toujours heureux toutefois. Comme nombre d'artistes, elle dut se battre, parfois plus que d'autres, contre l'adversité. Sa destinée ne fut déterminée que tardivement, à l'issue de ses études de biologie animale à l'université de Marseille, imbibée de la philosophie de Spinoza qui identifiait Dieu à la nature. Une décision qui fut prise en une nuit alors qu'elle était encore étudiante à la faculté des sciences et ce, après avoir rencontré Karin Waehner, dont la doctrine était fondée sur la transmission des émotions. Très vite, elle prit des cours avec elle, s'imprégna de sa pensée et de sa philosophie, adopta sa discipline. Des échanges on ne peut plus fructueux qui lui permirent de s'immiscer dans le monde du théâtre, de mixer cette discipline à l'art de Terpsichore, de placer sa voix, de trouver les états de corps qui s'accordent avec elle... Tout cela pour se retrouver, quelque temps plus tard, mascotte au Paradis latin, baignant dans un monde totalement artificiel...



Nathalie Pubellier

Non, pas toi ! est une œuvre construite par petites touches évoquant les *Petites madeines de Proust*, qui réunissent les arts de Terpsichore et Polymnie, au sein de laquelle les émotions qu'elle a engrangé durant toute son existence ressurgissent, et qu'elle nous fait partager avec une grande simplicité. Un travail qui met en exergue son tempérament primesautier, un tantinet frondeur et capricieux, son humour - irrésistible dans sa parodie des méthodes pédagogiques, - sa préciosité mais, surtout, une exubérance pour le moins débordante. Si elle n'avait pas été danseuse, elle aurait d'ailleurs pu tout aussi aisément et avec le même bonheur embrasser la carrière de comédienne... Quoi qu'il en soit, voilà une pièce captivante, émouvante et qui réchauffe les cœurs les plus endurcis ! Et, en outre, une sacrée performance...



Sierra Kinsora et Tudi Deline

Chacune des 5 représentations s'ouvrait chaque soir sur une piécette très courte, trop même, généralement l'œuvre d'une jeune artiste encore peu connue. A cette occasion, il m'a été donné de revoir une toute jeune danseuse que j'avais pu découvrir trois ans plus tôt à l'occasion du festival « En chair et en son » de 2017, Sierra Kinsora, dans une création intitulée *The colour* ; par son intériorité, son expressivité et sa tranquille assurance, elle m'avait évoqué l'art de Kazuo Ohno dans sa fabuleuse interprétation de *La Argentina* (voir dans ces mêmes colonnes au 26.10.2017). Dans ce spectacle, elle interprétait, avec le danseur Tudi Deline, une très courte pièce de danse butô, *30.000 ans et douze minutes*, dans laquelle elle apparaissait telle une ombre immatérielle, toujours aussi éthérée et envoûtante, captant l'énergie cosmique des spectateurs pour la concentrer, la démultiplier et la faire rejillir comme une aura autour de son corps. Fascinant.

J.M. Gourreau

Non, pas toi ! / Nathalie Pubellier & *30 000 ans et douze minutes* / Sierra Kinsora, Espace Culturel Bertin Poirée, Association franco-japonaise Tenri, Paris, du 16 au 22 janvier 2020, dans le cadre du Festival « Faits d'hiver ».

Espaces Magnétiques

DANSE Corps Monde | musique arts visuels — Site d'information indépendant

mardi 21 janvier 2020

Le charme de quoi, au juste ? (« Le charme de l'émeute », de Thomas Chopin)



Le Charme de l'émeute, Photo Valérie Frossard

La danse contemporaine a-t-elle la capacité à traiter d'un sujet explicitement politique ? C'est la question que je me posais en observant **Le Charme de l'émeute**, de Thomas Chopin, au Théâtre de la cité internationale (Paris), dans le cadre du festival de danse *faits d'hiver*.

L'après-midi la manifestation des Gilets Jaunes (la 62^e) était passée de nouveau dans ma rue (pacifiquement alors). J'avais pu observer les manifestants et la police. Certes, la création de Thomas Chopin n'est pas *Le Charme de la manifestation*. Dans une logique de protestation elle se situe un cran au-dessus.

Le chorégraphe veut réaliser « une chorégraphie du soulèvement. » Il explique dans la feuille de salle ceci : « Régulièrement je me rends dans les manifestations en «observateur participant». Je me pose toujours la question de leur intérêt dans l'histoire et la politique. » Cependant, une manifestation n'est pas une émeute.

Sur le plateau du théâtre, en ouverture, une femme est debout, immobile, face au public, le bras gauche levé, faisant avec les doigts le V de la victoire (semble-t-il, car, de ma place, il est difficile d'en être sûr). Elle garde cette position un temps. Pourquoi, je l'ignore. Puis on peut observer les cinq interprètes se mouvoir. Mais rien ne va vraiment se développer ni advenir. Le sujet n'est pratiquement pas traité. Il n'y a pas véritablement de collectif. C'est 1 + 1 + 1 + 1 + 1. C'est tout le contraire d'une émeute, qui est une violence collective faite pour se libérer d'une oppression (invisible ici). Où sont les énergies du soulèvement, les avancées, les reculs, les marches, les courses, les bruits, les cris, les odeurs, les peurs, les joies, les espoirs, les désespoirs, la folie, la sagesse, les destructions, les divers feux de véhicules et de bâtiments, les coups, la répression, ses blessés et ses morts, le sang ?

Le chorégraphe va passer à autre chose. Les interprètes se dénudent en partie. Les 3 hommes se mettent torses nus, les femmes sont plus effacées (l'une garde son T-shirt noir, l'autre son haut marron). Il est rare que des hommes se dénudent pendant une émeute. Distribuons donc un prix des garçons sexy : 1^{er} prix au jeune et talentueux Steven Hervouet, 2^e prix au trentenaire Simon Tanguy et 3^e prix à Benoît Armange. Un collectif se forme, mais dans le sexe (dans la scène d'ouverture la question affleurerait déjà : une femme assise face au public écartait ostensiblement les jambes, un couple s'embrassait, un homme basculait le bassin de l'avant à l'arrière, et inversement, de façon répétée). On se dit alors que le véritable titre est *Le Charme de l'orgie*. Pourquoi pas. Le collectif se poursuit dans la danse (enfin ?), une danse populaire, de Grèce peut-être ou de Turquie, puis de forts beaux masques orientent vers l'Inde. C'est le véritable sujet de la pièce, développé, concerné, passionnant. *Le Charme de la jouissance*. Il est de nouveau question d'émeute, pour toujours ne rien en dire. Puis on revient au vrai sujet.

Dans cette incapacité à traiter de l'émeute, on peut penser que le chorégraphe n'a pas travaillé, ne pense rien de son sujet, voire s'en fiche. Pourquoi pas. Il se situe à l'exact opposé du travail véritable du chorégraphe Israélien installé - réfugié en France Arkadi Zaidès. Dans *Archive*, ce dernier montre la domination des Israéliens sur les Palestiniens dans les Territoires occupés. Dans *Talos*, il présente le projet très avancé de l'Union européenne d'installer des robots aux frontières de l'Europe pour les contrôler.

Ce soir, on observe un collectif d'interprètes qui s'amusent, se séduisent, jouissent d'être ensemble. Pourquoi pas. Il s'agit en réalité d'une meute plutôt que d'une émeute. Et si il s'agissait d'un portrait du fonctionnement des interprètes entre eux, d'une compagnie de danse plus généralement, voire du milieu de la danse ? Le véritable titre est enfin trouvé : *Le Charme de la meute*. Pourquoi pas. Quand Thomas Chopin pense parler du monde tel qu'il va, il parle de son monde. C'est déjà pas mal, mais c'est autre chose. Si l'on fait des crêpes avec des potes, on n'est pas Marx rédigeant *Le Capital* ou *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, sans même parler d'artistes engagés comme Pier Paolo Pasolini, Jean Genet, Rainer Werner Fassbinder ou David Wojnarowicz. Sans doute n'est-il pas le seul chorégraphe dans cette situation.

À un moment un interprète demande par des gestes au public de le rejoindre sur le plateau, pour jouer avec lui en quelque sorte. Juste avant, curieusement, je me disais que je ne voulais pas faire partie de cette meute, que ce fonctionnement régressif ne m'intéressait pas, même si il se présente avec plein de charme.

On sort plutôt détendu et de bonne humeur de ce travail hors sujet, mais pas sans sujet, avec de solides qualités quand il ne traite pas son sujet.

Fabien Rivière

Le Charme de l'émeute, de Thomas Chopin, Théâtre de la cité internationale, Paris, Festival faits d'hiver, 17 et 18 janvier 2020. ICI

/ Thomas Chopin : "Le conflit reste un moteur dramaturgique puissant"

Alexandra Trinh -



30 janvier 2020

- Culture A la Une Arts Danse

Mouvement social Théâtre



Dans "le Charme de l'émeute", Thomas Chopin chorégraphie les soulèvements des quatre coins du monde. À voir au festival Faits d'hiver, jusqu'au 8 février en Île-de-France. ©Eric Raz/CCAS

Pour écrire "le Charme de l'émeute", spectacle de danse programmé au festival Faits d'hiver, partenaire de la CCAS, Thomas Chopin s'est immergé dans les luttes contre la loi travail. Danse, émeutes, manifs sauvages, occupations de l'espace public : entretien avec un chorégraphe qui croise les approches esthétique et politique des mouvements sociaux.

Depuis quand travaillez-vous sur le thème de la révolte ?



C'est la première pièce que j'écris sur le sujet, mais j'y travaille depuis 2014. Les financements ne sont pas venus tout de suite, parce qu'il ne se passait pas grand-chose en France de ce côté-là. Puis, il y a eu le mouvement contre la loi travail, Nuit debout, les étudiant-es qui ont protesté contre Parcoursup [la réforme de l'orientation après le bac, ndlr], les gilets jaunes, les grèves, les

manifestations pour le climat... L'actualité devenait trop forte pour que les programmeurs passent à côté de ce sujet.

Mais c'est un sujet qui m'a toujours intéressé. Je me suis beaucoup nourri des mouvements à l'international, avant de rejoindre celui contre la loi travail en France. Depuis la crise financière de 2008, le peuple grec s'est révolté contre les restrictions budgétaires voulues par Bruxelles. 2011 aussi a été une année importante de révolte : il y a eu les printemps arabes, les Indignés espagnols, Occupy Wall Street... Puis on a assisté à l'occupation de la place Taksim à Istanbul, en Turquie [contre le pouvoir autocratique du président Erdogan, ndlr], et la révolte contre l'augmentation du prix des transports au Brésil en 2013, la révolution en Ukraine en 2014...

Vous êtes donc descendu dans la rue pour préparer votre spectacle ?

Oui. Mais il m'a fallu prendre du recul pour l'écrire. D'ailleurs, je me suis interrogé sur l'intérêt de créer une pièce sur le sujet alors que c'était dans la rue que les choses se passaient, qu'il fallait agir. Cela dit, nous avons besoin de poésie pour équilibrer le monde réel. Le philosophe Jacques Rancière parlait des ouvriers qui lisaient de la poésie le soir sur les piquets de grève.

La pièce est aussi une façon de contribuer au débat, par les questions qu'elle pose. C'est une radiographie du monde actuel. Le thème est éminemment politique : pour preuve, j'ai discuté avec un programmeur que j'ai senti proche des idées du gouvernement, et, pour lui, il était impensable de montrer des émeutiers sur scène ! Il préférait que les gens discutent tranquillement autour d'une table. C'est un peu compliqué d'écrire un spectacle de danse sur des gens qui discutent autour d'une table... (rires). Le conflit reste un moteur dramaturgique puissant. Mais je n'ai pas la prétention de faire du théâtre politique. Les gens qui occupent le terrain tous les samedis depuis plus d'un an font plus de politique que moi.

"La danse demeure un art d'État. Il n'est pas forcément évident de demander des subventions pour un spectacle qui traite de thèmes politiques."



Spectaculaires, symboliques, silencieuses : les actions militantes mettent le corps en jeu, tout comme la danse.
©Eric Raz/CCAS

La danse contemporaine en France traite plutôt de l'intime et des émotions, et rares sont les spectacles qui abordent des thèmes engagés.

C'est vrai. Mais la danse demeure un art d'État. Il n'est pas forcément évident de demander des subventions pour un spectacle qui traite de thèmes politiques. Cela peut aussi lisser une certaine forme d'engagement. Il y a des lignes budgétaires publiques attribuées aux thématiques du vivre ensemble, de la mixité, de la diversité. Lorsqu'on est en recherche de financement, ces exigences budgétaires peuvent donc d'une certaine façon orienter la création.

Le théâtre est lui aussi à la recherche de subventions, mais, grâce au texte, il a pu s'engager plus facilement – qu'on pense aux pièces de Molière. En comparaison, la danse s'est plutôt orientée vers une recherche esthétique : depuis la danse classique, créée sous Louis XIV, jusqu'au retour, aujourd'hui, du "beau geste" et de la virtuosité, comme dans le hip-hop, qui, de fait, traite moins de thèmes engagés. C'est donc aussi pour pouvoir aborder plus facilement des thèmes de société que je situe mon travail à la frontière entre la danse et le théâtre.

Votre spectacle provoque des sentiments contradictoires, notamment face à la violence, entre effroi et fascination. D'où vient selon vous cette fascination pour la violence que nous éprouvons parfois ?

C'est la question que pose le titre du spectacle, "le Charme de l'émeute". Cette fascination de la guerre existe en nous depuis longtemps, car l'homme a dû se battre pour survivre depuis la nuit des temps. Dans notre société, je pense qu'il y a un supplément d'énergie dont nous ne savons pas quoi faire. Nous l'exprimons dans le sport, mais cela ne suffit pas. C'est une dynamique qui, finalement, révèle notre archaïsme.

Cela pose aussi la question suivante : pourquoi le fait de vivre en harmonie nécessite-t-il un tel effort ? Si on répète sans arrêt l'expression "vivre ensemble" depuis quinze ans, c'est bien qu'il y a un problème. Le conflit est omniprésent : dans les écoles, les familles, les quartiers... Il faut sans arrêt dompter la bête en nous. Nous sommes obligés de maîtriser nos émotions, parfois trop, et de temps en temps, cela déborde.

Un peuple qui ne déborde pas, c'est angoissant. Les émotions nous font souvent peur ; dans la danse, l'émotion est taboue, car on considère qu'elle risque d'altérer le mouvement. Or dans la vie, on a parfois besoin de se laisser entraîner dans un tourbillon d'affects, d'émotions pour retrouver un certain équilibre mental.

"L'émeute repose sur un rapport conflictuel, avec une chorégraphie militaire : il y a des mouvements offensifs et défensifs, d'occupation puis d'abandon de places."



Muni-es de "frites" en mousse, les danseurs et les danseuses figurent les violences policières. ©Eric Raz/CCAS

Y a-t-il une chorégraphie de l'émeute?

Il existe en tout cas des stratégies à l'œuvre dans l'émeute, notamment avec le retour du "cortège de tête", depuis les manifestations contre la loi travail de 2016. Avant, les manifestant-es non encarté-es se plaçaient en queue de cortège. En 2016, ils en ont pris la tête, et sont devenu-es presque aussi nombreux que les manifestant-es encadré-es par les syndicats. Cela modifie la chorégraphie du cortège, car ils n'ont pas du tout la même manière de se déplacer : ils ne marchent pas tranquillement, ils provoquent des ruptures de rythme.

Cette chorégraphie est également liée aux stratégies policières. Auparavant, les forces de police évitaient le corps à corps. Aujourd'hui, la police passe son temps à découper les cortèges, à "nasser" les gens ; les policiers rentrent même au cœur des cortèges et se battent. Ce changement est aussi motivé par la tactique des Black Blocs : habillé-es en civil, ils démarrent la manifestation au sein des cortèges, puis mettent leurs "uniformes" et vont harceler les forces de l'ordre. Enfin, ils enlèvent leurs vêtements noirs pour retourner dans les cortèges. Ce corps à corps rend les manifestations de plus en plus violentes.

La chorégraphie des manifestations "sauvages", non déclarées, est également intéressante, par exemple avec les gilets jaunes et leurs petits cortèges éparés, qui formaient chacun un cœur de manifestation, et ne marchaient pas au même rythme. Enfin l'émeute repose sur un rapport conflictuel, avec une chorégraphie militaire : il y a des mouvements offensifs et défensifs, d'occupation puis d'abandon de places. En danse, le quadrille est d'ailleurs d'origine militaire.

Peut-on établir des ponts entre le carnaval, autre grande manifestation populaire, les manifestations et les émeutes ?

Ce sont tous des moments collectifs. La grande différence entre carnaval et émeute réside quand même dans le fait que le premier est un moment institué, où l'on peut "jouer" à renverser la société, afin de mieux faire accepter l'ordre et la norme qui règnent habituellement. L'émeute est plus subversive, car elle peut surgir à n'importe quel moment. Mais le carnaval pouvait aussi se transformer en émeute.

Cependant, aucun des deux n'a pour objectif la révolution, au sens de remplacer un pouvoir par un autre. La révolte comme l'émeute ont pour objectif de recréer du commun. Les gilets jaunes, en se retrouvant tous les samedis, ont créé des liens, et partagé autre chose que de la colère : ils ont recréé des agoras, qui sont des pratiques très anciennes. On est revenu à une certaine pensée autogestionnaire, avec les ZAD (zones à défendre), "l'AG des AG" à Commercy [un rassemblement de toutes les assemblées générales de gilets jaunes de France, ndlr]. La crise de la démocratie représentative génère ce besoin d'autogestion.

C'est aussi ce que révèle le mode opératoire de l'occupation des places : il s'agissait de recréer de la démocratie, des assemblées générales sur ces places qui étaient accaparées précédemment par les gouvernements. Le pouvoir local a créé les ronds-points et a parfois déplacé des maisons pour cela. Aujourd'hui, les gilets jaunes ont repris les ronds-points : on assiste à un retournement de l'Histoire !

La lutte est inscrite dans un territoire. Dans les années 1970, elle était internationale et s'inscrivait dans les idéologies, dans une perspective presque messianique et utopique. Aujourd'hui, on occupe une place, on discute de l'organisation de cette place, puis de celle de la société. La démarche est beaucoup plus concrète.

"Le peuple doit occuper l'espace public et descendre dans la rue lorsque l'espace médiatique est accaparé par d'autres."



Vêtus de noir, colorés ou masqués, les danseurs et les danseuses manifestent leur puissance corporelle, au son des manifestations des quatre coins du monde. ©Eric Rez/CCAS

Pensez-vous que manifester et faire grève soient des modes d'action dépassés ?

Pas forcément. Le peuple doit occuper l'espace public et descendre dans la rue lorsque l'espace médiatique est accaparé par d'autres. Alain Bertho, anthropologue spécialiste de l'émeute, parle du rendez-vous manqué entre gilets jaunes et syndicats. Le mouvement des gilets jaunes était assez inédit, et là, les syndicats reviennent en force avec la grève la plus longue de l'histoire des mouvements sociaux français. C'est la conjonction des deux modes opératoires qui permettra d'obtenir un résultat. Ensuite, le changement se fera dans les urnes. C'est ce qui s'est passé au moment du Front populaire, la gauche est arrivée au pouvoir après des décennies de mouvements sociaux, par la pression de la rue.

Et vous, qu'est-ce qui vous révolte aujourd'hui ?

L'injustice sociale : il y a beaucoup de précarité aujourd'hui dans ce pays, certains secteurs sont complètement déstructurés, ubérisés. On y a instauré la flexibilité sans la sécurité. Concernant le mouvement contre la réforme des retraites, le monde de la culture ne s'est pas beaucoup mobilisé, mis à part quelques tribunes publiées dans la presse, parce que nous, artistes, avons intégré depuis longtemps que nous n'aurons aucune retraite et devons travailler très longtemps ! Mais je considère que j'ai un engagement social concret : cela fait vingt-cinq ans que je travaille dans les quartiers populaires de Bobigny, et j'interviens à Stains en temps qu'animateur socioculturel. C'est ma façon de militer.



Thomas Chopin et la danseuse Johanna Lévy (à g.) débattent avec le public à l'issue du spectacle, le 18 janvier 2020 au théâtre de la Cité internationale (Paris). ©Eric Razi/CCAS

Festival Faits d'hiver : quand l'émeute et l'intime se dansent

Jusqu'au 8 février, le festival Faits d'hiver, partenaire de la CCAS, part une nouvelle fois à la conquête de l'Île-de-France. Spectacles à partir de 5 euros, avec la CMCAS Seine-Saint-Denis.

20 février 2020

« Charme de l'émeute » de Thomas Chopin

L'ému de l'émeute

La manif, le soulèvement ou la révolte relèvent des thèmes récurrents de la danse (*Insurrection* d'Odile Duboc, 1989). Mais si les artistes africains, par exemple, en font une lecture politique, Thomas Chopin la lit comme l'émotion collective d'une aventure esthétique. La politique y reprendra cependant ses droits, même au prix de la désillusion.



"Le Charme de l'émeute" – Thomas Chopin © Christophe Beauregard

La manifestation, voire l'émeute, constitue une figure sinon fréquente du moins bien repérée du corpus chorégraphique, la masse qui marche y exprime une vue de la dévastation, chez Graham dans *Steps in the Street* (1936) ou bien, métaphorique et abstraite, quelque chose de l'annihilation de l'individu par la masse dans le *Joe* (1984) de Jean-Pierre Perrault. La figure de l'émeute devient même centrale dans la danse tunisienne qui a suivi les événements de 2010, ainsi dans *Sacré Printemps* (2015) d'Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou ou dans les pièces récentes d'Imed Jemaa.

Avec le chorégraphe burkinabè Serge Aimé Coulibaly, dans *Nuit Blanche à Ouagadougou* (2014), l'émeute et l'insurrection deviennent à la fois l'expression d'un rêve politique et un témoignage de

la rébellion.

La singularité de l'approche du *Charme de l'émeute*, la nouvelle pièce de Thomas Chopin, tient dans sa vision quasi apolitique. On ne sait rien des motivations de son groupe, aucun des danseurs n'arbore de pancartes, personne ne crie de slogan. Cette émeute se résume en une épure stylisée, mais, comme le répond Romain Huët à propos de son livre *Le Vertige de l'émeute* (PUF, 2019), « Il y a dans l'émeute une recherche de spectaculaire, quelque chose de l'ordre du démonstratif ; on se donne à voir. » Et en cela l'émeute tient de l'expérience esthétique, mais avec une dynamique que traduit finement ce *Charme de l'émeute* et qui fait de cet objet a priori politique, un pur sujet chorégraphique.

La pièce est construite comme un long plan-séquence où le glissement de la gestuelle permet la transition, sans heurt et sans interruption, à l'exception de la fin, nous y reviendrons. Tout commence donc dans le coin haut de jardin. Le groupe s'est constitué. Ils sont cinq. Ils attendent sans doute quelque chose, à l'image de cette figure immobile détachée des autres et qui toise un adversaire absent. Une fausse tension, faite de postures et de conventions, avec les costumes indiquant le rôle : lunette de natation, casque, chèche et blouson...



"Le Charme de l'émeute" – Thomas Chopin © Valérie Frossard

Bande-son illustrative d'éclats, d'explosions et de rumeurs. De postures en libido, l'émeute devient le moment où se libère un désir charnel, une érotique de l'insurgé comme un pied de nez aux règles sociales. Et très normalement, cela glisse vers la ronde dionysiaque et le sacrifice rituel d'un membre frappé au sol, vers l'excès. Même quand un des danseurs feint d'appeler le public à rejoindre la manifestation sur le plateau, cela sonne comme le plaisir d'une ola que l'on voudrait lancer des tribunes, comme l'appel au soutien d'un groupe de rock à son public. Cela sonne comme un moment d'érotisme collectif.

Et que faire après l'orgie –le déchaînement de violence en l'occurrence– sinon réinventer un ordre. Le

déploiement spatial des danseurs se structure ; la révolte, puis l'exubérance et la bacchanale aboutissent au défilé, à ce carnaval de figures cherchant à se ranimer dans l'excès ordonnancé.

Vision sombre de que cette émeute vidée de son contenu politique. Rendue à sa forme, elle n'est donc qu'une posture esthétique de l'excès, une mise en scène de soi-même en rebelle. Et le propos de Thomas Chopin s'interrompt. Le noir se fait, on croit la fin. Mais la lumière revient sur le groupe qui se livre à un genre de petite danse de salon élégante et raffinée, comme un « Vingt-ans après » chic et légèrement canaille. Le vraimessage politique de ce *Charme de l'émeute* se trouve là, et dans ce qu'en aurait pu écrire Frédéric Fajardie, citant Napoléon, dans son impeccable *Jeunes femmes rouges toujours plus belles* (Messidor, 1990) : « Dans les révolutions, il y a deux sortes de gens, ceux qui les font et ceux qui en profitent ».

Vu à Paris le 17 janvier 2020 , Théâtre de la Cité Internationale, dans le cadre du festival Fait d'Hiver

Représentations du *Charme de l'émeute* :

Les Halles de Schaerbeek à Bruxelles le 25 mars 2020

Le Sablier à Iffs le 5 Mai 2020

Catégories:

[Spectacles](#)

[Critiques](#)

tags:

[Festival Faits d'Hiver](#)

[Thomas Chopin](#)

[Aïsha M'Barek/Hafiz Dhaou](#)

[Jean-Pierre Perreault](#)

[Odile Duboc](#)

[Romain Huët](#)

[Serge Aimé Coulibaly](#)

[Frédéric Fajardie](#)

[Imed Jemaa](#)

Nach « J'ai besoin d'hybrider mon krump pour continuer à danser »

Propos recueillis par [Wilson Le Personnic](#). Publié le 25/11/2019



Né dans la rue aux Etats-Unis, le krump s'immisce depuis maintenant quelques années dans les institutions et sur les plateaux de danse contemporaine. Popularisé par le film *Rize* de David La Chapelle en 2005 et par l'essor de Youtube, cette pratique urbaine s'est largement exportée à travers les continents, jusqu'à finir par occuper la scène de l'Opéra de Paris cet automne dans *Les Indes galantes* mis en scène par Clément Cogitore. Si le krump reste cependant peu visible dans le milieu de la danse contemporaine en France, la danseuse et chorégraphe Nach se fait remarquer en 2017 avec son premier solo *Cellule*. Sa deuxième pièce *Beloved Shadows* résulte d'un long voyage au Japon à la rencontre des maîtres butô et confirme l'intérêt toujours vivace des artistes occidentaux pour la danse traditionnelle japonaise. Du toit du Décathlon de Montreuil jusqu'aux montagnes d'Hakuba au Japon, Nach revient dans cet entretien sur son parcours et sa pratique actuelle du krump à l'image de cette danse : en perpétuel mouvement.

Vous avez commencé le krump sur le tard, vers 20 ans... Pouvez-vous revenir sur votre parcours, votre relation à la danse, avant que vous ne découvriez cette pratique ?

Avant de faire du krump je ne pratiquais pas la danse, excepté dans un cadre intime, en soirée avec des amis ou en famille. Petite, j'ai toujours été entourée par des adultes en train de danser. J'ai des souvenirs très forts de corps en sueur et de danser dans des appartements de la Cité de l'Etoile à Bobigny. Mes parents, originaires des îles du Cap-Vert, sont nés et ont grandi au Sénégal avant de venir s'installer en France. Ils dansaient aussi bien des danses traditionnelles et sociales comme le sabar et le funaná mais aussi sur la Funk, le reggae, la Motown... Mais pour moi ma relation au corps n'a pas été quelque chose d'inné : adolescente je n'étais pas à l'aise avec mon propre corps et je n'étais pas très sociable... En 2007, juste après avoir eu le bac, je décide de partir un an en Australie, avec sans doute le besoin de repartir à zéro dans un nouvel environnement... J'y ai découvert alors la liberté du corps en mouvement, et depuis j'ai toujours eu du mal à rester une année complète dans un même endroit... Lorsque je rentre en France, je m'installe à Lyon pour faire une licence d'anglais. A côté je pratique le violoncelle et je travaille dans un café en face de l'Opéra. Puis un jour, derrière la vitrine du café, je vois sur le parvis un groupe de trois jeunes en train de danser. Je reconnais aussitôt les gestes de krump pour avoir vu quelques années plus tôt le film *Rize* de David La Chapelle. A la sortie du travail j'ai pris mon courage à deux mains et je suis allée les aborder. Vu qu'ils venaient toujours se poser à cet endroit pour danser, je les voyais souvent et j'ai commencé à les fréquenter. J'étais curieuse et fascinée par cette danse et très vite je leur ai demandé de m'apprendre quelques gestes, la base... Je dois avouer qu'au tout début je ne ressentais rien, c'était même inconfortable, pas du tout naturel... Puis au fur et à mesure, je ne les voyais plus seulement pour traîner, mais pour pratiquer avec eux.

A quel moment avez-vous eu le déclic nécessaire pour vous sentir à l'aise ?

Je rencontre un jour une vingtaine de danseur-se-s lors d'une session à Lyon. Je découvre les grandes têtes de la discipline, chacun avait un blaze et était connu par les autres. Au milieu de tous ces hommes je vois une jeune femme avec des dreads... C'était la première fois que je voyais une femme dans ce milieu qui est très majoritairement masculin. Lorsqu'elle dansait au milieu des hommes en cercle, elle avait une présence folle, une force incroyable. Chacun de ses pas et de ses gestes était accompagné par des acclamations, des cris de la part des autres danseurs autour d'elle... Je crois que j'ai eu le déclic à ce moment-là. J'ai toujours eu un fort intérêt pour la danse hip-hop, plus jeune je regardais énormément de clips, j'étais fascinée par Aaliyah, Ciara, par les clips de Missy Elliott, et par toutes ces figures féminines afro américaines qui forçaient le respect : comment elles s'imposaient face aux hommes dans leur milieu. Je crois que je voulais, moi aussi, être puissante à cet endroit. J'ai alors continué à m'entraîner, de plus en plus, au détriment de ma pratique de la musique, je devenais obsédée par la danse... Puis j'ai commencé à participer à des sessions et j'ai découvert pour la première fois la sensation qu'on éprouve lorsqu'on est au centre du cercle, au milieu de tous les autres corps en excitation : les gens hurlent, réagissent à chacun de tes gestes, tu n'as plus peur de rien, tout devient instinctif, tu ne sais plus qui tu es ni où tu es, tu existes simplement, les gens te considèrent, tu as un pouvoir énorme à cet instant précis... En 2010, après ma licence je décide de quitter Lyon et de continuer un master de musicologie à Paris. Je rencontre alors de nouveaux danseur-se-s krump, de nouveaux lieux, une nouvelle dynamique...

Comment votre pratique du krump a-t-elle évolué à Paris ?

Grâce à des amis krumpeur-se-s de Lyon, j'ai rapidement trouvé les lieux où se réunissent les danseur-se-s pour pratiquer : dans le métro à la Défense, à Châtelet-Les Halles, sur le toit du Décathlon de Montreuil... Aujourd'hui on se retrouve sous la Géode dans le Parc de la Villette, au 104, le jeudi à la Halle Pajol... On se partageait entre nous énormément de liens vidéos, avec Tight Eyez, Big MiJo, des danseurs qu'on pouvait tous voir dans *Rize*... Et je voyais énormément de captations amateurs sur Youtube filmées dans un lieu à Los Angeles : le Gully Blokk Session. Je crois que j'ai eu besoin d'aller à la source de la discipline (le krump est né à Los Angeles dans les années 2000 suite à des émeutes raciales, ndlr) : sans prévenir personne je suis partie à Los Angeles avec une amie. Nous avons passé plusieurs jours à Compton à chercher ce lieu en demandant à des inconnu-e-s dans la rue... A la fin de la semaine nous avons finalement trouvé la salle et en rentrant à l'intérieur il-elle-s étaient tou-te-s là... Tight Eyez, etc. Personne ne faisait attention à nous, les gens s'échauffaient en petit groupe chacun de leur côté... J'étais énormément stressée... Je m'échauffais timidement de mon côté, je croisais parfois leurs regards... Puis tout le monde s'est rassemblé pour danser. Lors d'une session, il faut pousser pour rentrer dans le cercle, personne n'attend quoi que ce soit de toi, il faut prendre ta place... Mon cœur s'emballait, la pression me prenait à la gorge... au bout d'un moment un danseur a compris que j'avais envie de me jeter dans le cercle mais que c'était la première fois que j'étais là et que je n'étais pas américaine... il m'a demandé alors si je voulais y aller, j'ai fait signe que oui et je suis rentrée dans le cercle ! Ce moment a été filmé : on y voit Tight Eyez en train de me hyper, me donner de la force. Pas mal de krumpeur-se-s à Paris ont ensuite vu la vidéo sur Internet et m'ont demandé comment était L.A... J'étais fière.

En 2013, vous participez à la nouvelle création du chorégraphe Heddy Maalem, *Éloge du puissant royaume* avec d'autres danseuses et danseurs krumpers. Comment êtes-vous passée de cette pratique « urbaine » à danser sur « un plateau » ?

Après mon master en musicologie, je travaillais en tant qu'assistante de programmation et d'action culturelle pour un festival jeune public à Montreuil. Un ami danseur me parle d'une audition pour la nouvelle pièce d'un chorégraphe contemporain avec des danseur-se-s krump. Dans un premier temps je n'y vais pas mais mon ami insiste pour que je participe à une nouvelle audition car le chorégraphe ne trouvait toujours pas de danseuse... Finalement je passe l'audition devant Heddy Maalem et je suis sélectionnée pour participer au projet... Je quitte mon travail et je découvre alors le monde professionnel de la danse : la création contemporaine, être interprète pour un chorégraphe, l'intermittence... Son regard et sa manière de travailler nous ont énormément déplacé-e-s dans notre pratique et notre façon de concevoir la danse. J'ai appris à m'échauffer, à entretenir mon corps, à travailler en groupe... C'était pour nous une nouvelle réalité : on découvrait le monde de la danse contemporaine comme des enfants, on parlait sans filtre avec les directeur-ric-e-s de théâtre... Nous avons été en tournée avec cette pièce pendant 4 ans : nous sommes allé-e-s partout en France, en Europe, à Dubaï, en Corée... Après l'aventure d'*Éloge du puissant royaume* tou-te-s les danseur-se-s ont plus ou moins quitté le milieu de la danse contemporaine pour reprendre leur pratique du krump. J'ai senti pour ma part que j'avais encore besoin de danser et de travailler avec des artistes : Heddy m'offre le solo *Nigra sum*, *Pulchra es* avant de partir à la retraite, je collabore en 2016 avec Bintou Dembélé pour son duo *S/T/R/A/T/E/S quartet*, je m'essaye au théâtre avec *La neuvième nuit nous passerons la frontière* de Marcel-Louis Bozonnet, je collabore en 2018 avec Johanna Faye pour son trio *Afastado Em*.

En parallèle de ces différentes collaborations, vous vous aventurez en 2017 dans la création avec votre premier solo *Cellule*.

Cette transition vers l'écriture a été très naturelle : après l'expérience de plateau en tant qu'interprète j'ai eu envie de créer quelque chose de plus personnel, qui m'appartient. Heddy m'a toujours répété qu'une bonne interprète n'était pas forcément une bonne chorégraphe, et inversement... Il a eu une importance majeure dans la suite de mon travail, pour ma culture chorégraphique, pour affirmer la spécificité qui faisait de moi une artiste à part entière et ma volonté de poursuivre ensuite cette pratique en tant que chorégraphe. Je me suis profondément questionnée sur ce qui m'animait en tant que danseuse, en tant qu'artiste. C'est à cet endroit-là que j'ai commencé à développer ma recherche, en puisant à l'intérieure de moi-même, dans mes peurs, mes doutes, mes désirs, mes amours, ma propre histoire...

Quels étaient les enjeux, pour vous, de transférer cette pratique urbaine au plateau ?

En tant que chorégraphe, le plateau a été un nouvel espace de liberté, comme la rue avait pu l'être lorsque j'ai commencé à danser. Pratiquer dans la rue m'a permis de sortir d'une solitude, de vivre une fraternité, une masculinité, un rapport aux autres très fort que je n'aurais sans doute jamais éprouvé dans un autre contexte... Je me suis énormément questionnée sur ce déplacement, sur ma nécessité à vouloir être seule au plateau... Je suis allée chercher cette énergie qui m'anime lorsque je danse au milieu des autres krumpers. Dans une battle je sens cette énergie qui monte juste avant de me jeter dans le cercle, je sens mon visage qui change face à mon adversaire, je suis comme possédée par une énergie qui déborde. Je souhaitais amener cette puissance au plateau, où je ne suis plus contre un adversaire mais face à moi-même. Aujourd'hui je peux dire que les sensations que j'ai lorsque je suis sur scène sont aussi puissantes que lorsque je suis noyée dans l'agitation d'une session ou d'une battle... Mon écriture du plateau reste d'ailleurs profondément liée à une forme d'improvisation que je retrouve aussi lors de ces moments. La recherche en studio a permis d'analyser cette écriture, cette gestuelle, trouver les occurrences, isoler des mouvements, travailler des états de corps... Si je fais des spectacles aujourd'hui, je continue toujours d'aller à des sessions, de prendre des workshops avec des krumeur-se-s, de faire des battles... Je ne veux pas perdre cette sensation dans mon corps, je veux rester connectée à l'énergie qui transpire de ces lieux...

Votre nouvelle création *Beloved Shadows* résulte d'une résidence à la Villa Kujoyama à Kyoto. Comment est née cette envie d'ailleurs ?

Je sens que j'ai besoin, si je veux continuer à danser, de rencontrer de nouvelles personnes, de nouvelles manières de bouger, de me confronter à d'autres cultures, à d'autres regards. Après toutes ces années, je crois que j'ai eu besoin d'hybrider mon krump pour continuer à danser. C'est pour moi essentiel de stimuler mon écriture, de provoquer des expériences... Je suis partie six mois au Japon car je nourrissais un fantasme autour de cette culture, et tout spécialement pour le butô et son histoire. Je crois que ma curiosité est née lorsque j'ai vu pour la première fois des photos de butô... J'avais eu le même sentiment de répulsion lorsque j'ai découvert le travail d'Antoine Agatha. Je trouvais ces photos extrêmement perturbantes mais elles me fascinaient dans leur étrangeté. Mon intérêt s'est intensifié lorsque j'ai découvert que le butô était apparu, comme le krump, en réaction à un événement violent : ces deux danses prennent chacune racine dans la douleur, la révolte... Puis en voyant certaines photos de Tatsumi Hijikata, je me suis mise à voir des similitudes physiques entre les deux disciplines : les corps y sont tordus, les visages sont grimaçants... Corporellement, je sentais des connexions extrêmement fortes avec cet imaginaire, j'avais réellement besoin de faire ce déplacement, d'aller à la source de ces images, de traverser moi aussi ces états de corps...

Vous êtes partie à la rencontre des grands maîtres du butô. Comment s'est déroulée votre recherche sur place ?

J'ai profité d'être sur place pour me confronter à un maximum d'enseignements différents. J'ai fait un stage avec Moe Yamamoto, qui est un ancien danseur de Tatsumi Hijikata. Nous avons pu avoir accès à ses notes, à des images... Je me souviens avoir marché pendant une demi-heure en imaginant que j'étais une fleur pleine de pollen... Ces exercices à partir d'images concrètes m'ont vraiment questionnée sur mon propre corps et sur les images que j'incarne lorsque je danse du krump. J'ai également fait un stage avec Akira Kasai. C'était extrêmement particulier car, contrairement aux autres stages que j'ai pu faire, j'étais la seule étrangère et il n'y avait pas d'interprète pour faire la traduction des consignes... Akira Kasai proposait des exercices qui mettaient en jeu le ressenti et la pesanteur : l'exploration du corps était très différente de celle que j'avais eue avec Moe Yamamoto. J'ai aussi pratiqué avec Nobuyoshi Asai, qui est un ancien danseur de Sankai Juku. Contrairement aux autres maîtres butô que j'ai pu rencontrer, Nobuyoshi et moi faisons partie de la même génération. Nous avons pu longuement discuter, échanger sur nos pratiques respectives, parler de ma présence ici, de ma recherche personnelle, de l'hybridation du butô... Mon expérience la plus marquante reste mon stage avec Akaji Maro et les membres de sa compagnie Dairakudakan. C'était dans la vallée d'Hakuba aux pieds des montagnes. Nous étions une trentaine de danseuses et danseurs, des Japonais, des Européens, des Chinois... On se levait tous les matins à six heures, on lavait nos dortoirs, on préparait à manger ensemble, on avait des activités sportives... On pratiquait différentes formes d'exercices tous les jours... Je me souviens que j'étais extrêmement fatiguée car les muscles que j'utilisais ici n'étaient pas les mêmes que ceux que j'avais l'habitude d'utiliser avec le krump... Le troisième jour tous les hommes se sont fait raser la tête lors d'une cérémonie. J'ai demandé à participer et ils m'ont rasé le crâne aussi... A la fin du stage, nous avons présenté un spectacle avec des chorégraphies très précises et burlesques : nous étions nu-e-s en string, peints entièrement en doré, certain-e-s avaient des lanières en cuir, Akaji Maro était en robe de mariée avec une perruque blanche et une grande moustache... C'était une expérience bouleversante que je n'oublierai jamais.

Aujourd'hui, avec du recul, comment ce déplacement a-t-il nourri votre pratique du krump ?

Déjà, être baignée pendant plusieurs mois dans ce contexte très particulier a provoqué des changements dans ma danse. Au bout de quelques mois, le chaos parisien, le métro, etc., ont commencé à me manquer... Depuis toujours ma pratique du krump se nourrit énormément de l'agitation de la ville, du bruit, de la vitesse, du flux des corps... Quelques mois avant tout ça, je dansais dans les favélas de Medellín en Colombie ! Au Japon, il y a un autre rapport à l'espace, tout semble être extrêmement maîtrisé... et cette forme de sérénité peut, chez moi, ironiquement, épuiser mon énergie... Cependant, cette lenteur caractéristique dans le butô a ouvert de nouvelles portes sur la manière d'envisager les forces à l'intérieur de ma pratique. Le krump est brut, dans l'urgence, les gestes sont comme des impacts. Cette autre temporalité du mouvement dans le butô m'a donné envie d'explorer et de me laisser le temps de vivre les sensations qui me traversent, mais surtout de les contempler. J'ai vu dans le butô quelque chose proche du krump, dans la manière que j'ai de m'offrir aux autres. C'est extrêmement dur pour moi de me laisser regarder dans cette lenteur, j'ai l'impression d'être vulnérable, de révéler d'autres états de fragilité.

Étape de travail vue au Festival C'est Comme Ça ! organisé par L'échangeur CDCN-Hauts-de-France. Photo © André Baldinger.

*Beloved Shadows, les 12 et 13 décembre au CDCN – Atelier de Paris
Le 21 janvier 2020 à la MPAA, en partenariat avec le Festival Faits d'hiver*

DANSE

Beloved Shadows

12 Déc - 13 Déc 2019

Vernissage le 12 Déc 2019

📍 ATELIER DE PARIS / CDCN

👤 NACH

Est-ce une danse solitaire ou bien un duo avec une « ombre bien-aimée »? Est-ce un peep-show sensuel ou un confessionnal angoissé ? *Beloved Shadows*, la nouvelle chorégraphie élaborée par la danseuse Nach, est tout ceci et bien plus encore.



La danse a toujours fait partie de la vie de Nach, occupant une place centrale dans la culture capverdienne de sa famille. Cependant, ce n'est qu'à 22 ans qu'elle en fait sa passion et profession, suite à une rencontre coup de foudre avec la danse urbaine appelée le krump. Après le succès de *Cellule* (2017), sa première composition chorégraphique, Nach revient avec un autre solo : *Beloved Shadows* (2019).

Fruit d'une résidence artistique dans la Villa Kujoyama à Kyoto, le spectacle mêle krump et Butô, deux danses nées dans la douleur et la révolte. La première danse s'est développée dans des quartiers pauvres de Los Angeles, suite aux émeutes de 1992, déclenchées par les violences racistes de policiers ; la seconde est fondée par Tatsumi Hijikata dans le Japon des années 1960, en réaction à l'horreur de la guerre et à l'occupation américaine. Nach y puise toute l'intensité requise pour danser l'amour et la mort.

***Beloved Shadows* : un peep-show-confessionnal**

Ornée de miroirs et illuminée de néons écarlates, la scène a l'apparence d'un peep-show. Mais un peep-show qui aurait le rôle d'un confessionnal, intimiste et introspectif, où la passion humaine se dévoile sous toutes ses facettes. Sensuelles comme violentes, sexuelles comme funestes. Le corps joue avec la tension musculaire et le lâcher-prise, incarnant douleur et jouissance. Il s'agit de danser l'emprise physique du désir, entre envoûtement, dévorement et torture. *Beloved Shadows* met ainsi au cœur de la vie comme de l'art l'amour : Eros, perçu comme l'énergie vitale qui impulse la puissance créatrice de l'individu et de l'artiste. Mais cette force est mise à l'épreuve par la mort : celle de l'amour, de l'amant, et la sienne.

Fantômes et fantasmes dans *Beloved Shadows*

Beloved Shadows se présente notamment comme une série d'hallucinations romantiques, au cours desquelles la danseuse rencontre un amour perdu, un fantôme fantasmé. Les vivants se mêlent ainsi aux morts, le réel à l'irréel, créant une brèche entre deux univers distincts. Nach interroge cette intersection-même, créée par la danse : devient-elle fantasque en imaginant cette rencontre ? Devient-elle spectre en convoquant d'autres personnages ? La voici, en effet, qui disparaît pour incarner une vieille femme ou une boxeuse. La voici littéralement hantée. La danse dépasse ainsi l'individu pour accueillir des générations entières, toutes préoccupées par l'amour et la mort. « Dans ma danse, il y a mes ancêtres, il y a ces femmes, puissantes, fragiles, désirantes, belles, combattantes...des mères, des sœurs, amantes, grands-mères, exploratrices, créatrices...chairs puis cendres. », conclue Nach.

Théâtre du blog

Beloved Shadows, chorégraphie et interprétation de Nach, musique de Koki Nakano

Posté dans 16 décembre, 2019 dans [critique](#), [Danse](#).

Beloved Shadows, chorégraphie et interprétation de Nach, musique de Koki Nakano

Le krump, danse urbaine née des émeutes à Los Angeles dans les années 2000, développe une gestuelle codifiée et très virile : frappe du pied (stomp), balancement des bras (arm swing), mobilité de la poitrine (chest pop), cris et grimaces (gimmicks), autant d'exutoires expressifs à la violence concentrée dans le corps. Le butô, en revanche, se caractérise par des mouvements lents et ritualisés et des torsions sinueuses. C'est donc une danse retenue que propose cette krumpeuse, crâne rasé et poudrée de blanc comme les interprètes de la compagnie japonaise Sankai Juku.

La pénombre livre aux regards son torse nu à la large carrure. Accroupie devant une structure de trois écrans triangulaires bordés de tubes fluorescents, Nach déploie les bras comme les ailes d'un puissant oiseau. Au rythme de percussions (bruits de verre brisé, craquements) émergeant d'une nappe sonore sourde et continue, elle déplie lentement son corps, se contorsionne et s'affichent des archives de scènes de rue filmées avec un téléphone mobile. Une ombre masculine, masquée de noir comme un marionnettiste du bunraku japonais, fait glisser lentement la structure en plusieurs endroits du plateau...



© Alan Algee

La danseuse, en interaction avec cette scénographie, jouant de l'obscurité et de la lumière, capture des ambiances éphémères et éprouve dans son corps ces variations de climat. Et elle dialogue avec les quelques vidéos projetées. L'énergie de cette danse urbaine et masculine, couplée avec la sérénité du butô, produit un personnage hybride, à la fois puissant et délicat... Contraste renforcé quand la performance se poursuit quand Nach est sur des talons aiguille vertigineux ou qu'une lumière fluo rouge érotise le décor. A mi-parcours, Nach, dans un long fourreau blanc, s'ouvre à une gestuelle plus sereine et sur des musiques plus fluides: piano et cordes. Mais ses courbes féminines harmonieuses gardent la puissance de sa danse initiale: «Le butô, son énergie fulgurante dans la lenteur, m'oblige à contrôler mon krump.»

Chez elle, butô et krump sont compatibles: «L'un comme l'autre sont nés d'une révolte: le krumper gonfle son ego mais le danseur de butô fait le vide pour incarner autre chose. Au Japon, dit-elle, j'ai trouvé quelque chose de l'ordre de la lumière. J'ai eu envie de fouiller dans mes cauchemars et d'y mettre de la lumière.» *Beloved shadows*, quête poétique à la recherche d'amants fantomatiques, est une étape dans l'itinéraire de l'artiste, compagne du Centre Chorégraphique National de La Rochelle. Son style et son esthétique affirmés augurent de belles surprises à venir.

Mireille Davidovici

Spectacle vu le 14 décembre, à l'Atelier de Paris, Cartoucherie de Vincennes Paris 12e . Métro: Château de Vincennes.

Le 21 janvier, MPAA Auditorium Saint-Germain dans le Cadre du Festival Faits d'hiver ;

Le 24 janvier 19h30 Apéro-découverte avec Nach à la MPAA/La Canopée qui propose un atelier avec la danseuse, pour créer un *Sacre du printemps* : *Sacre 2.020*, programmé le 23 mai à la MPAA/Saint-Germain, dans le cadre des *Remontantes, scènes de mai*. Et en juin à L'Atelier de Paris, dans le cadre du festival *June Events*.



« Beloved Shadows » de Nach

Après son formidable solo *Cellule* ([lire notre critique](#)), la krumpeuse et chorégraphe Nach explore de nouvelles énergies puisées dans la culture japonaise lors d'un séjour de six mois à la Villa Kujoyama à Kyoto. À ne pas rater le 21 au soir, soirée partagée avec Leïla Ka à la MPAA St-Germain dans le cadre de Faits d'Hiver !

Sous le titre poétique et mystérieux, de *Beloved Shadows* ou Ombres bien-aimées se cache un formidable solo de Nach, qui mêle de façon suprenante le krump au butô. Son corps de guerrière peint de ce blanc dont l'ombre est l'autre face, comme l'arbre rend le ciel plus clair, elle se lance dans cette « danse du corps obscur » en pleine lumière, flirtant avec un érotisme androgyne, dans une étendue de solitude et de silence. À ses côtés, un mobile énigmatique, sorte de voile, est une sorte d'expansion vers l'invisible, le signe de l'absence peut-être comme une voile dit le bateau au loin.



"Beloved Shadows" – Nach © D.R

Le col plus ou moins allongé, les bras qui se frôlent ou se tordent, caressent ou luttent, tracent peu à peu un portrait de femme à la présence intense et violente, mais aussi sensuelle et douce. Tout cela n'est que mouvement, fragile comme un rêve, incandescent comme le désir.

Du krump, il reste l'expressivité énergétique, qui la fait parfois boxeuse, parfois animale, sa fulgurance, ses gestes sans concessions. Du butô, elle a retenu une manière de suspendre le temps dans le flux du mouvement.



Ainsi elle crée une sorte de texture gestuelle très personnelle, de danses déréglées, avec des ruptures incongrues, des moments convulsifs, et comme fond commun à ces deux styles apparemment éloignés, les défigurations du visage, un art de la métamorphose qui révèle un être à la frontière du visible, un fantôme, un esprit, un être délicieusement élastique. C'est un solo extrêmement brillant et prenant, que la musique de Koki Nakano et les lumières de Nicolas Barraud, mettent en valeur.

Agnès Izrine

Le 16 novembre 2019, Chapelle Fromentin, dans le cadre de Shake La Rochelle.

21 Janvier 2020 – MPAA – Saint-Germain dans le cadre de **Faits d'Hiver**

En tournée :

22.02 📍 **Les Hivernales** – CDCN

19.03 📍 **Espaces Pluriels** Pau

24 mars, la Manufacture CDCN, Bordeaux

Spectacles > Danse > Nach et Leïla Ka, deux tentatives de contemporanéité à la MPAA

DANSE



Nach et Leïla Ka, deux tentatives de contemporanéité à la MPAA

22 JANVIER 2020 | PAR AMÉLIE BLAUSTEIN NIDDAM

Sonia Leplat nous en parlait la semaine dernière, la Maison des Pratiques Artistiques Amateurs ouvrait hier soir son cycle Sacré Krump avec un plateau partagé avec le Festival Faits d'Hiver. Une soirée en demi-teinte.

Le programme s'ouvre sur la dernière création de Nach. Celle qui apparaît pour tous les professionnels comme la danseuse la plus étonnante de sa génération vient de clore une résidence de six mois à la Villa Kujoyama. On la retrouve fidèle à elle-même, attirée par le sombre, les ombres et les disparitions. Dans *Cellule*, son premier solo, véritable choc en 2017, on la découvrait enragée et planquée sous les lueurs des lampes torches. Pour *Beloved Shadows* elle fait l'erreur d'entrer dans un récit littéral et figuratif. Elle raconte un voyage initiatique qui la fait passer du noir à la lumière. Sur ce chemin, elle croise les bas-fonds des clubs, et danse sur le fil des barres de pôle-dance.

Le corps de Nach est inouï, musclé à l'extrême, féminin à l'extrême, et son geste si rapide, si rythmique vaut de pardonner tous les écueils. La flexibilité de ses épaules est un chef d'oeuvre. Elle utilise les outils du Krump, cette danse cathartique de la violence qu'elle mixte avec les codes du Butô et du voguing. Hybride, elle sait friser l'épuisement, et offre des états de corps inédits. Chaque solo que compte le spectacle est l'occasion de voir la diversité de son écriture et les limites repoussées de chacune de ses ouvertures et de ses cambrures.

Il faut absolument continuer de surveiller Nach de près, et espérer qu'elle se libère encore, qu'elle épure surtout. On ne rêve que de la voir danser sans musique d'ornement et sans décor confortable.

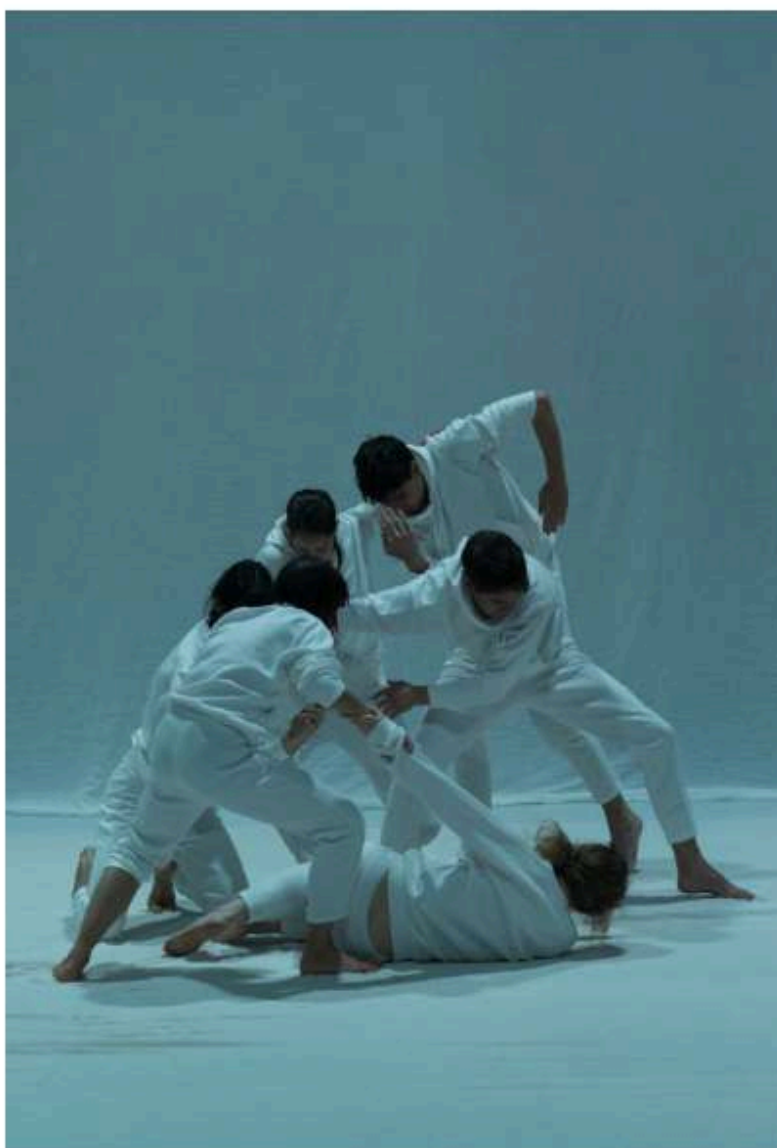
La soirée se poursuit avec une proposition du Festival Faits d'Hiver. Une pièce courte, qui avouons-le, aurait plus trouvé sa place en ouverture de ce double programme. *C'est toi que j'adore* est un duo dansé par Leïla Ka et Alexandre Fandard. 25 minutes d'une seule phrase chorégraphique, qui évolue dans les codes ultra classiques de l'écriture contemporaine. Une phrase donc à la grammaire hip hop, qui combat, frappe et chute. Phrase qui va être augmentée, déphasée et bien sûr, décalée. Classique également, le contrepoint entre le geste et le son. Les pas sont urbains, la musique est baroque. On entend en boucle les premières notes de la Sarabande d'Haendel. Si la proposition n'est pas neuve dans son écriture, elle est très bien réalisée et offre un délicieux moment au bord du théâtre.

Visuel : ©-André-Baldinger

[Home](#) / « Speechless voices » de Cindy Van Acker

« Speechless voices » de Cindy Van Acker

Bonne surprise que cette pièce de Cindy Van Acker intitulée en néoparler *Speechless voices*, programmée au Carreau du Temple dans le cadre de Faits d'Hiver.



"SpeechlessVoices" – Cindy Van Acker © Mathilda Olmi

Pour une danseuse née, d'après le très fiable site Wikipedia en 1911, on peut dire que la chorégraphe belge exilée en Suisse, entrevue furtivement au Carreau du temple, ne fait pas du tout son âge. L'opus ne fait pas non plus sa durée, qui dépasse les soixante minutes chrono. Imprécise sur ce point, la feuille de salle indique les sources d'inspiration de l'auteure, la première étant celle du peintre belge Michaël Borremans.

En le découvrant en France en 2008, Pierre Juhasz avait repéré, dans ses peintures et dessins, « des personnages dans des situations énigmatiques, des positions étranges – corps couchés au sol en quinconce (...) [semblant] attendre dans un temps suspendu (...) toute une géométrie dont la logique reste secrète, la géométrie d'une énigme poétique. » Et l'on pourra en effet retrouver de semblables positions au

cours du lent déroulement des faits et gestes voulu par la chorégraphe et obtenu de ses élégants danseurs, quatre filles, deux garçons : Stéphanie Bayle, Sonia Garcia, Laure Lescoffy, Daniela Zaghini, Matthieu Chayrigues et Aurélien Dougé. Nous avons en particulier été sensible à la fluidité de Mmes Lescoffy et Bayle.



"SpeechlessVoices" – Cindy Van Acker © Mathilda Olmi

Le *finale*, plus funèbre si possible que l'ensemble d'une pièce qui alterne le blanc et le noir – la teinte claire règne en un premier temps, qui symbolise le deuil en orient ainsi que dans la Rome antique – semble composé d'une iconographie baroque, d'un corpus de corps fixés dans des attitudes précises, de détirements de membres supérieurs, de contacts caressants, rassurants, consolants. La notion de tableau par conséquent prédomine, celui-ci étant mis en abyme dès l'entame avec une peinture composite figurative signée Eric Vuille.



"SpeechlessVoices" – Cindy Van Acker © Mathilda Olmi

Les saynètes se suivent alors comme autant d'images hachées rythmées par les effets stroboscopiques planifiés par Victor Roy, au risque de provoquer des crises épileptiques parmi les spectateurs sensibles. Ces blancs et noirs sont beaux en soi, comme une alternance de monochromes malévitchéens, comme le film structurel *Adebar* (1957) de Peter Kubelka avec une B.O. faite de silences et de sons blancs. Ils ont aussi leur utilité, celle de permettre les apparitions et disparitions de personnages et d'accessoires, comme dans une séance de prestidigitation à l'ancienne.



"SpeechlessVoices" – Cindy Van Acker © Mathilda Olmi

À propos de deuil et de disparition, de son et de silence, la feuille de salle nous informe que l'auteure a voulu rendre hommage à son collaborateur Mika Vainio, à qui l'on doit la composition musicale électro-acoustique (plus électro qu'acoustique), mort il y a deux ans en chutant d'une falaise normande. C'est la chorégraphe elle-même qui donne le top départ de la soirée, avec les notes égrenées sur un piano-jouet pour enfant, gravées sur vinyle, et cette ritournelle bouclera aussi la pièce.



"SpeechlessVoices" – Cindy Van Acker © Mathilda Olmi

Le tombeau, genre artistique et musical, déploration célébrant un grand personnage ou un être aimé était en usage dans la période baroque. Le titre de la pièce de Cindy Van Acker, à cet égard, annonce le projet de transfigurer la perte en une remémoration par les moyens du théâtre : la lumière, la peinture et les corps. Le lustre Baccarat (maison bicentenaire) réchauffe l'atmosphère glacée du début, projette ses reflets sur les trois draps blancs de la boîte noire.

Tantôt, grâce aux costumes impeccables dessinés par Marie Artamonoff, ainsi qu'à l'éclairage, prévaut l'ambiance Courrèges-2001 *l'Odyssée de l'espace*, qui aplatit corps et accessoires ; tantôt la lumière ourle les pans de tissu faisant office de parois, posés par Victor Roy aussi au sol, sinon au plafond, dessinant des bandes verticales dans le style de Buren. Puisque de

mort il est question, celle de Gramsci, évoquée par Pasolini dans son recueil publié en 1957, texte lu par le poète, rompt le silence, avant que *La Passion selon Saint Matthieu* de Bach ne conclue l'élégie chorégraphique.

Nicolas Villodre

Vu le 23 janvier 2020 au **Carreau du Temple**.Paris
Jusqu'au 24 janvier 2020

Chroniques de Danse

Revue sur la danse et le ballet

■ CRITIQUES

Speechless Voices

Chorégraphie : **Cindy Van Acker**

Distribution : Stéphanie Bayle, Mathieu Chayrigues, Aurélien Doungé, Sonia Garcia, Laure Lescoffy, Daniela Zaghin

Musiques : Mika Vainio, J.S.Bach



Speechless voices présenté au Carreau de Temple les 23 et 24 janvier derniers dans le cadre du festival **Faits d'hiver**, est un hommage au compositeur décédé **Mika Vainio**, auteur des musiques de la pièce.

Cindy Van Acker, conçoit une pièce abstraite où les corps physiques des danseurs sont porteurs de mouvements purs et immatériels, expression d'états intérieurs qui se transforment au long des deux premiers tableaux principaux. La pièce s'ouvre dans une atmosphère d'apaisement : les sons mélodiques d'une boîte à musique créent un espace tranquilisant dans lequel les six interprètes tendent à l'immobilisme. Leurs gestes ralentis n'empêchent pas les danseurs de se chercher et de se rapprocher pour créer des micro-univers où les rencontres et les contacts réciproques sont source d'une poésie silencieuse, transmettant des sensations délicates.

La communauté humaine représentée semble être animée par le désir de construire des liens entre individus. Tout cela est renforcé par une dominante couleur blanche tranquilisante. Tout est blanc : les costumes des danseurs, les draps qui en font le décor. Le vocabulaire de la chorégraphe devient encore plus minimaliste dans le deuxième tableau où des mouvements géométriques se substituent aux précédents plus fluides et moins mesurés. Cette évolution reflète un changement d'ambiance. La solidarité et le sens de communion auparavant dégagés par les corps, disparaissent, substitués par l'affirmation de fortes singularités. Un sentiment d'éloignement et de fermeture sur soi les remplacent. Les danseurs, maintenant en costumes noirs, s'éloignent entre eux, se détachent comme pour affirmer leurs singularités. Les sonorités de la musique minimaliste deviennent plus marquantes, l'atmosphère est envahie de sensations d'individualisme, parfois délirantes. Cette transformation a lieu « sans voix », comme le dit en français le titre de la pièce, s'inscrivant dans une évolution naturelle des individus.



ph.Mathilda Olmi



ph.Mathilda Olmi

La partie finale, un troisième tableau sur les, s'ouvre avec le récit d'un texte de Pasolini anti-bourgeois, suivi par des scènes qui s'inspirent du film *Médée* : *Speechless voices* aurait pu s'achever avant, cette conclusion n'apportant rien de plus à la pièce déjà suffisamment éloquente dans les deux premiers tableaux. L'écriture chorégraphique très signifiante de Cindy Van Acker avait déjà touché les esprits.

Paris, Carreau du Temple, 23 Janvier 2020

Antonella Poli

27 janvier 2020

Adeline Gasnier
29 janvier 2020

DANSE | SPECTACLE

Speechless Voices

23 Jan - 24 Jan 2020

Vernissage le 23 Jan 2020

📍 CARREAU DU TEMPLE

👤 CINDY VAN ACKER

Le titre du spectacle *Speechless Voices* – les voix sans voix – fait référence à la complicité artistique que la chorégraphe Cindy Van Acker partageait avec le compositeur Mika Vainio : une communication non verbale qui s'arrêta brusquement à cause de la mort soudaine de ce celui-ci. Le spectacle rend hommage à l'ami défunt.



Le projet initial du spectacle *Speechless Voices* incluait le finlandais Mika Vainio, compositeur de musique électronique avec lequel la chorégraphe flamande Cindy Van Acker avait déjà collaboré à de nombreuses reprises, mais qui décéda en 2017 dans un accident. *Speechless Voices* se transforme ainsi en un hommage au disparu et aborde la question douloureuse du deuil.

***Speechless Voices* : un tombeau artistique pour un ami perdu**

Speechless Voices prend la forme d'un poème chorégraphique au cours duquel six interprètes dansent sur la musique de Mika Vainio. Le spectacle se déroule en trois temps, suivant les étapes du deuil. Un premier tableau se dessine sur scène dans une ambiance sombre et apocalyptique : l'annonce du décès plonge les corps dans une torpeur indépasseable et les ampute violemment d'une part d'eux-mêmes.

« Le Soleil sera noir comme le trou dans mon corps », dit le poème récité dans le deuxième tableau, durant lequel les danseurs cherchent à verbaliser l'absence et le manque dans une ultime tentative de communiquer avec le mort. Comme Orphée jouait de la lyre en descendant aux Enfers retrouver son Eurydice. Les danseurs interprètent alors chacun un solo qui représente le chemin individuel du deuil. Enfin, le troisième tableau rassemble tout le monde comme pour un enterrement.

***Speechless voices* : une mise en scène aux influences picturale et cinématographique**

Le style habituellement abstrait et géométrique de la chorégraphe Cindy Van Acker se teinte dans *Speechless voices* du figuralisme et du symbolisme de différentes influences artistiques. La scénographie s'inspire des œuvres du peintre contemporain Michaël Borremans. Les fonds de ses toiles deviennent ainsi les toiles de fond des danseurs, qui évoluent littéralement dans un environnement pictural sur scène. De même, certains rituels dansés par les interprètes s'inspirent du film *Médée* (1969) du réalisateur italien Pier Paolo Pasolini. Cindy Van Acker trouve également dans la phrase que ce dernier faisait dire au personnage éponyme du film *Accatone*, au moment de sa mort – «*Sto bene.* » « Je suis bien. » – de quoi sortir le rapport à la mort de la stricte affliction.

Danse

À la Cartoucherie, Valeria Giuga danse avec les rock stars



Belinda Mathieu

Publié le 21/01/2020. Mis à jour le 21/01/2020 à 16h18.

Sur scène, un poète évoque Patti Smith ou Iggy Pop alors qu'une danseuse se rappelle ses premiers pas.

Valeria Giuga aime s'inspirer de grandes figures féminines de la danse. Avec *She Was Dancing* (2017), elle s'attaquait à la danseuse aux pieds nus Isadora Duncan et, dans *ZOO* (2019), elle rendait hommage au style expressionniste de Marie Wigman. Pour sa dernière création, *Rockstar*, l'Italienne développe un pan de l'histoire de la danse contemporaine et du rock des années 1970 à 90. « *Je voulais capter la chanson d'une époque, l'esprit de cette jeunesse rock et la mélancolie liée à ces souvenirs* », explique la chorégraphe. Pour ce faire, elle convie sur le plateau deux témoins de l'époque : le poète rock et batteur Jean-Michel Espitallier, la danseuse et directrice de compagnie Noëlle Simonet.

Lui lit sa poésie, qui retrace le destin de figures comme Patti Smith ou Talking Heads ; elle danse les souvenirs des pas qu'elle a interprétés au cours de sa carrière, comme un reliquaire qui renferme la mémoire d'une myriade de chorégraphes, de Balanchine à Cunningham. Ces deux matières dialoguent sur scène, la rythmique des mots et des gestes s'accordant pour retranscrire avec musicalité l'essence de l'époque. Ainsi, la juxtaposition sensible des souvenirs des interprètes lie deux mondes : le rock et la danse. Une manière aussi d'honorer la mémoire de celles et ceux qui ont fait la danse contemporaine, connus ou oubliés : « *Les chorégraphes aussi peuvent être des stars !* » conclut Valeria Giuga.

29 janvier 2020

[Home](#) / Lotus Eddé Khouri et Christophe Macé : Entretien

Lotus Eddé Khouri et Christophe Macé : Entretien

Structure-couple est la rencontre entre une danseuse/chorégraphe et un plasticien/danseur qui développent des miniatures chorégraphiques.

Avec *Bakstrit*, une performance présentée au Socle dans le cadre de *Faits d'Hiver* (28 et 29 janvier) et *Fatch* programmée les 6 et 7 février prochains à l'Atelier de Paris, les deux artistes dévoilent leurs styles très personnels de création lors d'un entretien qui s'est déroulé à Micadanses.



Lotus Eddé-Khouri et Christophe Macé © Jacky Joannès

DCH : Quand vous êtes-vous rencontrés ?

Lotus Eddé Khouri : Il y a six ans nous avons commencé à travailler ensemble avec Christophe Macé sur une pièce dans laquelle j'avais besoin d'un sculpteur. *Cosy* était construite à partir d'une simultanéité d'actions : la chorégraphie avec deux danseurs, un musicien et un sculpteur. Ils évoluaient dans le même espace alors que chacun avait des tâches très différentes à accomplir pour finir par se rejoindre tous ensemble.

DCH : Christophe Macé était donc sur scène, mais comment avez-vous compris qu'il pouvait aussi être danseur ?

Lotus Eddé Khouri : Il avait la mission très concrète de construire une cabane en direct puis de la déplacer. C'était très lourd et périlleux,

donc il devait organiser tout son corps pour la porter très lentement et joliment. Et là, en le regardant faire, j'ai compris qu'il s'agissait d'une scène de danse.

DCH : Et c'est ainsi qu'est née Structure-couple ?

Lotus Eddé Khouri : Oui, en 2014 en Belgique. Au début nos recherches se basaient sur le rapport sculpture et danse. Finalement, on s'est mis très vite à impliquer nos corps en cherchant des gestes que nous pouvions faire tous les deux qui, potentiellement, pouvaient devenir une danse. A l'époque, nous n'imaginions pas que Structure-couple deviendrait un projet illimité.

DCH : Vous avez donc appris le mouvement dansé ?

Christophe Macé : Oui, et même très rapidement. Mais il n'y a rien d'exceptionnel parce-que tous les peintres et tous les sculpteurs pratiquent le geste.

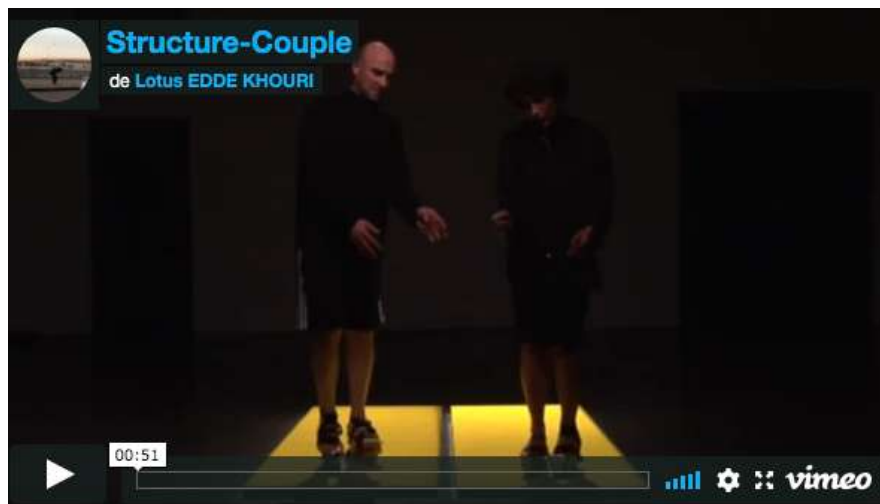
Nous avons opté pour la construction d'un socle différent pour chaque pièce. Socle sur lequel se déroule le show en corrélation avec la musique revisitée par Jean-Luc Guionnet. Nous formons une sorte de noyau reconfiguré.

DCH : La danse, le socle sculpté et la musique sont donc irrémédiablement les bases de vos créations. C'est une façon très personnelle et très originale d'aborder la danse contemporaine.

Lotus Eddé Khouri : Exactement. La musique est la fondation de nos créations, elle est notre dramaturge étant donné qu'elle influence l'univers de chaque ouvrage. La chanson ou l'extrait trouvé, qu'il s'agisse de Bach, de jazz ou d'une autre mélodie, est décliné, remixé à l'infini par Jean-Luc. Ensuite, après avoir écouté des centaines de fois le morceau choisi, Christophe et moi nous lançons dans l'étude d'un socle qui nous semble le plus adapté à ce choix. La chorégraphie arrive ensuite, et là, il se peut que le socle soit véritablement la bonne idée, soit, il faut le remanier, le transformer. C'est un long travail de création que nous faisons avec le soutien d'une caméra qui est en quelque sorte notre regard extérieur.

DCH : Vous faites aussi une déclinaison de pièces sur Bach

Christophe Macé : Effectivement, toutes celles ayant BAK dans le titre le sont. *Bakstrit* programmée à *Faits d'hiver*, (28 et 29 janvier) sera une boucle de 10/12 minutes répétée cinq fois en continu afin de proposer une performance d'une heure. Nous serons installés dans la rue, à 18 h, soit au passage du jour à la nuit. Ainsi, nous allons jouer avec la lumière naturelle puis avec les éclairages de la rue qui vont apporter une autre vision de cette pièce. Danser dans une rue permet non seulement d'interpeller les passants en suscitant leur curiosité mais leur donne aussi le choix de s'arrêter cinq minutes ou une heure devant un objet artistique. Nous jouons très souvent dans des lieux atypiques comme des appartements, des églises, des places, des musées, des hangars.... Etant donné qu'à chaque fois nous devons nous adapter à la configuration de l'emplacement cela donne une version différente de l'ouvrage.



DCH : *Fetch*, l'une de vos dernières créations, sera jouée à l'Atelier de Paris les 6 et 7 février

Lotus Eddé Khouri : Nous l'avons créée en novembre grâce au soutien de Paris Réseau Danse. La pièce se conjugue sur la chanson *Sometimes I feel like a motherless child* interprétée en 1943 par le pianiste et organiste Fats Waller. Après avoir décortiqué cette musique, nous avons, pour la première fois, pris le parti de quitter notre procédé de boucle musicale grâce à Jean-Luc Guionnet, (compositeur, saxophoniste et organiste), qui a décomposé ce morceau de jazz de façon très abstraite.

Christophe Macé : Le socle est comme un clavier de piano avec des touches pleines et des touches creuses qui sont chacune de la taille d'un pied. Nous évoluons en équilibre sur cette surface et donnons le sentiment d'actionner ce clavier.

Lotus Eddé Khouri : Dans la même soirée, nous présentons *Boomerang* sur une chanson de Serge Gainsbourg. Là nous sommes minutieusement perchés sur des chaussures-sculptures. Nous pensons qu'il est intéressant pour le spectateur de pouvoir comparer nos différentes écritures musicales, gestuelle et plasticiennes en assistant à deux ou trois pièces, car aucune ne ressemble à une autre.

Propos recueillis par Sophie Lesort

Bakstrit à **Faits d'hiver**, au Socle à 18 h

Toute La Culture.

Spectacles > Danse > « Not I » ou la mise en scène du haïku au festival Faits d'Hiver

DANSE



« Not I » ou la mise en scène du haïku au festival Faits d'Hiver

29 JANVIER 2020 | PAR ANTOINE COUDER

Pour le festival Faits d'hiver, Camille Mutel déploie une lente chorégraphie où s'entrechoquent sur le temps long beaucoup de ses obsessions.

Intime. Elle est d'abord assise, non pas dos au public mais presque, à l'intérieur de ce qui forme un plan en équerre dans la quiétude du studio de danse du Point Éphémère où elle donnait ce mardi 28 janvier deux représentations successives. On la découvre dans cette tranquille immobilité qui va se rompre progressivement dans des mouvements lents, une sorte de trilogie «assise, enroulée, retournée» qui peu à peu va faire performance. «Cérémonie de l'intime» écrit-elle dans une note d'intention qui met en jeu un «mode d'attention à l'autre» qui précède la rencontre.

Image. Le public est ainsi au travail, en quelque sorte suspendu à des mouvements minuscules et processuels finissant par «donner» une image sur laquelle l'attention se fixe. Camille Mutel est notamment connue pour proposer des spectacles de danse Butoh et du strip-tease et c'est un peu de cela dont il s'agit ici. À scruter l'artiste sous tous les angles, chaussettes blanches, culotte blanche sous combi bleu ciel, on attend l'impossible, qu'enfin il se passe quelque chose, qu'un geste vienne rompre le tortueux silence qui nous envahit alors, curieux mélange d'intensité et de néant.

Corps. Et quand celui-ci survient, il commence par menacer, long couteau sous la gorge et presque dans la bouche. Mutel se fait avaleuse de sabres, en distillant perfidement le souvenir d'une Gina Pane. On comprend que dans cet univers immobile, le moindre son fait sens, le couteau qui tranche brutalement un oignon et ces légers sanglots qui s'ensuivent, est-ce l'oignon où la tristesse de contempler un poisson, sorti du tapis de sol comme par enchantement et qui nous est montré là, comme si l'on voulait faire partager cette hésitation entre la mort et son miroir; l'autre -cet être vivant- faut-il le dévorer ou au contraire, se tenir à ses côtés. Dans cet espace confiné, compact, le corps de l'artiste résonne sourdement de sa masse. Éclairé, détaillé, il devient insecte pachyderme qui parvient à se fondre dans le décor, collé puis décollé de la lumière, s'ouvrant peu à peu jusqu'à l'ultime offrande — un verre de vin tendu à un spectateur et puis l'esquisse d'un sourire. Le premier, le dernier.

Camille Mutel, Compagnie LI, Festival Faits d'hivers 2020

Théâtre du blog

Not I, conception et chorégraphie de Camille Mutel

Posté dans 31 janvier, 2020 dans [critique](#), [Danse](#).

Festival Faits d'hiver

Not I, conception et chorégraphie de Camille Mutel



©charleneyves

Ce solo, avec des natures mortes intimistes d'une délicatesse qui rappelle la cérémonie du thé au Japon, a été conçu par cette artiste qui a été marquée par un spectacle de danse butô quand elle avait vingt ans. Une fine rampe lumineuse au sol la sépare d'un public de cinquante personnes sur deux rangs. Artiste résidente à la villa Kujoyama, elle rend ici un bel hommage à ses maîtres japonais, avec une gestuelle d'une grande rigueur.

Un tissu blanc enroulé, une planche en bois, un plat rempli d'oignons, un étau posés au sol. La danseuse se livre à un cérémonial, en passant très lentement d'un élément à l'autre, selon sa propre logique, qu'il ne faut pas révéler. Un couteau de cuisine, une sonde à disséquer et un hareng, qu'elle porte sur elle, viennent compléter ces natures mortes.

Dans cet espace réduit, la maîtrise des postures est parfaite, tout au moins au début de ces soixante-cinq minutes. Les attitudes qu'elle imprime à chaque étape, constituent des instantanés très esthétiques et sa performance pourrait trouver sa place dans un centre d'art contemporain.

Camille Mutel nous voit sans nous regarder, déplace ces objets du quotidien avec des gestes doux et un peu mécaniques. Au rituel final, un sourire aux lèvres, elle offre un verre de vin à un spectateur : le temps est suspendu ! Un moment rare de lenteur et de concentration dans notre monde qui vit dans la vitesse...

Jean Couturier

Spectacle joué les 28 et 29 janvier, au Point Ephémère, 200 quai de Valmy Paris (X^{ème}) T. 01 40 34 02 48.

Le festival Faits d'hiver se poursuit jusqu'au 7 février

Camille Mutel / Not I / L'offrande

Par Gourreau Jean Marie Le 31/01/2020 Commentaires (0) Dans Critiques Spectacles

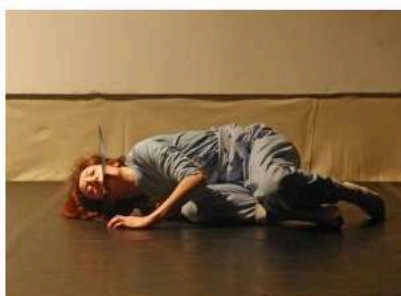


Camille Mutel :

L'offrande



Chez Camille Mutel, tout est longuement, mûrement réfléchi, soigneusement mesuré ; chacun de ses propos est toujours exposé avec calme, dans la lenteur et la sérénité, donnant à son interlocuteur le temps à la réflexion, lui permettant de déguster avec félicité les images qui lui sont proposées. Comme dans ses précédents spectacles, cette chorégraphe fait preuve d'une très grande empathie vis-à-vis de ses semblables, tout particulièrement dans *Not I*, premier volet d'une quadrilogie intitulée « *La place de l'autre* ». Cette création fait allusion à ceux qui ont faim, certains pourraient y voir le bon samaritain de la Bible, tentant de trouver des remèdes à leur détresse. Dans ce solo, la chorégraphe -interprète dresse un cérémonial, celui de la préparation d'un repas qu'elle va proposer à l'un des spectateurs à l'issue du spectacle. On peut bien évidemment penser à *La Cène* de Léonard de Vinci ou aux tableaux représentant l'eucharistie pour les catholiques, la Sainte-Cène pour les protestants, sacrement chrétien qui occupe une place centrale dans la doctrine et la vie religieuse de la plupart des confessions chrétiennes. Ce rite fut institué par Jésus-Christ qui, la veille de sa passion, distribua du pain et du vin aux apôtres en tenant ces paroles : "Ceci est mon corps, ceci est la coupe de mon sang... Faites ceci en mémoire de moi".



Dans sa note d'intention, Camille Mutel évoque le fait de placer ce cérémonial sur le plan de l'intime, comme un manifeste pour un art de la relation et, en cela, place le paradigme dans une dimension résolument laïque. Ici pas de pain mais bien du vin que Camille Mutel va offrir à un spectateur, judicieusement choisi dans l'assistance, un homme ou une femme qui sera, par son attention, entré en communion avec elle au cours du spectacle. C'est en fait un repas, certes symbolique, qu'elle prépare minutieusement, cérémonieusement, devant lui tout au long de la représentation. La table qu'elle va dresser, faite d'une simple planche posée sur un étau de menuisier, peut faire penser à Saint-Joseph l'ouvrier, un homme humble parmi les humbles s'il en est un, et la blouse blanche qui fait office de nappe, évoque elle aussi celle d'une travailleuse, douce et sans tâche, à l'image de la vierge Marie. Le repas quant à lui sera constitué non de pain mais d'un plat d'oignons accompagné d'un maquereau - le plat du pauvre - que la chorégraphe va se mettre en devoir de trancher à l'aide d'un couteau de boucher extirpé de la poche de son tablier avant de le livrer comme une offrande à l'issue de la soirée.

Derrière ces gestes, fort violents, d'ailleurs assénés sur un oignon après mûre réflexion par la chorégraphe avec une impulsivité et une sauvagerie étonnantes, se cachent toutefois d'autres interprétations, en particulier l'intention de tuer, d'annihiler une vie, qu'elle soit animale ou végétale, d'ailleurs. Dans certaines peuplades primitives, les offrandes ne résultaient-elles pas de sacrifices bien souvent animaux voire humains ? D'un autre côté, ces tranches d'oignon, ne pourraient-elles pas être assimilées à des hosties ? Comme on le voit, malgré la ténuité de son propos et lenteur de son action, ce spectacle ouvre de nombreuses voies à la réflexion, déroulant un paysage propre à l'imagination. Il n'en reste pas moins avant tout une œuvre charismatique qui fait honneur à son auteur.

J.M. Gourreau

Not // Camille Mutel, le Point Ephémère, Paris, 28 & 29 Janvier 2020, dans le cadre du festival « Faits d'hiver ».



Un Soir Ou Un Autre

Danse Theatre Sons Partis Pris Mots Buto Amnésies

12H51 09 FÉVR. 2020

Spectacle vivant

J'aime 9

Tweeter

Le spectacle vivant se voit, vit et se meurt à chaque instant. (A son sujet écrire ne sert à rien, ni tenter de retenir, mais pourtant encore ici j'écris, avant d'oublier....) Donc maintenant sur scène Christine Armanger, en douceur, vit, égrène les instants - ce soir nous en partageons ensemble 2900 -pour les laisser s'enfuir, elle mesure ceux écoulés depuis sa naissance. Considère les états de soi depuis alors: enfant, fille, jeune femme... et tous ceux à venir jusqu'à la mort. La mort. Le mot est lâché. En toute lucidité.

Il y a d'abord une incroyable audace, regarder la mort en face, au mépris de toute considération commerciale en faire d'emblée le sujet de cette proposition, ni juste un ressort dramatique, ni l'angle mort du récit.

Il y a le regard, calme et résolu, cette lucidité. Ni pathos ni détachement. L'ironie œuvre en toute intelligence, à l'inverse d'une dérision qui viendrait miner le propos. A vue méditent les vanités: le crâne, ce train électrique qui roule inlassablement... La voix raconte et renverse les points de vue, le corps s'engage en nudité dans des tableaux saisissants pour échapper à l'étroitesse du présent. Sont évoquées sur ce thème les sensibilités des siècles passés, de l'effroi à la truculence, dans une indispensable relativité. Jusqu'à l'ultime rendez-vous, quand entre le personnage tant attendu.

Il y a enfin la vie, et toutes les surprises que celle-ci peut réserver. Ce soir très particulier, le corps de la performeuse est fort d'un enfant, à quelques jours de la délivrance. Extraordinaire circonstance pour la création de la pièce, celle-ci ayant été conçue antérieurement. Les formes puissantes du ventre, des seins, disent, encore plus que les mots, des millénaires de filiations, remettent le sujet en perspective. C'est de la vie dont elle parle ici.

MMDCD de Christine Armanger, vu le 3 février 2020 au théâtre de Vanves dans le cadre du festival faits d'hiver.

Guy

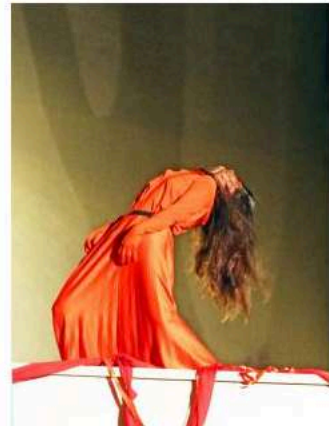


Yumi Fujitani / Aka-Oni / Hommage à Usume, divinité de la gaieté nippone

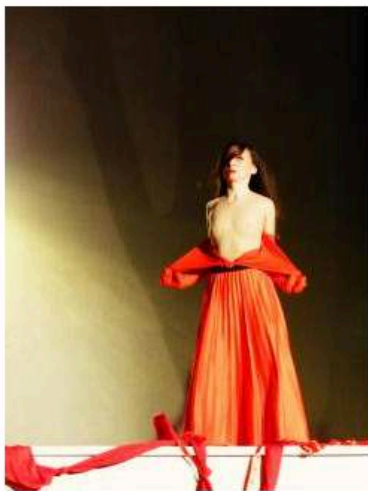
Par Gourreau Jean Marie Le 04/02/2020 Commentaires (0) Dans Critiques Spectacles



Photos J.M. Gourreau



Les premiers pas dans notre capitale de Yumi Fujitani, danseuse et chorégraphe de butô⁽¹⁾, remontent à l'année 1985, date à laquelle on la rencontre dans la compagnie Ariadone de Carlotta Ikeda et de Kô Murobushi chez lesquels elle fit ses débuts en 1982. Elle restera avec eux comme première danseuse durant une dizaine d'années, les quittant pour explorer, le plus souvent en solo, des formes d'expression plus diversifiées par l'entremise d'autres arts que la danse, comme ceux du théâtre, du clown, du mime, de la marionnette, de la voix, des arts plastiques et de la vidéo. C'est la raison pour laquelle on ne s'étonnera pas de la voir coloniser des lieux insolites comme "Le Socle", cette toute petite placette de découverte et de rencontres artistiques d'une trentaine de mètres carrés, sise à deux pas de Beaubourg, à l'angle de la rue St Martin et de la rue du Cloître, et ce, dans une performance en plein air pour le moins étonnante.



Qui donc, en effet, est ce personnage émergeant d'un velum rouge-sang, en partie enrubanné de bandelettes de même couleur, lesquelles, certes, évoquent un cordon ombilical mais qu'il va dérouler comme un fil d'Ariane au cours de la représentation ? Ce fil ne pourrait-il pas symboliser les liens qui la rattachent à ses maîtres Carlotta Ikeda et Kô Murobushi ? Qui donc encore est cette jeune femme enfantine, pleine de gaieté et de bonne humeur qui va se découvrir dans un striptease inattendu après avoir grimpé sur le Socle ? Va-t-on assister à une cérémonie d'exorcisation ? En fait, *Aka On*⁽²⁾ est une création dans laquelle Yumi explore, sous les accents éthérés des musiciens Jean-Brice Godet ou Simon Drappier, l'archétype de la femme sous diverses facettes, dans la mythologie japonaise comme dans la réalité, en quête de sa véritable identité, et il n'est pas surprenant qu'elle se réfère dans ses pièces à la mythologie ou à de vieilles légendes nipponnes encore ancrées dans les mémoires aujourd'hui, en particulier au shintoïsme. Cet ensemble de croyances, parfois reconnues comme religion⁽³⁾, est un mélange d'éléments polythéistes et animistes dont l'une des principales héroïnes en est la déesse shinto du soleil, Amaterasu, le Dharma⁽⁴⁾ du rouge, figuré sous l'apparence du disque solaire sur le drapeau japonais. Selon cette religion, celle-ci serait l'ancêtre de tous les empereurs japonais. C'est également cette divinité qui aurait introduit la riziculture et apporté la culture du blé au Japon. Dans cette création, Yumi incarne Uzume, aussi appelée Okame, divinité de la gaieté et de la bonne humeur, connue pour avoir, par le truchement d'une danse érotique, aidé les dieux à ramener la lumière sur terre en faisant sortir la déesse du soleil, Amaterasu, hors de la caverne d'Iwayado où elle s'était réfugiée à l'issue d'une querelle avec son frère Susanoo. Par ailleurs, cette couleur rouge, comme évoqué dans le programme, est aussi la couleur du hakama écarlate, costume traditionnel des Miko, ces jeunes femmes chargées depuis les temps très anciens d'assister dans leur mission les prêtres des sanctuaires shintoïstes ; elles rapportaient la parole des dieux ainsi que des prophéties, à la manière de la pythie de Delphes à la période de la Grèce antique. Traditionnellement, elles étaient vierges et quittaient le sanctuaire lorsqu'elles se mariaient.



Comme on peut en juger, ce trop court spectacle - mais peut-on en demander davantage à une artiste contrainte à se dévêtir le soir en plein hiver dans la rue pour faire passer son propos - renferme une foulditude de messages plus prégnants les uns que les autres qui nous révèlent nombre d'éléments sur l'histoire, la culture et les religions d'un peuple avec lequel nous ne sommes encore que très mal familiarisés.

J.M. Gourreau

⁽¹⁾ Le *butô* est une danse contestataire imprégnée de bouddhisme et de croyances *shintô*, plus proche de la performance que de la danse occidentale. Cet art, qui avait éclos une douzaine d'années plus tôt sous l'égide de Tatsumi Hijikata et de Kazuo Ohno dans les remous socio-politiques des années soixante, mêlait érotisme, homosexualité et androgynie. Au moment de sa naissance en 1959, il était catalogué comme scandaleux et n'était présenté qu'en cachette, dans des espaces réduits, des arrière-salles de café ou sur de toutes petites scènes, se développant à bas bruit. Vingt ans plus tard cependant, ce mouvement sort de ses frontières et de sa marginalité, se développe en intégrant d'autres cultures, se diversifie, donnant naissance à plusieurs sous-lignées parmi lesquelles le *Dairakuda-kan* d'Akaji Maro, le *Sankai Juku* d'Ushio Amagatsu, le *butô blanc* de Masaki Iwana, le *Sebi* de Kô Murobushi et *Ariadone* de Carlotta Ikeda.

⁽²⁾ *Aka* en japonais signifie rouge. Quant aux *Oni*, ce sont des créatures du folklore japonais populaire présentes dans les arts, notamment dans la littérature et le théâtre. Leur apparence diverge selon les sources mais ils ont habituellement une forme humanoïde, une taille gigantesque, un aspect hideux, des poils ébouriffés, des griffes acérées et deux protubérances en forme de corne sur le front. Ce sont des démons qui peuvent s'apparenter, dans la littérature occidentale, aux trolls ou aux ogres.

⁽³⁾ Ses pratiquants seraient aujourd'hui plus de 90 millions au Japon.

⁽⁴⁾ Le *dharma* est l'un des trois Trésors ou trois Joyaux du bouddhisme : le *bouddha* (l'Éveillé), le *dharma* (l'enseignement) et le *sangha* (la communauté). Selon Wikipedia, le *dharma* désigne, dans son contexte primitif indien, tout à la fois la loi, l'ordre, la condition mais également le devoir et la bonne conduite. Dans une perspective bouddhiste, la signification de ce terme s'infléchit dans une double direction : tout d'abord, il désigne la condition de l'existence au sens le plus large. On parle des *dhammā* (au pluriel), autrement dit, des différents phénomènes physiques ou mentaux expérimentés. La liste la plus connue répertorie cent *dhammā* qui couvrent l'intégralité de ces phénomènes. Toutefois, notre existence est loin de l'abstraction que l'on relève dans les listes de ces répertoires, et l'on pourrait simplement traduire le *dharma* par "la vie". L'enseignement du bouddhisme puise dans la vie pour y revenir sans cesse, l'élargir et l'éveiller. En fait, le bouddhisme réunit la vie à son enseignement.

Un Soir Ou Un Autre

Danse Theatre Sons Partis Pris Mots Buto Amnésies

Guy Degeorges

21H09 05 FÉVR. 2020

Festin froid



L'espace se déplie sobre, respire comme celui d'un jardin zen, insensiblement: quelques objets, juste elle. Autant de possibilités silencieuses pour un récit en pointillés. Ce plan elle y obéit, avec quelle logique? Ne pas mettre les équilibres en péril, ne pas déranger cette cérémonie composite. Au corps de la performeuse de se plier en poses pour prolonger la stricte géométrie des choses, de supporter sur la pointe des pieds le poids de l'enclume. Les gestes en ordre. Elle est si proche, mais seules les rumeurs du dehors troublent l'ailleurs de cette étrange temporalité. Le kimono est sage, il se gèlerait ici tant de distance, s'il n'y avait parfois l'ombre de ce sourire sur son visage. Sans une plainte, sa bouche porte la lame du couteau, alors qu'elle se renverse: frisson et danger. Soudain, et sans ciller, l'oignon est offert en sacrifice. C'est un festin froid, d'une ironique frugalité. Nature morte: seules les lumières soulignent l'émotion. Durant ce parcours somnambulique, mon attention pourtant ne faiblit pas, même si ma raison reste coite. Le partage s'affirme enfin avec un verre de vin.

Not I de Camille Mutel, vu le 28 janvier 2019 au Point Éphémère dans le cadre du festival Faits d'hiver.

Guy

Mouvement

magazine culturel indisciplinaire

Entretiens Danse

Lenio Kaklea

Pendant quatre ans, et dans six villes différentes, la chorégraphe Lenio Kaklea a mené une enquête pour comprendre les pratiques des individus qu'elle rencontrait. Elle a décliné cette moisson en une publication, une exposition et un solo. Et puis plus récemment, en une seconde pièce chorégraphique : *Encyclopédie pratique, Détours*. Les gestes n'y sont jamais exposés en tant qu'objets. Reconnaissables et fuyants en même temps, ils ne cessent de se métamorphoser pour nous emmener vers ailleurs. Le savoir est partout, et d'abord dans les corps.

Par Aïnhua Jean-Calmettes
publié le 27 janv. 2020



VOIR LE SITE

[du Centre Pompidou](#)
[de la Fondation Onassis](#)

Depuis quand réalisez-vous cette galerie de gestes et de savoir-faire, qui est devenue *L'Encyclopédie pratique* ?

« Depuis 2016. J'ai fait une première version pilote au festival À domicile, à Guissény en Bretagne. Le corpus d'entretiens que j'ai menés avec les habitants est devenu une sorte de portrait de leur village à partir de leurs pratiques. Celle de la chasse par exemple, qui ouvre la pièce *Détours*. J'ai compris qu'il y avait beaucoup de choses à explorer dans ce processus, j'ai donc poursuivi mon enquête à Poitiers, Aubervilliers, Essen, Nyon et puis ici, à Athènes. Je me disais : essayons d'étendre *L'Encyclopédie pratique* pour qu'elle devienne un éventuel portrait de l'Europe, et pas seulement d'une ville. Voyons du moins comment les gestes, les pratiques, les rites, les habitudes se répandent, se contaminent, circulent. Et comment elles se transmettent : quelles sont les affinités ? Les décalages, les différences ?

D'où est venu ce désir d'un tel travail au long cours ?

« On attendait de moi, jeune chorégraphe de 30 ans, que je compose un solo. Les modes de production en danse ne nous permettent pas d'approfondir le travail, ce qui me contrarie beaucoup. Je cherchais le moyen de repousser un peu les murs : ça c'est une première chose. Une deuxième, très importante, a été ma lecture de *La culture du nouveau capitalisme* de Richard Sennett, un sociologue américain. Dans ce livre, il fait le constat que nous vivons des transformations sociales extrêmement rapides qui touchent à nos pratiques, dans le travail mais aussi dans la sphère intime. La culture néolibérale pouvait être perçue, selon lui, comme une destruction, par l'homogénéisation, de la diversité des pratiques. Je rêvais d'inventer un processus qui nous permettrait de comprendre que ce n'est pas vrai, ou du moins que nous pouvons lutter contre ça. Et la troisième chose, c'est que j'appartiens à la génération qui vient juste après la danse conceptuelle, celle qui a critiqué la technique et le savoir des interprètes. Je ne me retrouvais plus dans cette critique. Les techniques, savoirs, compétences et pratiques sont aussi des moyens pour transformer le monde.

Vous n'étiez donc pas du tout dans une dynamique d'archivage ou de sauvegarde de gestes en voie de disparition ?

« Non ! Cette *Encyclopédie pratique* n'est pas une recherche sociologique. Elle ne prétend pas non plus que ces pratiques existaient avant les interviews que j'ai réalisées. Au contraire, elles sont le résultat d'un dialogue, ont été inventées ou articulées durant le processus. Elles sont en partie réelles, mais elles portent aussi une part de fiction. Dans les formulaires, avec beaucoup d'ironie, on a joué avec le langage scientifique. Les questions étaient très distantes : comment s'appelle votre pratique, à quelle fréquence vous pratiquez, quelles sont les accessoires, quels types de conditions aimez-vous avoir, pratiquez-vous seul ou avec d'autres, dans un espace public ou privé... ?

Cette récolte a donné lieu à différents objets : une publication, une exposition, un solo et aujourd'hui, une pièce de groupe. Est-ce aussi une façon d'élargir les cadres de la production ?

« Oui. Mais je pense aussi que nous avons besoin de multiplier les stratégies : un livre circule différemment qu'un spectacle de danse, c'est aussi une autre expérience ! Par ailleurs, si j'éprouvais ce besoin de sortir du studio de danse, d'arrêter de travailler seulement avec ma propre subjectivité devant un miroir, je me suis aussi posée beaucoup de questions ces dernières années, par rapport à cette façon qu'a la danse de s'emparer du réel, de s'approprier les cultures et les gestes des minorités. Je voulais donc que la source de ce qu'on ferait sur scène soit visible. Que la façon dont on avait enquêté soit – peut-être pas transparente – mais en tout cas exposée. C'est la raison pour laquelle les noms des personnes interviewées sont projetés en fond de salle à chaque fois que nous commençons leurs gestes. C'était aussi une façon de les inviter au plateau.

Pour revenir à la question de la danse conceptuelle et de la méfiance vis-à-vis de la technique. S'agit-il pour vous, plutôt que limiter la virtuosité sur scène, de montrer que nous avons tous des savoir-faire, que nous nous en rendons compte ou non ?

« C'est exactement le corps de *L'Encyclopédie pratique*. Il s'agit aussi de montrer que ce savoir n'est pas stable. Qu'il est en constante évolution. Je ne veux surtout pas exposer les gestes comme des objets, mais plutôt comme des relations. Ça se voit sur scène, mais également dans la publication. J'étais moins intéressée à l'idée de décrire ces gestes qu'à rendre visible la complexité des relations que l'on entretient avec eux. Dans quelle mesure sont-ils un cadre d'émancipation ou d'oppression ? Sont-ils rémunérés ou pas ? Les réalisons-nous seuls ou en groupe ? Dans l'intimité ou devant des regards ?

Pensez-vous poursuivre encore ce travail ?

« Je n'aime pas beaucoup les recettes, donc je ne compte pas passer mes quinze prochaines années à faire des Encyclopédies, même si je n'ai pas encore épuisé toute cette matière. J'essaie de trouver une solution pour que ce travail puisse continuer – surtout dans le monde extra-occidental – sans que ce soit ma vie toute entière. Et éventuellement, le retrouver dans quinze ans (rires). »

> *Encyclopédie pratique, Détours de Lenio Kaklea*, a été présenté du 10 au 12 janvier à la Fondation Onassis, Athènes. Du 30 janvier au 1^{er} février au Centre Pompidou, dans le cadre du festival Faits d'hiver à Paris

6 février 2020

Georges Appaix / XYZ ou comment parvenir à ses fins / La poésie du verbe

Par Gourreau Jean Marie Le 06/02/2020 Commentaires (0) Dans Critiques Spectacles



Georges Appaix :

La poésie du verbe



XYZ ou comment parvenir à ses fins est une pièce légère, gaie, primesautière, poétique, drôle, ludique, pleine de chaleur, d'allant et d'esprit ... Voilà, tout est dit ! Sauf que son titre laisse aussi un arrière goût de nostalgie. Eh, oui, à 57 ans, Georges Appaix a décidé de tirer sa révérence. Cela fait, il est vrai, un peu plus de 35 ans qu'il sillonne les routes de France et de Navarre, dansant avec sa compagnie "La liseuse", avec pour seul but et unique sujet, ceux de faire vibrer la poésie des lettres et des mots. Depuis le début de ce siècle, il n'a eu de cesse d'égrener son abécédaire, enchantant les jeunes et les moins jeunes du monde entier. *XYZ ou comment parvenir à ses fins* signerait-il la fin de ce manifeste ? En fait, dans cette création, Appaix revisite toute son œuvre. Et il faut bien avouer que ces dernières lettres de l'alphabet affichent et signent la volonté ferme de s'en tenir là et non d'aller plus loin, vers une nouvelle aventure. Ces quelques mots empruntés à Henri Michaux : "J'arrête... Je vais me taire... me taire... Je vais cesser de me manifester", reproduits en exergue sur la page de couverture du livret* qui accompagne le programme, sont inéluctables. Le petit bonhomme qui "va comme j'te pousse, petit mousse", revient finalement définitivement à son port d'attache marseillais. *XYZ ou comment parvenir à ses fins* résume et, sans doute, conclut toute une carrière que le chorégraphe est parvenu à construire dans le bonheur, la joie de vivre, la félicité. Sans doute non sans regrets. Il se le répète d'ailleurs lui-même : "Tu as sûrement encore des choses à dire, pertinentes, personnelles. Tu pourrais..."

* Mais il y a un moment où il faut bien savoir s'arrêter, comme le dit le proverbe...



Photos J.M. Gourreau

Mais, qu'est-ce donc qui fait que l'on ressorte toujours de ses spectacles le cœur léger, empli d'une joie communicative ? Ce ne sont pourtant pas tellement les phrases ou bons mots en eux-mêmes, empruntés à Diderot, La Fontaine, Deleuze ou autre personnage du même acabit, qui sont capables de plonger le spectateur dans un tel état. Mais bien la gestuelle suscitée par la magie de ces mots, qui engendre, chez les danseurs, un plaisir communicatif par le truchement d'une chorégraphie d'une légèreté sans pareille dont le public partage la création. Des images, des sons, des mouvements, des couleurs, des rythmes, des énigmes qui apparaissent, brillent comme des petits bijoux, nous attirent et disparaissent à peine apparus, comme l'évoque encore le chorégraphe dans son manifeste*... Georges, on va bougrement les regretter, tes facéties, ton entrain, tes délicieux jeux de mots... dansés !

J.M. Gourreau



XYZ ou comment parvenir à ses fins / Georges Appaix, Maison des arts de Créteil, du 4 au 7 février 2020, dans le cadre du Théâtre de la Ville hors les murs et du festival Faits d'hiver.

**J'arrête !*, par Georges Appaix & Christine Rodès, livret manifeste de Georges Appaix associé à la création du spectacle, production de La liseuse, juillet 2019.

21 février 2020

« XYZ ou comment parvenir à ses fins » de Georges Appaix

Georges Appaix achève avec *XYZ où comment arriver à ces fins* un parcours créatif de trente-sept ans et plus de trente pièces au fil de l'alphabet...



Georges Appaix © Agnès Mellon

Comme il n'y a que vingt-six lettres, cela signifiait que son principe d'abécédaire accepta quelques entorses. Alors faudrait-il s'étonner que cet épilogue divaguât jusqu'à pousser à quelques émotions nostalgiques sur l'histoire de la danse.

Le plateau dénote une tendance certaine au décousu, voire à une certaine insouciance conceptuelle. Non pas défait ou ruiné comme pour signifier la fin, mais un genre de débraillé non dépourvu de charme dans son bricolage et d'un manque de sérieux très élégant ; ce n'est pas trop dans l'air du temps. Au fond, côté jardin, un écran-panneau que ses bandes verticales rend perméable aux corps ; un peu plus bas, un genre de totem chargé de lettres découpées dans du carton ; à bas de cour, un autre de ces écrans-

panneaux, plus au centre un écran vidéo suspendu. Un petit côté locus solus, avec *Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre* (2009). Plus au fond, une manière de désordre du même fer à béton rouillé que le totem.

Et donc, un Georges sort de cette toile-écran-panneau du fond, quand un A lui tombe dessus. Un vrai A, tout bleu, et le Georges pousse donc un grand Ah ! Un peu faussement surpris pour marquer le fait, ce qui permet de laisser l'h et garder l'A. Donc le A d'*Antiquité* (1984), *Agathe* (1985) et *Affabulation* (1987). L'étape A dura chez Appaix avant qu'il ne passe à B d'où *Basta !* (1989)...



"XYZ ..." – Georges Appaix © Agnès Mellon

Le principe de *XYZ où comment arriver à ces fins*, la dernière –et le mot est à mesurer pour ce qu'il porte d'ultime– pièce de Georges Appaix tient dans cette succession d'accidents lettristes prétextes à revisiter une œuvre elle-même conçue sur le principe de l'abécédaire, habile mise en abyme.

Mais quoi que composée sur ce principe de l'abc, cette « ultima ratio » ratiocine et vaticine, se payant sinon de mots, du moins de lettres et, comme toute pièce de Georges Appaix, n'en devant pas pour autant être prise à l'empattement : contrepied très appaïen et non dépourvu d'extravagance tranquille...



"XYZ ..." – Georges Appaix © Agnès Mellon

En somme, il ne faut pas trop suivre la lettre à la lettre et accepter de glisser du A à l'*M encore* (2001), ce qui suppose donc quelques libertés et accepter que plutôt qu'à la rigueur stricte d'un dictionnaire le chorégraphe s'abandonne à ce que Mallarmé appela « Le démon de l'analogie »...

A l'évocation de la lettre comme par hasard croisée au grès de l'œuvre (signalons que le K peut protester de se voir si mal traité en *Kouatuor* (1998), Dino Buzzati peut en témoigner), les six interprètes (plus le chorégraphe lui-même) donnent une chair que l'on appréciera ou pas, *Question de goûts* (2009). Ils déplacent les lettres, les passant du totem à la scène avec quelques arrêts pour évocation.



"XYZ ..." – Georges Appaix © Agnès Mellon

Mais, rompus à cette gestuelle comme scandée, à cette désinvolture gestuelle extrêmement précise dans les rythmes, les sept danseurs enchaînent les mots et les surprises de parcours, dans un fonctionnement d'horlogerie aussi réglé que décontracté. Une lettre, un œuvre, une évocation d'une pièce de répertoire, un léger dérapage gestuel, un tutti pour faire avancer l'affaire : le principe pourrait passer pour répétitif voire raide sans cet esprit un peu potache et quelques fantômes qui s'invitent.

Car, Là, immédiatement, tout de suite (1996), surgissent sur les écrans quelques images de pièces anciennes sur lesquelles, *A posteriori* (2006), se glissent quelques visages : tiens, *Non seulement* (2003) Marco Berrettini, Claudia Triozzi mais encore il se pourrait qu'on y vît Maud Le Pladec... Car ce petit jeu avec l'anecdote personnelle croise, *Once upon a time* (2004), l'histoire de la danse, avec sa grande Hache. Justement, celle du aH...



"XYZ ..." – Georges Appaix © Agnès Mellon

Et tandis que s'achève le parcours, ou du moins que Georges Appaix affecte de mettre un point peut-être final à ses phrases, cet épilogue en forme d'anthologie divagante possède, outre le bon goût de ne rien surligner, l'intérêt de rappeler que dans cette façon de traiter l'œuvre chorégraphique comme sujet de l'œuvre elle-même, il y avait un *Je ne sais quoi* (1997) dont le parfum plane encore quoi qu'alors en plus drôle qu'aujourd'hui : *Hypothèse fragile* (1995), mais à vérifier.

Philippe Verrière

Vu à Paris, le 4 février, Maison des Arts de Créteil, dans le cadre du festival Fait d'Hiver

Représentations de *XYZ ou comment parvenir à ses fins* :

Centre Chorégraphique National – Tours Salle Thélème Université de Tours le Jeudi 9 avril 20:30
Théâtre Le Bois de l'Aune Aix-en-Provence le Mardi 19 et 20 mai 20:30
Théâtre Garonne en coréalisation avec La Place de la Danse Toulouse le Mardi 26, 27 et 28 mai 20:00

Catégories:

[Spectacles](#)

[Critiques](#)

tags:

[Georges Appaix](#)

[Marco Berrettini](#)

[Claudia Triozzi](#)

[Maud Le Pladec](#)

[Dino Buzzati](#)

[+](#) Share / Save [f](#) [t](#) [↗](#)

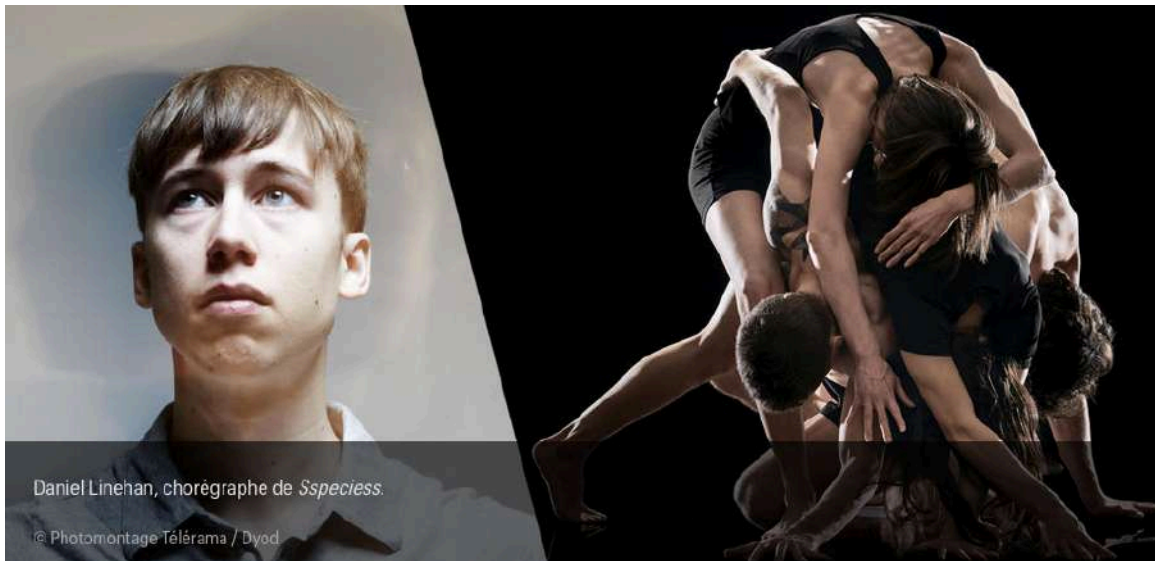
Print

Un chorégraphe à la loupe

Danse : Daniel Linehan, un chorégraphe en voie d'extinction ?

Rosita Boisseau

Publié le 04/02/2020.



Daniel Linehan, chorégraphe de *Sspecies*.

© Photomontage Télérama / Dyod

Il est à l'affiche avec “Sspecies”, un spectacle où le chorégraphe américain interroge le statut de l'espèce humaine en regard des autres espèces. L'occasion de revenir en cinq points sur la carrière de Daniel Linehan.

Depuis sa première apparition en France en 2008, le chorégraphe Daniel Linehan, 37 ans, maintient une ligne de danse aventureuse, entre concept strict et élan ardent. Avec une vingtaine de pièces à son actif, cet américain grave et ludique, installé à Bruxelles, n'en finit pas de décrypter ses émotions pour mieux se réinventer un corps. Analyse express de ce chorégraphe, pour mieux en comprendre la danse.

Dissection médicale

Né à Seattle (Etat de Washington), aux Etats-Unis, dans une famille de sept enfants, d'un père médecin et d'une mère infirmière — d'où dit-il « *sa passion de mettre en pièces les choses n'est pas loin de la dissection médicale* » —, il s'installe à New York en 2001 et y collabore avec les chorégraphes John Jasperse et Miguel Gutierrez. Sept ans après, il file peaufiner ses apprentissages à l'école de P.A.R.T.S. (Performing Arts Research and Training), pilotée par la chorégraphe flamande Anne Teresa de Keersmaecker, dont il sort diplômé en 2010. Il est soutenu en France dès 2008 par les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis ainsi que l'Opéra de Lille. Il est actuellement artiste associé du deSingel, à Anvers, jusqu'en 2021.



Déclaration d'amour

Lorsqu'en 2007, un an avant de s'installer à Bruxelles, Daniel Linehan se jette à corps perdu dans un solo intitulé *Not about everything*, il ne sait pas encore que cette pièce, déclaration d'amour à son métier, deviendra une signature qui tournera dans le monde entier. D'une durée de trente-cinq minutes seulement mais hautement survoltée, cette transe tourbillonnante durant laquelle il lisait une lettre sur la danse « *qui n'est pas une thérapie, pas du désespoir...* » posait le noyau de son geste : mouvement et voix noués dans une quête de sincérité.

Douze ans plus tard, *Body of Work*, présenté en novembre dernier au Théâtre de la Bastille, à Paris, relançait le débat d'une certaine idée du spectaculaire entre représentation et intimité. A fleur de peau, au contact avec le public qui l'entourait, Linehan convoquait son enfance, son engagement, ses fantômes en se mettant à nu. Dans les deux cas, une urgence, une foi dans son art pour donner sens et forme à la vie. « *Je veux retourner au noyau du pourquoi je danse et fais des chorégraphies, explique-t-il. Cela n'a rien à voir avec la virtuosité ou le savoir-faire. C'est à propos de l'émerveillement enfantin d'avoir un corps au milieu d'autres corps. Je cherche les moyens de partager ce bonheur avec d'autres.* »

Les concepts ressemblent à la mort

Des concepts solides à main droite, du mouvement à main gauche. Les bonnes idées de Daniel Linehan servent la cause d'un danseur qui aime se cadrer pour mieux se réinventer. On se souvient avec force de *Montage for three* (2009), trio qui s'appuyait sur un corpus de deux cents photos emblématiques pour en extraire un répertoire de gestes universels et ambivalents. Pour *The Karaoke Dialogues* (2014), Linehan fouillait les thèmes de la faute et de la culpabilité en décortiquant des œuvres de Dostoïevski et Kafka.



Avec le temps, Linehan dévisse le concept pour laisser plus de place à l'émotion et à l'humain. *« J'ai réalisé récemment que les concepts peuvent nous égarer, glisse-t-il. Si je m'y attache trop, je risque de m'éloigner de la vérité du moment. Les concepts ressemblent à la mort, ils sont puissants mais la performance est comme la vie, fragile. Je m'intéresse plus aujourd'hui aux possibilités d'une rencontre théâtrale avec le public. »*

Performer total

Daniel Linehan sait non seulement danser et pousser la voix mais il se mêle aussi d'écrire les textes de ses spectacles et chansons. *Zombie Aporia* (2011) est ainsi une pièce avec vidéo intégrée dans laquelle les trois interprètes font tout eux-mêmes en menant tambour battant une comédie musicale ironique sur la cool attitude d'aujourd'hui. Pour *Flood* (2017), les quatre danseurs brutaient leurs embardées gestuelles comme un cartoon. *« Je ne veux pas fixer de limite à ce que le corps peut faire, explique-t-il. Il peut bouger, parler, respirer, jouer la comédie ou basculer dans la tragédie, suer ou se reposer. Je veux ouvrir tous les possibles pour que la chorégraphie ne soit pas une simple exécution de pas mais une large expérience humaine. »*



Linehan cède à la facilité à Faits d'Hiver

07 FÉVRIER 2020 | PAR AMÉLIE BLAUSTEIN NIDDAM

*C'est donc la dernière semaine pour le festival de danse Faits d'Hiver, et l'on se réjouissait de retrouver le chorégraphe et danseur américain Daniel Linehan pour sa nouvelle création, *Sspeciess* qui s'avère être un ersatz de caricatures de pièces contemporaines.*

Surtout, il ne faut pas jeter Linehan avec l'eau écolo teintée de *Sspeciess*. Danseur charismatique, il se racontait en novembre 2019 dans *Body of works*. Nous découvrons ses vrilles il y a six ans dans *Not About Everything*, puis ses lignes dans son *Sacre* à l'Opéra de Lille puis au festival de danse June Events. Au Centre Pompidou *Dbddbb* et donc *Flood*, encore récemment, étaient des questionnements sur la répétition, la voix et le souffle. Formé chez PARTS, sa quête est toujours, normalement plus axée sur le sens que sur la beauté.

Nous avons été si souvent subjugués par la radicalité, l'exigence et le pointu des propositions de cet artiste que nous restons bouche bée devant le vide que laisse *Sspeciess*. Parlons rapidement puisqu'il faut. Le début est plutôt juste, même si il est moins puissant que dans toutes les pièces précédentes. Des cônes de chantier à bandes réfléchissantes deviennent les phares invisibles, porteurs du souffle des danseurs par encore sur scène. Ils tournent tel des gyrophares, dans le geste iconique de Linehan.

Gorka Gurrutxaga Arruti, Anneleen Keppens, Daniel Linehan, Victor Pérez Armero, Michael Schmid et Louise Tanoto vont évoluer dans un décor fait de portants métalliques, très inspirés, en version cheap, des œuvres de Gehry. Les références à l'art contemporain sont d'ailleurs nombreuses, néons à la Morellet, vêtements à la Annette Messager, mais tout est survolé.

L'intention est bonne, comme par exemple ce précipité lent de lumière au début, mais qui est trop livré par à-coups pour être enveloppant, tout comme ces tentatives d'agréats de corps qui auraient pu être justes. Il y a une accumulation de tentations et le non choix amène à l'ennui. Si Linehan travaille souvent avec la voix qu'il perçoit comme un muscle, ici, il nous donne à entendre un texte lu par l'une des danseuses avec vanité et vacuité.

On la désagréable sensation d'assister à un work in progress, cela vaut par les lumières si peu engagées quand le spectacle avance et par une grammaire corporelle trop en surface. Cela est lié également aux costumes aux motifs animaliers très adolescents (ne vous fiez pas à la photo qui illustre ce papier), que les danseurs portent.

Il reste des moments où nous retrouvons le talent de ce chorégraphe, notamment sur les jeux d'accrochage avec la structure. Cela ne suffit pas. A oublier vite donc.

Du 6 au 7 février au Théâtre de la Cité Internationale

Photo : © Dyod.be

DANSE

canal historique

« sspeciess » de Daniel Linehan

Partant de l'idée de nos jours très en vogue d'une interconnexion globale entre hommes et phénomènes naturels lancée, entre autres, par l'écologiste Timothy Morton, Daniel Linehan nous propose une pièce dépouillée, sans doute plus austère qu'à l'accoutumée, qui renoue avec la danse stellaire indienne et, à certains égards, avec l'eurythmie de l'anthroposophe Rudolf Steiner.

Nous en étions resté avec l'incursion Dada d'un quatuor constitué du chorégraphe et, déjà, de la remarquable Anneleen Keppens et de l'efficace Victor Pérez Armero, dans *dbddbb*, une pièce virtuose vue il y a quatre ans à Pompidou. La petite colonie, renforcée au théâtre de la Cité U, par les excellents Louise Tanoto et Gorka Gurrutxaga Arruti, après une lente mise en train, s'est livrée à une démonstration ininterrompue de mouvements purs, une bonne heure durant.



"sspeciess" – Daniel Linehan © Laurent Philippe

À peine entrés sur scène, les danseurs désertent le plateau pour s'échapper des deux côtés des gradins. Tout eût pu en rester là, si l'heure avait été à la provocation avant-gardiste. Mais, au bout d'un laps de temps et d'une extinction des feux de ladite Galerie du théâtre, ils réapparaissent pour ne plus quitter la place. La scénographie de 88888 est élémentaire, à base de structures tubulaires, certaines auto-éclairées par des néons ou des leds, mimant des portes ouvertes ou fermées, selon la formule de Musset, des barres de studio de danse et d'autres asymétriques, comme certains agrès de gymnastique, voire des monuments constructivistes à la Tatlin célébrant une Internationale à venir.

Galerie photo © Laurent Philippe



Ci et là, sans façon, ont été jetés à terre des vestiges et des éléments vestimentaires de la civilisation qui est la nôtre : des bûches, des bâches, des couvertures de survie, des coupons plastiques, des vestes et des survêts, des cônes de chantier en cours, des livres, dont ceux de la bibliographie insérée dans le programme : *Being Ecological* (2018) de Timothy Morton, *The Sixth Extinction* (2014) d'Elizabeth Kolbert, *How to Do Nothing* (2019) de Jenny Odell, *How to Change Your Mind* (2018) de Michael Pollan, etc.

Certains extraits sont cités de mémoire par la bonne comédienne qu'est aussi Anneleen Keppens, son partenaire Gorka Gurrutxaga Arruti lui faisant écho. Ces références à des ouvrages anglo-saxons ne sauraient effacer celles d'œuvres chorégraphiques – on pense, par exemple, au tout début de la pièce, au ballet néoclassique de Jean Babilée, *Balance à trois*(1955) ainsi qu'à *Life*(1979) de Béjart pour ce même Babilée et, pour le final avec des élastiques suggérant de nouvelles perspectives, aux *Liens* (1957) de Janine Charrat ou à *Tensile Involvement* (1955) d'Alwin Nikolais.

Galerie photo © Laurent Philippe



Le chorégraphe passe à donc à un nouveau stade, moins spectaculaire ou immédiatement plaisant à l'œil. Il abandonne une partie de ses attributions ou précédentes prérogatives à d'autres, que ce soit la partie vocale (extraits plus ou moins poétiques provenant des penseurs écolos déjà mentionnés) ou la composition musicale, ici confiée à Michael Schmid. Mais la beauté plastique d'ensemble, les compositions biomorphiques, au sens d'un Jean Arp, la qualité de mouvement du quintette, l'abstraction suscitée par un argument et une dramaturgie extrinsèques, valent à elles seules le déplacement.

Nicolas Villodre

Soirée de clôture de Faits d'hiver

Une carte blanche concoctée par Bernardo Montet pour la dernière soirée du festival.

Depuis quatre ans, *Blitz* est une soirée hors norme qui clôture *Faits d'hiver*. L'objectif de Christophe Martin est de donner une carte blanche à un chorégraphe qui a présenté une de ses pièces au sein du festival.

Cette année, c'est au tour de Bernardo Montet, dont *Mon âme pour un baiser* a ouvert cette édition, d'honorer ce challenge à son goût.



Léna Blou et Dorothée Munyaneza – Faits d'Hiver © Chalène Yves Photographie

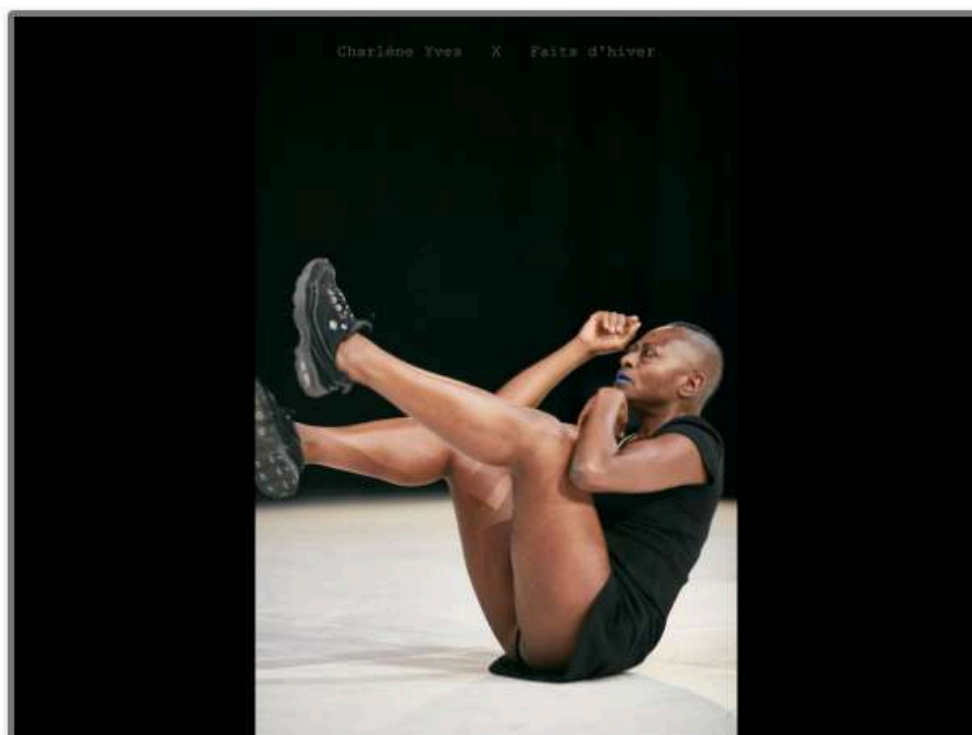
Pour se faire, le chorégraphe a désiré rendre hommage à sa mère avec cette phrase qu'elle prononçait lorsqu'il était petit : « *Même si je suis seule dans le désert à crier l'injustice dans ce monde, je serai celle-là* ».

Ainsi, il a invité quatre femmes au tempérament bien trempé qui ont chacune proposé un solo d'une rare intensité.



Danseuse, chorégraphe et pédagogue, Léna Blou développe son concept du *Bigidi*. En duo avec le patchwork de sons distillé en direct par le musicien, elle danse et raconte cet état de déséquilibre permanent. Tous deux usent de la loi de la déstabilisation pour attester de la virtuosité de l'un et de l'autre car chacun est libre de sa partition gestuelle et musicale. Chute ou pas chute, telle est la question.

Intervient ensuite Sophiatou Kossoko, elle aussi danseuse, chorégraphe et pédagogue dont l'improvisation conte, par le biais d'un texte qu'elle lit, une histoire assez compliquée mais dont les mots parfois très saccadés marquent le rythme d'une danse intérieure.



Puis, le mouvement qui se déploie laisse apparaître une puissante révolte de l'âme et du corps. Cette femme à l'aspect plutôt viril, au visage fermé, les lèvres peintes en bleu, crache par tous les pores de sa peau les violences faites aux femmes et les aberrations de l'inégalité raciale.

Le thème est à peu près identique avec les chants et la danse de Dorothée Munyaneza qui évoque de sa voix chaude les cicatrices de l'Histoire.



Durant la prestation de Dorothée, Nadia Beugré, assise dos au public sur une chaise, ne bouge pas. Mais, imperceptiblement, une jambe commence à taper délicatement le sol. Puis, à le frapper plus fort pour enfin se lever et se lancer dans une danse incroyablement violente. Elle effectue des sauts et ses seins, libérés du soutien gorge qu'elle a détaché, provoquent des sonorités de chair qui font frémir. Son besoin d'exister est palpable, son message sur la place de la femme dans la société d'une rare impétuosité.



Le choix très personnel de Bernardo Montet d'inviter ces quatre femmes aux personnalités si différentes démontre à quel point la fureur, la véhémence et le déchainement de leurs propos ne parlent pas d'hier, mais bien d'une lutte quotidienne propre au XXIème siècle.

Oui, comme la mère de Bernardo, une vietnamienne d'un mètre quarante-huit, l'instant dansé de ces artistes s'opposent et s'imposent aux autres.



Soirée Blitz à faits d'Hiver © Charlène Yves Photographies

Une soirée troublante, poétique et d'une extrême puissance qui correspond à l'affirmation de Christophe Martin : « *Tel un laboratoire, la danse contemporaine travaille le vivant dans toutes ses parcelles, ses éclats et manifestations.* »

Sophie Lesort

Spectacle vu le 8 février 2020 à Micadanses dans le cadre de *Faits d'hiver*

Carte blanche noire

De et avec : Nadia Beugré, Sophiatou Kossoko, Léna Blou, et Dorothée Munyaneza

Musiciens : Allan Blou et Alain Mahé

Micadanses